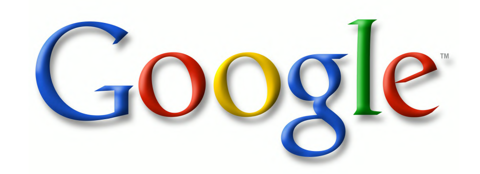
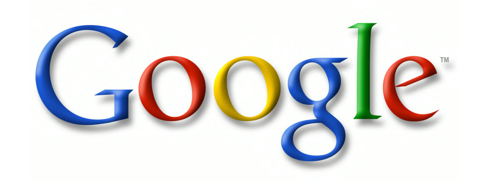
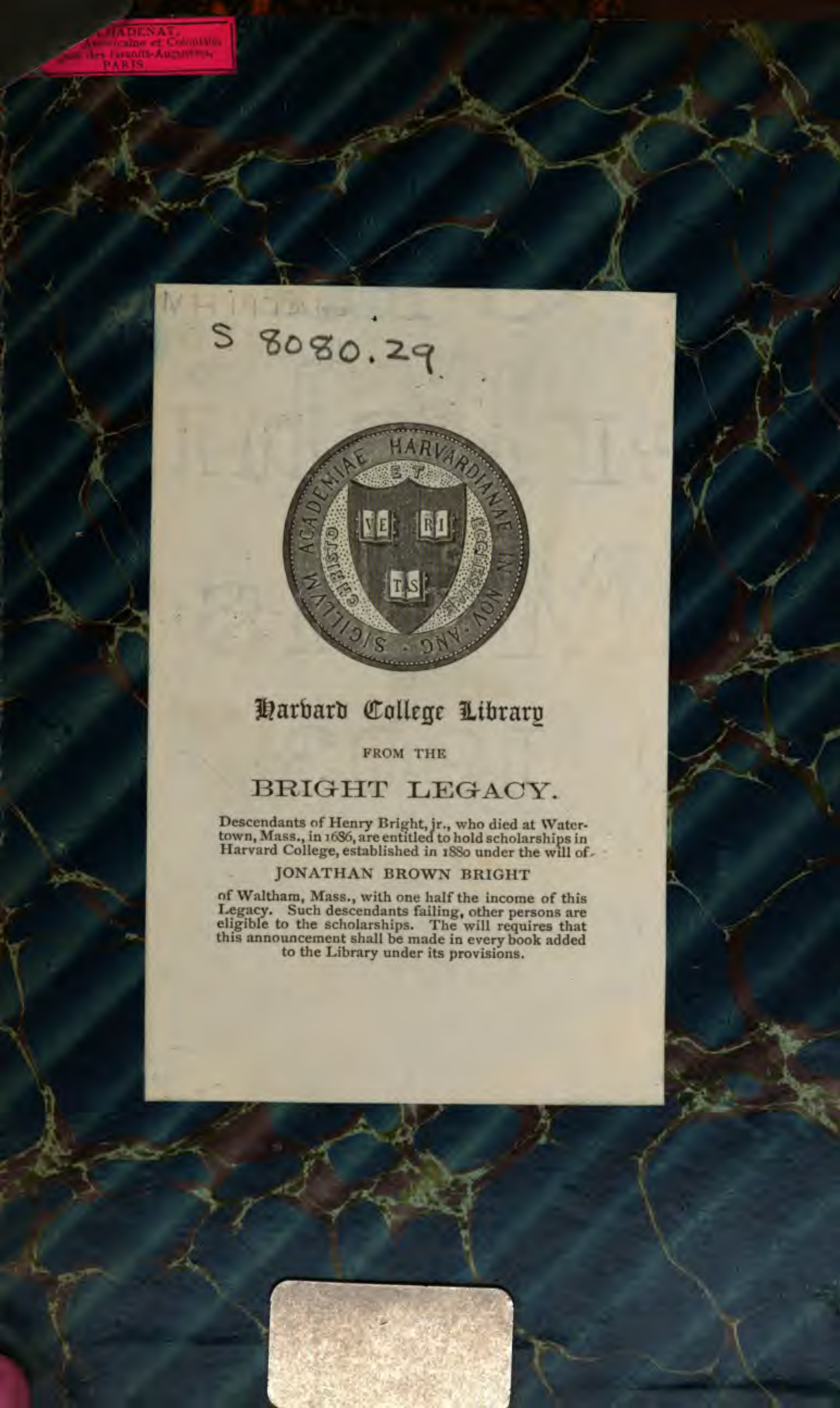
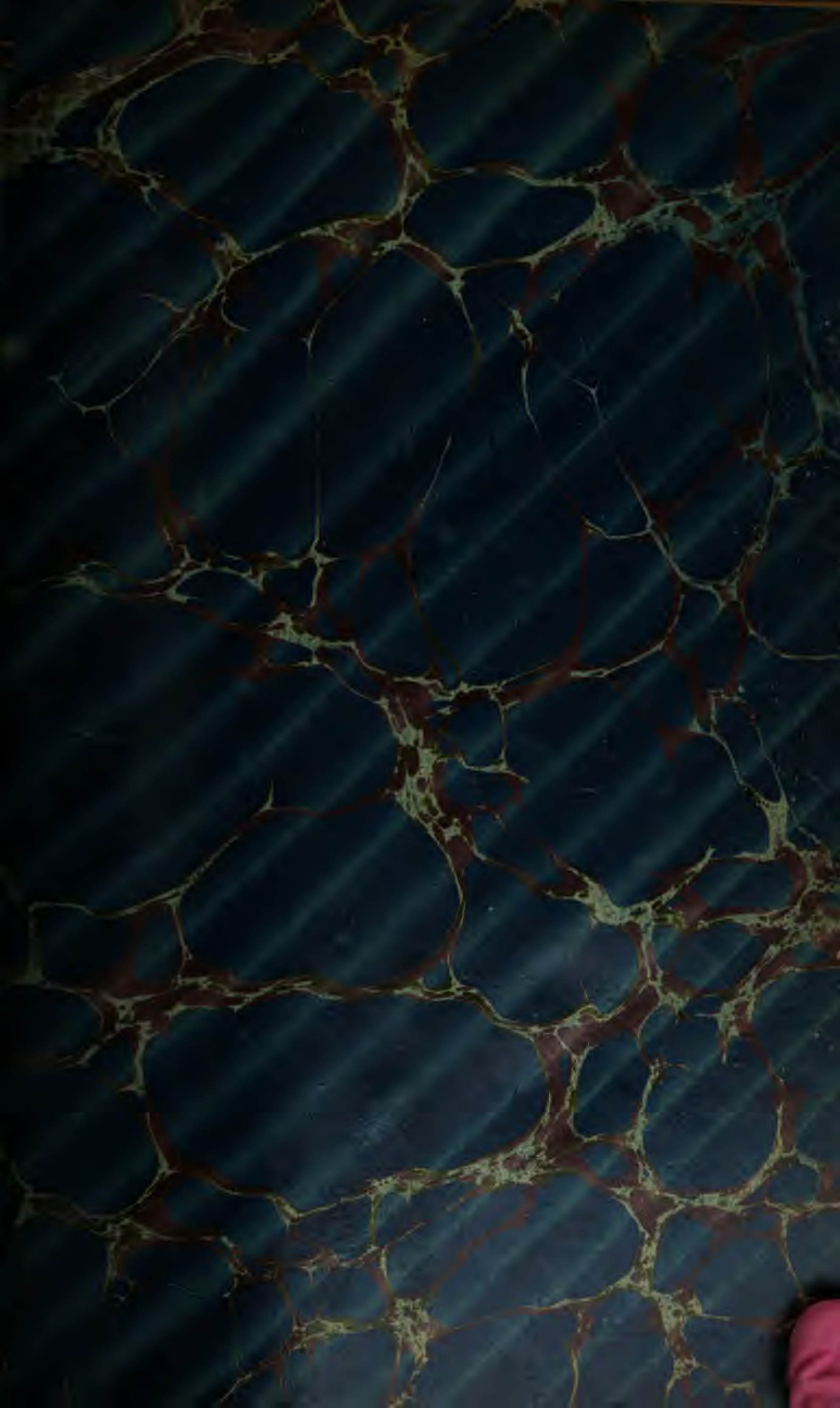





HADENAT,
Américaine et Coloniale
des Grands-Augustins,
PARIS
S 8080.29
VERI
TAS
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG



QUATRE ANNÉES EN OCÉANIE

HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME

ET

DES SOCIÉTÉS QU'IL ORGANISE

QUATRE ANNÉES EN OCÉANIE

HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME

ET

DES SOCIÉTÉS QU'IL ORGANISE

MŒURS ET COUTUMES DE CERTAINS PAPOUS AUSTRALIENS

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE DU PLUS ARRIÉRÉ DES NOIRS

PAR

ANTOINE-EDOUARD FOLEŸ

Ancien élève de l'École polytechnique, lieutenant de vaisseau démissionnaire,
Docteur-médecin.

Le Progrès est le développement
de l'ordre.

AUGUSTE COMTE.

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, Rue Hautefeuille, 19

Londres	New-York
Hipp. Baillière, 219, Regent street.	Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1876

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Quand j'ai vu l'Océanie, je n'étais pas à même de la bien comprendre. Quand je l'ai comprise, je n'étais plus à même de la voir. Pour ce double motif, le livre que voici ne manquera ni d'erreurs ni de lacunes.

Le temps dont je dispose et le but que je veux atteindre s'opposent à ce que je puisse combler celles-ci et rectifier celles-là.

C'est donc au lecteur *prévenu* à ne prendre cet écrit que pour ce que je voudrais qu'il fût : l'ébauche d'un traité de sociologie concrète ou, plus modestement, le plan d'une histoire naturelle de l'homme et des sociétés qu'il forme.

AVERTISSEMENTS PRÉALABLES

ET

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

1° Je suis médecin et j'écris pour des hommes; par conséquent on ne devra nullement s'étonner si je commence par déclarer, qu'il est inutile de soumettre à de trop jeunes lecteurs certaines questions d'anatomie, de physiologie et de sociologie traitées en cet ouvrage.

2° La thèse que j'y soutiens est celle-ci :
« L'homme est *un* et d'une organisation
» telle qu'il ne peut ,vivre sans grandir
» physiquement aussi bien que mentale-
» ment ; grandir sans s'améliorer ; et s'a-
» méliorer sans embellir. Autrement dit,
» autant il est faible, imbécile et laid, au
» début de sa vie tant individuelle que
» sociale ; autant il avoisine la force, le
» génie et la beauté, quand il arrive au

» *nec plus ultra* de sa valeur, tant person-
» nelle que spécifique. »

3° Pour vous faire partager cette manière de voir, qui, suivant certains casuistes, pourrait sentir le fagot!..... ou, si mieux vous aimez, pour vous montrer comment notre espèce a passé du misérable état de créature sauvage (ne pouvant que servilement obéir à son despotique milieu) à la noble mission de créateur civilisé (dominant et perfectionnant d'autant mieux tout ce qu'il peut atteindre qu'il se domine et perfectionne davantage *lui-même*); je n'emploierai qu'un seul genre de preuves : une suite d'exemples exclusivement empruntés aux mœurs des Océaniens.

4° Evidemment, il me sera tout à fait impossible de mentionner chacune des étapes de la route, si longue et si cruelle, qu'ont suivie ces hommes en marchant du mal primitif vers le bien final. Mais, dans la suite innombrable des modifications individuelles et sociales qu'on

peut observer chez eux, les quelques termes que je choisirai seront (je l'espère) encore assez nombreux et surtout assez probants pour que forcément on se dise :

« Oui, chez ces modernes sauvages
» comme chez nos barbares ancêtres, la
» couche d'égoïsme et de férocité (qui
» protége tout homme primitif contre son
» milieu primitivement égoïste et féroce)
» a diminué d'épaisseur,..... à partir du
» jour où ils se sont mis à moins sacrifier
» leurs semblables aux inévitables aber-
» rations de leur politique et de leurs
» religions !....... à partir du jour où
» d'instinct, ils ont (de plus en plus) répu-
» dié leurs fatales coutumes et concep-
» tions de carnassiers militaires et de
» théologiens ignorants; pour se faire (de
» plus en plus aussi) travailleurs pacifiques
» et savants libéraux. »

5° Autant le spectacle de l'homme primitif, qui s'efforce de passer du mal au bien, réjouit et captive, quel que soit le primordial gâchis moral et matériel dont il cherche à sortir; autant la vue du civi-

lisé (qui, pour s'enrichir, fait l'inverse) dégoûte et repousse!

Eh bien; parce qu'il en est ainsi et parce que je ne veux mettre sous vos yeux que des images bien homogènes et bien autocthones; il ne sera jamais question, dans tout ce qui va suivre, des Européens qui s'en vont chercher fortune aux parages océaniens.

Presque toujours, ils y débutent par le mensonge, le vol et même le viol; heureux, quand (par des actes encore plus infâmes) ils ne révoltent point la sensibilité des cannibales et la pudeur des fauves!

Or, mon but est de vous montrer comment l'homme s'ennoblit et non comment il se dégrade.

Donc..... parlons des pays sauvages et de leurs habitants.

A. — L'Océanie, (si l'on prend, pour base des divisions et subdivisions qu'on veut y établir, la ressemblance de ses différentes sortes d'autocthones et l'analogie des idiomes qu'ils parlent), se décompose

tout naturellement en trois grandes régions :

Celles qu'habitent ses enfants noirs, autrement dit, les Papous ;

Celles qu'habitent ses enfants blancs, autrement dit aussi, les Polynésiens ;

Et celle enfin qu'habitent ses enfants colorés, autrement dit encore, les mœtis qui proviennent du mélange direct des deux variétés d'hommes dont il vient d'être question.

B. — Au commencement de notre siècle, les Papous avaient encore pour domaine la terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Hollande, actuellement nommée Australie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, la Terre des Papous et d'autres îlots, îles ou groupes d'îles de moindre importance. Actuellement, ou mieux, depuis 1842, il ne reste plus un seul indigène dans le premier de tous ces pays; et, dans le second, le nombre en décroît avec une rapidité prodigieuse.

C. — Les parages qu'habitent les Polynésiens (vulgairement appelés Mahouris, à Chatam ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande; et Canacs, partout ailleurs) se composent des deux groupes d'îles que je viens de nommer, plus des archipels de Tonga-Tabou, des Fitzi, des Wallis, des Hamoa, de Taïti, des Pomoutou, des Marquises, des Hawaï et autres terres infiniment plus petites perdues dans l'Océan Pacifique.

D.— Enfin l'espace de plus en plus resserré (où vivent les colorés provenant, je le répète, du mélange direct des Polynésiens et des Papous) est constitué par une suite d'îlots, d'îles et d'archipels dont les plus grands ou les plus remarquables sont la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides et certains îlots des Fitzi.

E. — A vrai dire, l'ensemble de ces dernières terres n'est que le très-long et très-étroit théâtre de la guerre que les noirs de l'Océanie soutiennent, depuis des siècles, contre leurs ennemis acharnés,

les envahisseurs blancs du Grand Pacifique; guerre identique à celle que les nègres d'Asie et d'Afrique soutiennent (eux aussi, depuis des siècles), contre leurs conquérants si cruels : les blancs et les jaunes de notre vieux monde.

Mais ne changeons pas de sujet!

F. — Avant de raconter les querelles des trois variétés d'hommes que l'Océanie a produites, nous devons évidemment dire ce que sont chacunes d'elles et ce que sont aussi les divers pays qu'elles habitent. Donc, pour n'aller toujours que du simple au composé, du laid au beau, du faible au fort, du stupide au clairvoyant, et cœtera, et cœtera, bref, du mal au bien; parlons d'abord du pays le plus nu, le plus stérile et le plus monotone qui soit en Océanie : l'Australie, ci-devant Nouvelle-Hollande.

G. — Sur la carte ci-jointe (faite et bonne seulement pour fixer les idées) les hachures horizontales indiquent ce qui est au bord de la mer; les entre-croisés,

la région des montagnes; les verticales, celles des prairies immenses où l'herbe n'atteint quelquefois (au *nec plus ultra* de sa croissance saisonnière) que deux pouces de haut; les pointillés, celle des immenses plaines où l'on ne trouve que des pierres; enfin l'espace laissé en blanc, le désert des sables brûlants.

La contrée qui porte le numéro 1 est donc la plus stérile de toutes. Celle numérotée 5 ne vaut pas beaucoup mieux. Le 3 indique le point où commence l'Australie heureuse et le 4 celui où elle finit.

Conclusion. — C'est dans le S.-E. de cette île immense qu'on trouve les pays les plus habitables ou mieux les moins stériles ; et dans son N.-O. ceux qui sont, au contraire, les moins habités et les plus arides; ceux qui, par conséquent, doivent nous occuper tout d'abord.



iles de la Sonde
détroit de Torres
MER DES INDES
1
2
3
4
5
GRAND OCÉAN PACIFIQUE
détroit de Bass

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier.

Le désert australien central, ou mieux torride.

Pour unique et continuelle perspective, le désert australien central, ou mieux torride, offre au voyageur, qui le traverse, une suite indéfinie d'immenses plaines de sable, toujours brûlant et quelquefois salé, où, partout, plombe un silence de mort...... où, partout, rayonne une lumière si éblouissante et si corrosive que le sol paraît bouillir, tant les couches d'air qui le touchent tremblottent perpétuellement.... , où, partout enfin, la soif, la faim et le désespoir, acharnés à ses pas, lui ressassent à l'envi l'un de l'autre cette seule et même phrase : il faut mourir.

Rarement, bien rarement, l'œil rencontre (en quelque sens qu'il y sonde la navrante immensité) un de ces plis de terrain mobile que les folles brises font et défont avec une facilité

prodigieuse, tant le soleil a pulvérisé leurs éléments constitutifs. Et bien rarement, beaucoup plus rarement encore, la vue se repose sur un de ces petits tertres quasi-solides, surmontés d'une grosse pierre ou d'une pointe de roche abritant quelques maigres touffes d'herbes plus grises que vertes, plus sèches qu'humides et plus cassantes que flexibles.

Les choses étant ainsi, je vous laisse à penser si les buissons, qu'on peut trouver en ces parages, sont encore plus décharnés, plus rachitiques, plus expirants et surtout plus rares que ces rares touffes d'herbes si grises, si sèches et si cassantes !

J'ai dit une suite indéfinie de plaines immenses ; parce qu'après avoir marché, plus que péniblement, pendant huit, dix, douze jours (quelquefois plus) en ces désolantes autant que désolées solitudes ; le voyageur, audacieux ou fou, qui s'y aventure, trouve ordinairement un petit groupe de monticules coupés d'étroits vallons ; dans lesquels il faut voir des oasis (beaucoup plus maigres, il est vrai, que celles de l'Afrique centrale ; mais enfin des oasis) divisant le vaste désert, en déserts un peu moindres, sans rien changer à sa décourageante monotonie ; comme les bornes-limites

de notre si triste Champagne pouilleuse la divisent en champs encore énormes (quoique bien moindres qu'elle) sans rien changer non plus à sa tristesse.

En ces espèces d'oasis (beaucoup plus maigres, je le répète, que celles de l'Afrique centrale) on rencontre (sortant des roches et des pierres, plus abondantes que tout autre chose) des arbres (très clair-semés, résineux pour la plupart, prodigieux de maigreur et, pour ainsi dire, sans feuillage) qui (malgré la déplorable qualité du sol et son manque absolu d'humus, rien que par la force des siècles, si je peux ainsi parler,) sont devenus de véritables géants de hauteur, comme ils sont de véritables géants d'âge.

A leur pied et sous leur ombre protectrice, bien qu'elle soit quasi-lumineuse, poussent des arbustes, en plus grand nombre et bien plus verdoyants qu'eux.

Sous ces arbustes, viennent des buissons, plus nombreux et plus verts encore. Et, sous ces buissons, des plantes (presque absolument fraîches) qui parfois, aux pieds des herbes qu'elles abritent à leur tour, cachent de toutes petites flaques, voir même de très-minces filets

d'eau ayant, par vrai miracle, trompé l'excessive soif de l'air et du sable.

Telle est une de ces oasis; telles elles sont toutes.

Eh bien ! de ce qu'on y peut trouver de quoi se mettre à l'ombre et de quoi faire du feu, de quoi braver la chaleur du jour et le froid de la nuit, de quoi se vêtir et de quoi se défendre, de quoi manger et même de quoi boire ; faut-il en conclure qu'elles sont toutes constamment habitées, ou, tout au moins, constamment habitables?

Non !

Car si riches et si fraîches qu'elles soient par rapport à ce qui les entoure; par cela même que leur fraîcheur et leur richesse ne sont que tout accidentelles ; ces rarissimes oasis ne peuvent guère abriter que (pendant vingt-quatre, quarante-huit ou soixante-douze heures au plus) quelques animaux un peu forts, à fortiori, plusieurs hommes.

C'est qu'en pleine Australie centrale, de ce que les heures propices aux végétaux (c'est-à-dire, les heures de pluie) sont constamment séparées les unes des autres par des mois entiers de sécheresse, souvent par plusieurs

saisons, quelquefois même par plusieurs années; forcément il résulte que les arbres suspendent leur vie individuelle, comme les plantes leur vie spécifique, durant des laps de temps considérables, et que, partant, durant des laps de temps non moins considérables, il ne se forme ni feuilles, ni fruits, ni grains.

Or, sans feuilles, ni fruits, ni graines; comment alimenter quelques herbivores capables d'alimenter, à leur tour, quelques carnassiers.

Donc....

Donc, pourriez-vous conclure (s'il vous plaisait de passer d'un extrême à l'autre) au centre de l'Australie, même dans les oasis, la vie est impossible.

Eh bien ! non; cette conclusion ne la tirez pas !

Ne la tirez pas; vu qu'elle serait aussi fausse que son inverse.

L'exacte vérité; c'est qu'en plein désert on peut vivre; peu de monde ensemble, il est vrai, mais enfin on peut vivre; parce qu'en plein désert, tout vient à foison, quand il pleut; et que, de ce tout venu à foison, rien, jamais rien, absolument rien ne disparaît que par l'intermédiaire d'un organisme animal ou bien humain.

Même en n'avalant que du sable ; on mange encore quelque chose.

Comme, en voulant trop dire à la fois, j'ai peut-être obscurci ma pensée; laissez-moi m'expliquer plus clairement.

Lorsque, par une exception excessivement rare, il pleut dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande ; c'est toujours par cataractes diluviennes que la pluie tombe ; et, toujours, cette eau, nitreuse au maximum, est électrisée au maximum aussi.

Donc, lorsqu'elle a détrempé le sable à une très-grande profondeur, détruit momentanément son instabilité, modéré sa température et imbibé tout ce qu'il renferme ; irrésistiblement elle ramène à l'activité organique, avec une intensité merveilleuse, force reptiles et force insectes, force larves et force racines, qui l'attendaient toutes desséchées, et, non moins irrésistiblement, elle lance dans la vie, elle oblige de germer, avec une célérité tout aussi merveilleuse, force œufs et force graines qui, dans le même état que ces êtres déjà formés l'attendaient pareillement.

Il en résulte qu'aux endroits, où jamais on n'eût osé croire qu'un être (même infime) pût

vivre; aux reliefs, devenus prairies, et aux creux devenus viviers; en moins d'un, deux, trois jours (au milieu d'herbes et d'algues fèeriquement poussées et féeriquement luxuriantes) une inconcevable quantité, une infinité inimaginable de petits animaux marcheurs, voiliers et nageurs pâturent, grandissent, engraissent et s'épanouissent, à qui mieux mieux.

— Eh bien! pâturant, grandissant, engraissant et s'épanouissant, à qui mieux mieux, que font-ils?

— Forcément, ils se pléthorisent!

— Forcément donc, ils croissent et multiplient. Et, croissant et multipliant, que font-ils encore?

—Forcément, ils se gênent les uns les autres; forcément, ils se disputent; forcément, ils se battent; forcément, ils crient; forcément, ils se mouvementent; forcément, enfin, ils excrètent et sécrètent, etc., etc.

— Donc, forcément aussi, par leur agitation, leur tapage, leurs odeurs, etc., etc., encore.... bref, leurs produits (volontaires ou non) de toutes sortes; ils trahissent leur existence et leur nombre. Autrement dit, ils attirent en quantités, pareillement inimaginables, tous les gros affamés du désert.

Tous les gros affamés du désert ! c'est-à-dire, tous les oiseaux et tous les mammifères (tant herbivores que carnassiers, tant pêcheurs que chasseurs ou maraudeurs, tant nobles mangeurs de vif qu'ignobles équarrisseurs de charogne) qui viennent, eux aussi, en cet air humide et parfumé, sur cette prairie luxuriante ou dans ces viviers regorgeant d'herbes, de fleurs, de fruits, de graines et de bêtes....... qui viennent, dis-je, en ce paradis impromptu et des plus accidentels, s'entasser les uns sur les autres ; pour respirer bien à plein thorax ; boire et manger bien à plein ventre ; s'engraisser bien à pleine peau ; se pléthoriser bien au maximum ; et, pléthorisés bien au maximum, se reproduire si........ Si, chose aussi rare que la pluie, ils ont la chance de n'avoir pas immédiatement à se remettre à vivre ; en résorbant tout ce qu'ils ont fait et emmagasiné de graisse.

C'est que s'il faut deux, trois, quatre jours au plus, pour faire éclore l'éden végétal dont je viens de vous parler, et deux, trois, quatre jours au plus encore, pour l'emménager de gros animaux : il ne faut guère que deux semaines, une seule, ou peut-être moins encore, pour le faire déserter d'abord et disparaître ensuite.

Rien de plus facile à comprendre !

Le soleil, obscurci pendant quelques heures de pluie seulement, se remet aussitôt à l'œuvre pour chauffer, surchauffer et vaporiser l'eau. Si bien que vite, fort vite, excessivement trop vite, elle disparaît.

Or plus d'eau ; plus de plantes ! Plus de plantes, plus d'herbivores ! Plus d'herbivores, plus de carnassiers ; plus même de rongeurs de charognes.

Ainsi gagne (de proche en proche, en montant du petit au grand) la nécessité de partir. Ainsi forcément s'éloignent de ce paradis éphémère, que le soleil retransforme immédiatement en fournaise aride et famélique, tous ces bienheureux de quelques jours.

Pour fuir ce nouvel enfer, si rapidement envahisseur, toutes les voies sont également suivies : horizontales ou verticales, aériennes, terrestres ou souterraines, peu importe !

Donc, tous les voiliers s'élèvent et disparaissent dans le ciel. Donc, tous les coureurs s'éloignent et se perdent à l'horizon. Donc, enfin, tous les reptiles, tous les insectes et surtout (surtout !) toutes les larves (qui, si lentement,

se meuvent et, tant, ont besoin de rester un peu humides) s'enfoncent et se dérobent sous terre ; en quête d'une fraîcheur qui cherche, elle aussi, un dernier asile dans la profondeur du sable, à mesure que la chaleur l'y poursuit.

Ainsi donc les voilà forant tous, à qui mieux mieux : bêtes, eau et rayons solaires !

Ces derniers triomphent ; et, parce qu'il ne reste même plus un peu de vapeur autour d'elle, toute la gent fouisseuse se met à perdre son humidité organique ; par suite, sa souplesse ; par suite encore, sa contractilité musculaire ; et, par suite enfin, la possibilité de fuir davantage.

Donc, pour elle, adieu ; d'abord toute activité animale ; et bientôt après, toute activité végétative.

Adieu ! ou mieux, au revoir.

Car l'excessive sécheresse, qui proscrit toute fermentation alcoolique ou conservatrice, proscrivant également toute fermentation putride ou destructive ; on a, de par le soleil et le sable si perméable à ses rayons, on a, dis je, une fois de plus, au désert central australien, la parfaite dessiccation de tous les êtres un peu inférieurs ;

et cela, pour plusieurs mois certainement, souvent pour plusieurs saisons, quelquefois même pour plusieurs années.

La parfaite dessiccation de tous les êtres un peu inférieurs ! c'est-à-dire, ce résultat étrange qui n'est, pour eux, ni la vie ni la mort ; ni le zéro de l'activité des corps bruts, ni le zéro de l'activité des corps organisés ; mais une sorte d'état bio-limbique, dont l'analogue mental me semble être l'angoisse presque anxieuse, la stupeur, ou mieux encore, la stase intellectuelle où vous jette irrésistiblement le spectacle de toute immensité sauvage.

Pendant que disparaissent ainsi, au désert australien central, et les plantes, et les bêtes, et la vie ; que fait le malheureux Papou ?

Il s'éloigne, comme tous ses compagnons d'infortune. Et s'éloignant ; il sonde le ciel avec ses yeux, l'air avec ses narines, et le sol avec le bruit de ses pas ; quêtant, partout, des images ; partout des aromes ; partout, des ondes sonores !..... partout, enfin, des révélations quelconques, sinon, d'un nouvel éden, du moins, d'une fraîcheur nouvelle.

Donc, il s'en va (d'oasis en oasis, ou, de tertre

buissonneux en tertre buissonneux, ou bien encore, de simple pli de terrain en simple pli de terrain) vaguant, fatiguant, jeûnant, maigrissant, desséchant (en un mot), pâtissant de toutes manières en ce désert immense qui n'a, pour tout mérite, que cette propriété, purement négative : de ne jamais laisser perdre un atome de ce que la pluie vient si rarement y produire.

CHAPITRE II.

Les Papous errants et solitaires du désert australien central.

Ce que nous savons sur le désert central australien, les chasses aux Papous (qu'y font les Peaux-Rouges du golfe de Karpentary) et les récits fort laconiques des quelques voyageurs qui, en traversant la Nouvelle-Hollande, ou la parcourant seulement, y ont entrevu plutôt que rencontré quelques naturels exclusivement mâles, bref, tout ce qu'on sait des Papous, les plus misérables qui soient au monde, pousse à penser que, dans les désolés parages qu'ils fréquentent, l'homme et la femme vivent constamment séparés l'un de l'autre; sinon en antagonisme continuel.

Il faut donc se représenter les quelques habitants de ce désert immense comme des sortes de spectres nus, que le soleil noircit toujours; que toujours décharnent la sécheresse de l'air et la stérilité du sol; et que, toujours aussi, ronge et torture la double et incessante crainte de manquer de vivres et d'en servir aux autres.

— Avec pareille idée fixe en tête ; que faire ?
— Changer continuellement de parages; pour surprendre quelque proie nouvelle et rester parfaitement inconnu ; n'est-ce pas?

Donc, les malheureux Papous du désert australien central s'en vont constamment (du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre) comme les bêtes les plus méfiantes ; dérobant toujours leur marche; ensablant toujours leurs excréments ; et, toujours, détruisant de leur mieux les traces de leurs pas et surtout de leur gîte.

Dès que le jour commence à poindre, si la faim déjà les talonne (et quand ne le fait-elle pas?) ils se relèvent; tendent l'oreille; équarquillent les narines ; et, furetant partout de l'œil et surtout du nez, se mettent à chasser, comme les fauves, au flair et dans le vent.

A chasser quoi ? Des Opossums, dont ils mangent une fois sur mille... quand ils découvrent une oasis; ou des reptiles, dont ils mangent une fois sur cent... quand ils rencontrent une grosse pierre ou un buisson ; ou des insectes, dont ils mangent une fois sur dix ; ou bien des larves ; ou bien seulement des œufs de fourmis ;

quelquefois même, faute de tout absolument, de la terre... s'ils en trouvent au lieu de sable.

A la nuit tombante, ils s'arrêtent ; allument un maigre petit feu ; serrent leur ceinture, s'ils sont à jeun, (comme font leurs frères les Hottentots) pour empêcher que leurs entrailles ne se tordent d'inanition ; larguent cette entrave au contraire, s'ils ont mangé comme des boas ; s'accroupissent devant leurs fumerons ; et s'endorment, tout en tremblant moitié de peur et moitié de froid.

Ainsi dépensent, invariablement, les douze cruelles heures de leur journée (incontestablement corrosive) et les douze cruelles heures de leur nuit (relativement glaciale) les plus misérables Papous qui soient au monde ; ceux qui usent leurs chairs, au désert australien central, à fabriquer de la fraîcheur, dès qu'il fait chaud, et du calorique dès qu'il fait froid ; ceux qui consument la majeure partie de leur pulpe nerveuse et de leur sang artériel à chercher pendant cinq, six, sept, huit jours, des aliments, dont la digestion quasi-impossible commencera par user le peu qu'il leur restera de ces deux liquides si précieux ; ceux qui ne savent (si, toutefois, savoir il y a) qu'effacer

d'excessives fatigues musculaires, par des fatigues viscérales tout aussi excessives ; ceux, enfin, qui ne peuvent comprendre ni ce qui fut ni ce qui doit être, parce que l'énorme difficulté qu'ils ont à vivre dans le présent (rien qu'à la façon des bêtes, quelquefois même, rien qu'à celle des plantes) ronge continuellement, en leur cerveau, les vestiges du moindre mieux qu'ils pourraient transformer en germes d'espérance.

Oh ! qu'il y a loin de ces mœurs du Papou errant et solitaire à celles de son compatriote, bipède lui aussi, le Cazoar ! et que j'ai eu bien raison de dire, au premier volume de cet ouvrage, qu'en fait de sociabilité les plus disgraciés des hommes sont de beaucoup inférieurs aux plus disgraciées des bêtes.

Au livre que je viens de rappeler, je vous ai fourni, à propos des nègres d'Afrique, une première preuve irrécusable de cette vérité, qui toujours choque au premier abord. Eh bien ! dans celui-ci, permettez qu'à propos des noirs d'Australie je vous en donne une seconde.

Peut-être commencerez-vous alors à, déjà, conclure que notre manière d'envisager le

monde et ses habitants ne manque pas d'une certaine justesse.

Durant l'hiver, les Cazoars vivent par troupes de trente à quarante au plus. Ce sont des oiseaux presque sans ailes ni plumes ; partant, des voiliers nuls. En revanche ils sont coureurs parfaits.

Le jour, ils se dispersent pour chasser ; mais, la nuit, ils se rassemblent pour dormir.

A cet effet, pliant les jambes et posant le ventre à terre ; ils se serrent les uns contre les autres ; hérissent leurs plumes ou mieux leurs poils ; les entrelacent ; forment ainsi un bon manteau commun, un véritabte toit imperméable même à la neige ; et, travaillant aussi naturellement chacun pour tous que tous pour chacun, se chauffent réciproquement sous cet excellent abri.

C'est là une manœuvre bien simple ; n'est-il pas vrai ?

Eh bien ! si simple qu'elle soit, les pauvres humains, dont je reprends l'histoire naturelle, n'ont encore pu ni la comprendre, ni l'imiter.

— Philosophiquement ou, si le mot vous fait peur, scientifiquement parlant ; que sont les

malheureux Papous du désert australien central ?

— Ce que je vous ai dit plus haut : Des êtres dont le corps mène la tête, dont les viscères mènent le corps, et dont le monde mène les viscères; des fac-simile d'hommes (à face monstrueuse, à crâne tout petit, à membres longs et grêles, à pieds et mains énormes, à ventre en bissac rarement plein, c'est-à-dire, trop souvent vide)... des fac-simile, dis-je, d'hommes que leur abominable milieu taille et mène à merci tous de même façon depuis qu'ils existent ; parce que depuis qu'ils existent, ils ont tous eu (de père en fils et de génération en génération) tant à courir et, par suite, tant à réparer ! que pas un seul d'entre eux n'a pu trouver encore l'occasion de se forger un préjugé, non pas social, non pas même domestique, mais tout simplement individuel.

Etonnez-vous, après cela, qu'au temps de la canicule, quelqu'un de ces esclaves serviles de leur propre organisme et de tout ce qui les entoure *entre en amour*, ou mieux, en folie, pour peu que les hasards de la maraude lui aient valu quelque puissance ; que, puissant par hasard, il aille comme un fou, courant et bramant partout ainsi qu'un cerf quêtant du

nez sa femelle ; et que, fou d'autant plus irrité qu'il flaire plus vainement, il devienne furieux dès qu'il en renifle et poursuit enfin la piste.

Et puis, étonnez-vous encore qu'affolée comme lui, celle qu'il pourchasse à outrance, celle qu'effarait déjà son exceptionnelle aptitude à devenir mère, passe (elle aussi) de l'égarement à la fureur, en l'entendant, en le voyant et, surtout, en le sentant arriver tout en rut ; et que furieuse (partant, plus agile, mais, partant aussi, plus odorante) elle s'en aille le fuyant partout, et, partout l'irritant, de plus en plus ; par cela même que (de plus en plus et partout) elle l'attire et l'enivre avec son fumet, à chaque pas plus accentué.

Quels êtres, poussés l'un vers l'autre par un monde aussi despotique et des fatalités organiques aussi brutales, pourraient s'éviter longtemps ? Aucuns, évidemmment !

Donc, finalement, ils se rencontrent.

Donc, finalement, ils se battent et se déchirent et des ongles et des dents.

Donc, finalement et de guerre lasse, ils épuisent, l'un par l'autre, leur fureur commune, dans l'acte commun du mariage.

Après quoi, s'exécrant plus que jamais ; ils

s'en retournent vivre, comme auparavant, chacun de son côté : l'homme pour lui tout seul, mais la femme pour deux.

A mesure que son fœtus grossit et que les vivres manquent ; il lui ronge les chairs.

Donc, elle va maigrissant et s'attristant en double ;... jusqu'à l'heure où force lui est de s'accroupir ; afin de mettre au monde un être encore plus nécessiteux qu'elle.

Le temps et l'endroit où ses douleurs l'arrêtent sont-ils néfastes ? Forcément cette malheureuse mère australienne abandonne son chétif enfant. A moins que, plus forcément encore, elle ne le dévore ; le délivre n'ayant suffi à calmer ni sa faim, ni sa soif.

Quoi que ce soit, au contraire, lui sourit-il dans le vague immense qui l'entoure ? Elle respecte son très-involontaire ouvrage.

Alors parce qu'en tétant, ce pauvre avorton la soulage ; elle le garde.

Parce qu'elle le garde ; elle s'y attache.

Parce qu'elle s'y attache ; elle finit par l'aimer.

Et, parce qu'elle finit par l'aimer ; elle en prend soin...

Elle en prend soin ! Combien de temps ?

Un, deux, trois, quatre ans, cinq au plus ; si, toutefois, les hasards de la maraude le lui permettent.

Je dis : cinq ans, au plus ; parce qu'après sa deuxième dentition, le petit, ou mieux, le jeune Papou du désert central est pris d'un tel surcroît d'égoïsme sauvage qu'il finit par abandonner sa mère.

Heureuse ! quand il ne l'oblige pas à le chasser.

CHAPITRE III.

Simples réflexions à propos des Papous du désert australien torride.

Je viens de parler d'un homme qui, certainement, ne sait pas plus où il est (ni ce qu'il est), qu'il ne sait d'où il vient, ni où il va !

Eh bien ! cet homme qui, une fois adulte, ne se connaît ni père, ni mère, ni femme, ni enfant ;... cet homme que n'émeut jamais l'amour paternel et que l'attachement conjugal tourmente encore moins souvent ; cet homme qui (pendant le cours de toute sa vie) n'est affolé par le besoin sexuel qu'une, deux, trois fois au plus ; mais que l'instinct nutritif torture tant et si continuellement que (d'un bout à l'autre de l'année) il vague du matin au soir, pour ne pas mourir de faim ; tandis que, du soir au matin, il n'ose que somnoler, crainte qu'on le dévore ; cet homme qui peut, à la rigueur, (en Afrique il y en a de plus laids encore et de plus misérables que lui !) passer pour le prototype de ce que devient notre espèce ; quand elle a fini d'immoler, au *nec plus ultra* de son pouvoir végé-

tatif, tout ce qu'elle peut lui sacrifier de puissance musculaire et surtout de force mentale ; ce trop misérable spécimen de notre sauvagerie primitive qui use sa vie (au degré zéro de notre échelle sociale) à passer du besoin viscéral, qui le force au mouvement, à l'épuisement musculaire, qui le contraint au repos ; cet homme dont les chairs seront certainement dévorées par les chiens sauvages, les dazyures ou des fauves encore plus ignobles, et dont ceux des os que la dent n'aura pu briser, seront, à la longue, tellement pulvérisés par le soleil qu'indéfiniment leurs derniers atomes vagueront au gré des plus folles brises ;... en deux mots, ce Papou, condamné à toujours errer (durant sa vie comme après sa mort, si je peux ainsi dire) au désert australien torride, est-il, *pratiquement*, sans valeur aucune ; *moralement*, sans foi ni loi ; et, *intellectuellement*, sans la moindre acquisition scientifique ?

Trois questions bizarres (n'est-il pas vrai ?) très-bizarres même ; à propos d'un être que l'orgueil des blancs (d'Europe aussi bien que d'Océanie) traite de brute et chasse comme on chasse un fauve (ceux-ci pour le manger, ceux-là pour se débarrasser d'un nécessiteux qu'ils

ont rendu forcément voleur, en lui volant son pays)... Trois questions bizarres, dis-je !

Eh bien ! si bizarres quelles soient, tâchons d'y bien répondre ; et nous apprendrons quelque chose.

Première question. Pratiquement ou, ce qui est tout un, en tant qu'être capable de mener à bien une entreprise abominablement difficile, le Papou qui nous occupe est-il sans valeur aucune ?

Evidemment, non ! Car en vagant *tout nu*, du matin au soir, il trouve moyen de vivre et, qui plus est, de se *reproduire*, en un pays où (malgré toutes les puissantes ressources de notre industrie) nous ne pouvons, nous autres civilisés, faire qu'une seule chose encore : mourir au bout de quelques jours.

Deuxième question. Moralement parlant, le Papou errant et solitaire est-il sans foi ni loi ?

Sans foi ? Oui, si vous attachez à ce mot l'idée d'un germe d'espérance en un protecteur quelconque.

Mais sans loi ? Non ; car il obéit cent fois plus strictement que ne le font maints civilisés à la plus sage, à la plus belle et à la plus universelle comme la plus ancienne des institu-

tions qu'on ait jamais formulée : celle qui proscrit l'inceste, autrement dit, les mariages consanguins.

Evidemment, ce n'est pas ici le lieu de prouver anatomiquement, physiologiquement ou sociologiquement, l'excellence croissante des règles juives, musulmanes, christino-grecques, romano-catholiques et thibeto-chinoises, qui réprouvent à qui mieux mieux les mariages entre parents trop proches.

Par conséquent (laissant de côté les considérations, pratiques ou sentimentales, qui guidèrent si bien et de mieux en mieux Moïse, Mahomet, les pères de l'Eglise d'Orient, la tiare et les grands lamas), je me contenterai de dire que le Papou, qui nous occupe, respecte toujours sa mère, sa fille, sa sœur, sa tante ou sa cousine ; par cette excellente raison que c'est au flair qu'il choisit sa très-éphémère épouse, ou mieux victime ; et que, dès lors, celle qui l'allèche le plus est précisément celle dont l'odeur s'éloigne le plus de la sienne.

Comment, en effet, pourrait-il discerner une senteur féminine (si accentuée qu'elle fut), la suivre et s'en enivrer jusqu'à la fureur ; si elle tendait, en vertu d'une communauté de sang et d'origine, à se confondre un peu, beaucoup ou tout à fait avec son propre fumet.

De cette explication toute simple, si vous voulez déjà conclure qu'il n'y a de bonnes règles sociales et universelles que celles qui dérivent d'une des lois de notre histoire naturelle ; vous ne vous tromperez pas beaucoup.

Si vous ajoutez que l'homme (à mesure qu'il se perfectionne, tout en perfectionnant ce qui l'entoure) ne fait qu'arranger, de plus en plus et de mieux en mieux, le monde qui l'environne comme il est arrangé lui-même ; vous vous tromperez encore moins.

Et, finalement, vous ne vous tromperez pas du tout ; si vous terminez en disant que ceux qui veulent diriger leurs semblables ne pourront jamais leur épargner une seule des abominables tortures de l'empirisme gouvernemental, soit religieux, soit politique ; tant qu'ils ne commenceront pas, tout d'abord, par apprendre comment l'homme et notre monde sont faits.

J'en arrive à ma *troisième question*. Le Papou qui vit au désert australien torride est-il encore sans la moindre acquisition intellectuelle ou scientifique?

Non, évidemment ! car il sait déjà comme son frère d'Afrique le Hottentot, encore plus disgracié que lui, se préserver du *froid*, *avec le*

feu ; et des coliques d'inanition, avec la ceinture de famine.

En d'autre termes ; il pratique, à sa manière déjà, le plus charitable de nos arts libéraux ; et possède le plus puissant de nos agents industriels.

Par conséquent, s'il est, socialement parlant, encore inférieur aux Cazoars et à d'autres animaux fréquentant son désert ; ce n'est pas du tout parce qu'il est biologiquement moins bien fait qu'eux ; mais, purement et simplement, parce que son organisme, beaucoup plus raffiné que le leur, exige, pour se développer, un milieu moins grossier et moins monotone que celui dont ils se contentent.

Tant il y a que tout, ici-bas, est relatif.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

La Côte Ouest australienne et la baie des Chiens-Marins.

La côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, généralement sablonneuse et basse, est un peu moins aride et un peu plus fréquentée que son voisin : le désert torride.

Moins aride ! parce que les grandes brises de sud-ouest portent, en vertu de leur vitesse acquise, leur excessive humidité, jusqu'aux herbes et buissons qui s'efforcent de gagner le littoral. Et plus fréquentée ! parce que le courant péri-océanique indien méridional y engage, dans les hauts fonds, ou jette, sur le rivage, tout ce qu'il a pu ramasser de détritus en son immense parcours.

Toutefois, il ne faut se faire aucune illusion à l'égard de ces parages si nouveaux pour nous. Car voici ce que dit, à propos de la baie

des Chiens-Marins (la plus vaste et la moins stérile qui soit sur cette côte si grande) le commandant anglais C. B. Yle, en son routier d'Océanie:

« Les îles et le continent (formant la côte
» ouest de la baie des Chiens-Marins ainsi que
» la presqu'île Péron) ont un aspect brûlé et
» désolé, sans aucune trace d'eau douce.

» Le peu de végétation qu'on y vit était d'une
» nature étiolée et rabougrie. Cependant M. de
» Freycinet avait pu s'y procurer du bois à
» brûler.

» Les premières *traces* d'habitants, dont
» parle le capitaine Denham, furent quelques
» huttes sur la côte Ouest de la presqu'île
» Péron. On y vit aussi des *traces* de Kangou-
» rous et d'Emieux. »

Des traces, remarquez bien, des traces, rien que des traces !

Je reprends ma citation.

« La côte Est est basse, entrecoupée par des
» criques et bordée de mangliers, à travers les-
» quels, dans quelques endroits, la marée re-
» monte jusqu'à une distance considérable
» dans l'intérieur. »

Un autre auteur, dont je ne puis retrouver le nom, dit, en parlant de cette même baie :

» Située presque sous les tropiques, elle a
» 144 milles de long sur 30 à 40 de large.
» Sur la côte orientale seulement, on a
» trouvé une rivière dont le principal chenal,
» embarrassé d'îlots, bien qu'il n'eût que trois
» quarts de mille, n'était, à l'époque de ses
» plus hautes eaux, navigable, pour un canot
» ordinaire, que durant un mille au plus.
» Quelques Papous vivaient sur ses rives. »

De cette double citation, nous n'aurions certainement pas tort de conclure que, dans l'immense majorité de son pourtour, la baie des Chiens-Marins est absolument *inhabitable d'une façon permanente.* Inhabitable ! à l'Est, où précisément il existe un petit cours d'eau ; parce que le pays est tellement plat et tellement couvert de mangliers que, fatalement, il est fiévreux : et inhabitable aussi à l'Ouest, parce que le sable et le grès rouge qui forment le sol et le sous-sol de la plage, la rendent absolument stérile. Mais !

Mais, parce que nous n'aurions pas tort de conclure que, dans l'immense majorité de son pourtour, cette baie est absolument inhabitable

d'une façon permanente, même pour quelques individus seulement ; s'ensuit-il que nous ferions bien d'affirmer qu'elle ne peut jamais, vu son peu de ressources, être fréquentée par beaucoup de monde à la fois ?

Non ! Car je le répète, la mer lui envoie des épaves parmi lesquelles il y en a, de temps à autre, d'une nature et d'un volume tels qu'ils peuvent (précisément) déterminer l'arrivée de ce *beaucoup de monde à la fois.*

Laissez-moi vous en fournir un exemple qui me conduira, tout naturellement, à vous parler des faits, gestes, mœurs et coutumes des Papous australiens occidentaux.

C'est de feu mon bon ami Henry Serre (chirurgien du baleinier la *Fanny*, pendant les années 1835, 36, 37, et cœtera) que je tiens la portion de récit qui va suivre.

CHAPITRE II.

Les Papous australiens occidentaux.—Groupes masculins éphémères ou meutes accidentelles et offensives de chasseurs. — Groupes féminins permanents ou sociétés puéromaternelles défensives.

« .... Donc, pendant que nous étions au » mouillage (dans la baie des Chiens-Marins, » bien entendu), et que, pour en faire de » l'huile, nous faisions fondre le gras de notre » baleine ; le restant de son cadavre tout dé- » chiqueté s'en allait à la côte.

» Comme bien vous pensez ; l'odeur péné- » trante de cette masse énorme de viande qui » se mit immédiatement à pourrir, la fumée » noire et suffocante que nous faisions et les » crépitations bruyantes de nos fourneaux re- » doublant d'ardeur à chaque fois que nous » les rechargions de grattions....., bref, tous » les résidus, accessoires et apprêts de notre » cuisine infernale dirent, au plus vite, aux » affamés d'alentour : il y a bonne aubaine au » rivage. Et les affamés d'alentour accouru- » rent, au plus vite aussi.

» Les affamés de terre, cela va sans dire ;
» car ceux du large, oiseaux ou poissons, s'é-
» taient acharnés sur le monstre marin, juste
» en même temps que nous ; et ne l'avaient
» pas quitté.

» Tout naturellement, les nouveaux arrivés
» (coureurs et voiliers) se mirent à distribuer
» et recevoir (tout en criant et hurlant) force
» coups de dents et force coups de pattes,
» force coups de bec et force coups d'âiles. Et
» non moins naturellement, leurs cris et hurle-
» ments s'ajoutèrent aux hurlements et cris
» qu'avaient, jusqu'alors, exclusivement pous-
» sés les bêtes marines (volantes ou nageantes)
» en se disputant, bousculant et battant.

» Donc ce désordonné vacarme de voraces
» mangeurs de baleine s'en fut *crescendo* tout
» le jour.

» Sur le soir, à mesure que les phosphores-
» cences de la mer et celles des chairs du
» monstre en décomposition remplacèrent l'é-
» blouissante clarté du soleil ; les fauves amies
» des ténèbres succédèrent aux carnassiers
» diurnes. Au lieu de glapissements aigus ;
» nous n'entendîmes plus que des cris lugu-
» bres. Mais, pour être devenue plus sombre et

» plus sinistre, cette dégoûtante orgie de goulus
» de terre et de mer n'en demeura pas moins
» active.

» C'est donc le lendemain, seulement, de
» notre arrivée dans la baie, que, d'exclusive-
» ment bestiale qu'elle était, cette curée prit un
» nouvel aspect ainsi qu'un nouveau timbre ;
» en se faisant complétement papoue.

» Des vociférations étranges et des paroles
» gutturales (doublant, triplant, quadruplant,
» s'il est possible) et finalement remplaçant la
» sauvage cacophonie animale dont il vient
» d'être question) nous apprirent, bien avant
» l'aube, que Messieurs les Australiens occi-
» dentaux étaient arrivés. Par conséquent nous
» nous attendions à les voir.

» Eh bien ! quand nous aperçûmes (tranchant
» en noir, sur l'horizon blanchi par les pre-
» mières lueurs du jour) leurs jambes longues
» et minces, leurs bras plus longs et plus min-
» ces encore, et (plus longs et plus minces que
» leurs bras et leurs jambes) leurs étranges
» boumarings, leurs singuliers woummaras et,
» finalement, leurs énormes lances; il nous
» sembla, pendant quelques instants, que nous

» assistions à une macabre de squelettes car-
» bonisés; tant (en allant, venant, courant, ges-
» ticulant et criant à tue-tête) ils brandissaient
» bizarrement leurs armes ; et débitaient avec
» fureur tout ce qu'ils savaient et pouvaient in-
» venter de clameurs et contorsions fantasti-
» ques.

» C'est qu'il s'agissait pour eux, véritables
» meurt-de-faim, de mettre en fuite non pas
» les craintifs maraudeurs nocturnes qui s'es-
» quivaient d'eux-mêmes, repus qu'ils étaient
» à plein ventre, mais bien les plus audacieux
» voiliers et les plus cruels nageurs du large :
» les albatros et les requins qui revenaient,
» dans l'air, par tourbillons vertigineux, et,
» sous l'eau, par bancs énormes, réclamer leur
» proie de la veille.

» A force de s'exténuer de gestes et de cris ;
» ces malheureux Papous finirent-ils par s'en-
» tendre assez, pour combiner un plan d'atta-
» que et se nommer des chefs ?

» Probablement ! car, à un moment donné,
» ils s'abattirent, tous ensemble, sur le mons-
» trueux cadavre, en repoussant les fauves
» tant bien que mal ; et se mirent, pour la plu-
» part, à pâturer en leur lieu et place, pendant

» qu'un petit nombre d'entre eux s'exténuait à
» tenir en respect l'incessante foule des récla-
» mants.

» Rien de plus hideux à voir que ces Austra-
» liens affamés grouillant (pour la déchiqueter)
» sur cette masse énorme de viande ; que ces
» noirs (tout ruisselants de sueur, d'eau,
» d'huile et de sang) travaillant (des mains,
» des pieds, des dents et des ongles) à décou-
» per les muscles gigantesques de ce monstre
» marin; en lanières aussi longues que min-
» ces, afin de les humer et avaler tout ensem-
» ble ; de les boire à longs traits, si je peux
» ainsi parler.

» Pendant que Messieurs les Papous s'em-
» piffraient de la sorte, ou, ce qui est tout aussi
» vrai, s'approvisionnaient aussi sagement que
» salement..... *aussi sagement que salement*,
» voulant dire que ces Australiens de la côte
» ouest n'ont d'autre garde-manger que leur
» ventre, d'autre liquide antiputride que leur
» suc gastrique ou leur bile, et partant, d'au-
» tre procédé culinaire et conservateur que la
» transformation, presque immédiate, de tout
» ce qu'ils avalent en graisse humaine ; tant
» est prodigieusement puissante leur capacité

» digestive...... durant, dis-je, que Messieurs
» les Papous occidentaux s'empiffraient de la
» sorte; que faisaient leurs femmes et leurs
» enfants?

» Ils se tenaient, pour la plupart, accroupis
» et cachés, tant bien que mal, derrière les
» maigres touffes d'herbes et les buissons
» quasi-transparents du rivage.

» Je dis *pour la plupart*; vu que, parmi les
» femmes, celles qui paraissaient les plus alèr-
» tes, ou mieux, les moins épuisées, allaient
» et venaient d'un groupe à l'autre, comme
» avaient fait certains hommes; tandis que les
» plus réservées, c'est-à-dire, les plus amai-
» gries......... celles qui avaient les plus gros
» ventres ou les plus longues mamelles; celles
» qu'un enfant exténuait, soit qu'il les suçât
» aux entrailles, soit qu'il leur pesât au dos,
» tout en tétant, celles, en un mot, qui mo-
» mentanément étaient mères d'une façon quel-
» conque...... tandis que les plus amaigries,
» dis-je, paraissaient complétement absorbées
» dans l'attente et totalement insensibles aux
» gestes, discours et démarches des plus
» agiles.

— » Est-ce à dire qu'elles n'écoutaient pas
» ces dernières?

— » Oh; que si ! Et certes, il y parut quand
» vint leur tour de curée; quand, gavés jus-
» qu'aux lèvres et jusqu'aux narines, les Pa-
» pous hommes durent enfin s'en aller digérer
» et dormir comme les serpents: le ventre
» en plein soleil.

» Il y parut !

» Car ces malheureuses sauvages évoluèrent
» alors beaucoup mieux que n'avaient fait les
» hommes ; pour écarter et maintenir en res-
» pect et les poissons et les oiseaux et les quadru-
» pèdes qui voulaient reprendre leurs places.

» Du reste, sauf des sentinelles plus nom-
» breuses, des gestes plus extravagants et des
» cris plus aigus ; ce furent, de la part de ces
» malheureuses Papoues, manœuvres identi-
» ques à celles des hommes.

» Rien de plus naturel que cette exagéra-
» tion (sinon supériorité) de tactique ! Plus
» faibles et plus craintives, mais aussi plus
» disciplinables et plus épuisées ; ne devaient-
» elles pas se montrer, tout à la fois, plus ta-
» pageuses et plus remuantes, en même temps
» que plus voraces et plus habiles à se dé-
» fendre.

» La satiété finit par éloigner leur tablée,
» comme elle avait fait de celle de leurs prédé-
» cesseurs. Les animaux, encore plus bruyants
» qu'elles, entrèrent alors en ripaille ; et le va-
» carme continuant, pour le moins aussi fort,
» la journée se termina, comme celle de la
» veille : par eux seuls.

» Le lendemain, ce fut même chose ; et, le
» surlendemain, aussi ; ainsi de suite, pendant
» plusieurs jours.

» Le bonheur pousse à la confiance ; et la
» confiance à la familiarité.

» Donc il advint, grâce à notre baleine,
» que les Papous occidentaux et les Papoues
» occidentales finirent par se rapprocher les
» uns des autres, d'abord, et de nous, ensuite.
» Si bien qu'au bout de quelques jours,
» moyennant un peu de biscuit, nous pûmes
» obtenir d'eux et d'elles, non pas des services,
» non pas des amusements (danses ou chants)
» mais des cris, des gestes, et......... des actes
» étranges.

» Actes étranges ! qui nous apprirent que,
» pour fort peu de chose à manger, aucun Pa-
» pou adulte n'hésitait à cyniquement violenter
» n'importe quelle Papoue en vacuité. »

Raconter (ainsi que fit mon ami Serre, en cet endroit de son récit) comment la *Fanny*, surprise par un abominable raz-de-marée, chassa sur ses ancres, talonna, s'entr'ouvrit, sauva momentanément tout son équipage, en perdit ensuite la moitié, et cœtera, et cœtera...., serait évidemment sortir de mon sujet.

Donc je passe à l'interprétation de tous les faits que je viens de citer. Faits qui, je le répète, m'ont été racontés par un témoin oculaire.

1° — *Ce fut donc le lendemain, seulement, que, d'animale qu'elle était, cette grande curée baleinière se fit papoue !* Que veut dire cette phrase?

— Que de tous les animaux rôdant aux environs (si abominablement stériles encore) de la baie des Chiens-Marins, l'homme Australien, le Papou est le plus mauvais chasseur.

— Eh bien! pourquoi?

— Parce que (vu l'exiguïté *relative* de ses fosses nasales, de ses poumons et de ses jambes, terminées par des pieds aussi défectueusement emmanchés qu'énormes) il a moins de flair, moins d'haleine et moins de vitesse à la course qu'aucun de ses compatriotes animaux.

A vrai dire, ce pauvre diable de noir ne devine et n'atteint la plupart de ses bonnes aubaines, pour peu qu'elles soient éloignées, qu'en prenant pour éclaireurs et guides les oiseaux, les insectes, les quadrupèdes ou même les reptiles; qu'en interrogeant des yeux le vol des premiers, pendant le jour, ou le fumet des seconds, durant la nuit.

Forcé de régler sa marche sur celle des bandes (successives et plus ou moins rapprochées) d'animaux sentant, voyant et parcourant l'espace beaucoup plus vite que lui: comment les pourrait-il devancer!

2° — *Des cris étranges; des paroles gutturales; des mouvements bizarres; des allées et venues fort nombreuses avant de s'entendre; des armes offensives! Mais rien que les pieds et les mains, les ongles et les dents pour déchirer leur proie. Puis, chacun s'en allant très-volontiers sans se soucier de ceux qui faisaient sentinelle, une fois repu, dormir, comme les serpents, en plein soleil; pour transformer immédiatement, en graisse, la viande, l'huile et le sang dont il vient de se gaver;* qu'est-ce que tout cela signifie?

— Tout cela signifie que les malheureux Papous de la côte ouest australienne ont encore

un langage tout exclamatoire et beaucoup plus mimé qu'oral; que l'instinct nutritif et l'instinct destructeur, éveillés chez eux d'une façon permanente, sont encore les seuls mobiles qui les font agir; que, comme nos loups, ils ne forment et maintiennent (à fort grand'peine) des meutes exclusivement agressives que juste autant qu'il en faut pour assouvir leur faim; et qu'en fait d'art culinaire ils n'en savent pas plus long que ces animaux si parfaitement indomesticables.

Donc, on pourrait dire de ces indigènes, s'ils n'avaient inventé déjà des engins destructeurs, qu'ils en sont encore, en fait d'organisation sociale, juste au même point que les bêtes les plus farouches de nos bois.

Ceci terminant ce que j'ai à dire sur le sexe fort; je passe au faible.

Par cette phrase : *Pendant que les hommes s'empiffraient de la sorte, les enfants et les femmes se tenaient, pour la plupart, accroupis et cachés ; durant qu'allaient et venaient, d'un groupe à l'autre, les Papoues qu'un bambin n'exténuait pas momentanément, soit qu'il les suçât au ventre, soit qu'il leur pesât au dos......* je veux donner à entendre :

Premièrement, que les groupes puéro-maternels existent avant qu'il soit nécessaire, à leurs membres constituants, de se liguer pour l'attaque ; et que, par conséquent, ce n'est pas l'instinct destructeur (exalté au point d'être actif) qui détermine et maintient la formation de ces sociétés, mais bel et bien le besoin (pour les femmes grosses ou nourrices) de se préserver, elles et leurs enfants, de la brutalité, *saturnine au besoin*, de leurs compatriotes ;

Secondement, que si (chez ces mêmes femmes, nourrices ou grosses) l'esprit militaire ne fonctionne qu'à l'état passivo-défensif ; en revanche, le génie constructeur, grâce à la surexcitation forcée de leur amour maternel, est éveillé au point qu'elles fabriquent des berceaux portatifs (peaux d'animaux, tresses ou nattes) pour l'enfant qui les tète ou tétera par-dessus l'épaule ;

Et, *troisièmement* enfin, que les femmes parfaitement libres d'elles-mêmes, les Papoues en vacuité (qui, si prestement, vont et viennent pour momentanément, réunir, en une seule et même bande offensive tous les groupes puéro-maternels) n'appartiennent, en propre, à aucun d'eux ; et, partant, vivent, ainsi que les hommes, à l'état errant et solitaire.

A l'état errant et solitaire ! jusqu'à ce que la

gestation, d'abord, et l'allaitement, ensuite, les poussent et maintiennent, pendant plusieurs années, dans une de ces réunions enfanto-féminines,..... dans une de ces agglomérations de *deux tiers de familles* temporairement consolidées,..... dans une de ces sociétés d'amazones liguées (surtout !) contre ceux qui les devraient protéger.

Je viens de le dire : les Papoues occidentales ont à se défendre, parfois, du cannibalisme, voir même du saturnisme de leurs compatriotes-hommes.

— Eh bien! pourquoi, les sachant capables de pareils actes, ne les fuient-elles pas tout à fait?

— Parce qu'elles savent fort bien qu'avec leurs armes ils font la guerre aux fauves ; et qu'aux régions qu'ils fréquentent il y a, par cela même, sécurité plus grande pour elles et leurs enfants.

Ou, si vous aimez mieux, parce que, forcées de choisir entre la férocité animale et la sauvagerie humaine, elles préfèrent cette dernière; par cette raison, très-naturelle, qu'il est, mille et mille fois, plus facile de comprendre, deviner ou pressentir les besoins et les ruses d'un être, presque en tous points, fait comme soi, que de pressentir, deviner ou comprendre les ruses et

les besoins d'une fauve à organisation toute différente.

La conclusion très-simple à tirer de cette dernière explication, si simple elle-même, est que (*sans le vouloir aucunement et sans aucunement s'en douter*) les Papous hommes de la côte occidentale australienne protégent les femmes et les enfants beaucoup plus qu'ils ne les maltraitent; tandis que c'est *très-sciemment et très-volontairement* que les Papoues femmes du même parage recherchent le voisinage des hommes, sans toutefois pousser la chose jusqu'à vivre à côté d'eux.

Je reprends la suite de mes interprétations.

.... *Les plus amaigries paraissaient complétement absorbées dans l'attente* (de la curée, bien entendu) *et totalement insensibles aux gestes, discours et démarches des plus agiles. Cependant elles les écoutaient bien, très-bien même; car elles évoluèrent, à leur tour, beaucoup mieux que n'avaient fait les hommes.*

— Eh bien! pourquoi de la part de ces Australiennes occidentales, d'un côté, cette supériorité de manœuvres, et de l'autre, cette sorte d'inattention?

— Parce que, pour comprendre ces messagères qui avaient (en tant qu'enfants, jeunes filles ou mères déjà), vécu parmi elles plus longtemps qu'ailleurs; il n'était pas même besoin de demi-mots.

Donc, entre les différents groupes enfanto-maternels (qu'elles connurent et connaîtront peut-être encore) les femmes Papoues, puerpéralement libres, forment un véritable rudiment de lien social.

Par conséquent, alors même qu'elles n'auraient pas encore inventé le lange, qui leur sert à porter l'enfant; on pourrait encore dire, de ces indigènes, qu'elles en savent non-seulement plus long que les femelles des loups, animaux quasi-insociables, dont les meutes ne sont jamais qu'agressives et accidentelles; non-seulement encore plus long que les femelles des cerfs, bêtes apprivoisables déjà, dont les troupes de biches et de faons, saisonnièrement formées, sont exclusivement défensives; mais encore plus long que les femelles des sangliers, dont les petits marcassins sont parfaitement domesticables.

Ceci posé, si nous prenons en considération ces faits: que l'éducation de l'enfant papou

dure (pour le petit garçon) jusqu'à sa deuxième dentition, c'est-à-dire, quatre, cinq, six ans au plus; et (pour la petite fille) jusqu'à sa première époque, c'est-à-dire aussi, huit, neuf, dix, onze années au très-rare maximum; nous en arriverons à cette troisième et dernière conclusion : que les groupes d'amazones, qu'on rencontre en Australie occidentale, sont parfaitement permanents, grâce au roulement continuel des femmes que leur office maternel y amène ou en fait sortir successivement; bien que la gestation (avec ses suites), soit pour chacune d'elles une fonction temporaire et se renouvelant une fois tout au plus, puisque c'est tout au plus si la race papoue persiste.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi; nous dirons :

Premièrement; que, dans les environs de la baie des Chiens-Marins, certaines populations papoues vivent......... de par leur sauvagerie, encore beaucoup trop primitive; de par la durée de l'éducation, si longue partout de l'enfant humain; de par le sol, un peu moins aride sur cette côte qu'au désert australien central, grâce au voisinage de la mer; et, surtout, de par les gastronomiques aubaines que les flots de celle-ci peuvent jeter au rivage...., nous dirons :

Premièrement; que, dans les environs de la baie des Chiens-Marins, certaines populations vivent sous le protectorat, aussi méconnu d'elles que positivement réel, d'un immense canevas, filet, cadre ou réseau social (peu importe le mot!) qu'elles transportent partout où elles s'en vont errer.

Et, secondement; nous dirons encore que cet immense réseau, cadre, filet ou canevas social (*instinctivement tressé par l'amour maternel*) est ainsi fait, qu'au beau milieu de ses mailles immenses, les hommes vaguent absolument solitaires, dans la parfaite plénitude de leur égoïsme exclusif; tandis qu'en ses asiles protecteurs, en ses nœuds véritablement sociaux, les mères et les enfants vivent par groupes de familles, aux deux tiers ébauchées déjà; le tout, pendant que (sur les fils quasi-invisibles, les sentiers battus à peine, qui lient entre eux tous ces refuges puéro-maternels) vaguent, en embardant plus ou moins d'un bord ou de l'autre, les femmes que leur état de vacuité définitive ou temporaire rend (de formes, de caractèreet de besoin) plus ou moins semblables aux hommes.

Je dis: *plus ou moins semblables aux hommes*; parce que (suivant la saison, ou bien,

l'état d'épuisement ou de pléthore qu'elles traversent) elles s'éloignent forcément ou se rapprochent des localités qu'ils parcourent.

Et je dis, en parlant des endroits que fréquentent les petits enfants avec leur mère, *nœuds sociaux et asiles véritablement protecteurs*; parce que l'activité continuellement errante des Papous solitaires, hommes ou femmes, qui vaguent autour des groupes puéro-maternels, en écarte certainement beaucoup de fauves.

CHAPITRE III.

Simples réflexions à propos des Papous australiens occidentaux, et des Kangourous leurs compatriotes.

On ne peut mettre en parallèle que des êtres également bien connus.

Or, mon but, en ce chapitre, est de comparer la nature et les mœurs des Papous, qui hantent accidentellement la baie des Chiens-Marins, aux mœurs et à la nature de Kangourous qui la fréquentent aussi.

Donc il faut que je vous parle, tout d'abord, de ces étranges animaux.

Voilà ce que le *Dictionnaire des Sciences naturelles* raconte d'eux, aux pages 344, 345 et autres de son tome vingt-quatrième.

« Ces animaux sont remarquables par l'ex-
» trême disproportion qui existe entre leurs
» membres antérieurs et les postérieurs ; on
» dirait même que toute la partie supérieure
» de leur corps a été en quelque sorte sacri-
» fiée à la partie inférieure : leurs pieds de

» derrière sont d'une force et d'une longueur » étonnantes ; et leur queue, par son épaisseur » et la vigueur de ses muscles, leur rend au- » tant de services qu'une troisième jambe ; les » extrémités antérieures, au contraire, sont » très-petites et grêles, ainsi que leur tête et la » partie antérieure du corps. Cette conforma- » tion leur permet une station totalement ver- » ticale et leur queue forme alors, avec les » pieds postérieurs, un trépied solide, dont la » pesanteur des parties supérieures ne peut » détruire l'équibre ; les Kangourous, dans » cette position, se tiennent appuyés sur leurs » longs métatarses, ce qui ajoute encore à leur » stabilité.

» Leurs pieds de devant ont cinq doigts armés » d'ongles forts, anguleux en dessus, plats en » dessous et légèrement arqués : ces doigts sont » longs mais libres. Le médius est plus grand ; » puis viennent l'annulaire, l'index, l'externe » et le pouce : la paume est entièrement nue. » les pieds de derrière n'ont que quatre » doigts ; l'avant-dernier est très-fort et le plus » long ; il est terminé par un ongle très-gros » et en forme de sabot allongé ; l'externe, » presque aussi fort que le précédent, est ce- » pendant beaucoup plus court, et son ongle » est moins gros ; ces deux doigts sont libres,

» tandis que les deux premiers sont unis en-
» semble par la peau, de manière à ne repré-
» senter qu'un seul petit doigt, qui serait ter-
» miné par deux ongles faibles, courts et
» comprimés : la plante des pieds est nue;
» le métatarse et la jambe sont très-allongés,
» et celle-ci est presque du double plus longue
» que la cuisse; la queue est très-forte, très-
» épaisse et entièrement couverte d'un poil
» court, et cætera, et cætera, et cætera. »

De tout ce qui précède, concluons (pour faciliter l'entendèment de ce qui va suivre) que ces animaux ont, *au bout du pied*, un vrai sabre-bayonnette; *au bout des bras*, d'excellentes saisines; et, en bas du corps, grâce à leur queue, un trépied tel que, debout, ils sont inébranlables.

Ces trois faits une fois bien établis; passons à l'examen des us et coutumes de ces prodigieux sauteurs; autrement dit, laissez-moi vous rapporter, à propos de leurs faits et gestes, la conversation que j'ai eue avec mon défunt ami Jules Verraux, qui a, si longtemps et si bien, exploré l'Afrique méridionale, la terre de Van-Diemen et l'Australie.

— « Les Kangourous [que l'on chasse à courre

» comme les cerfs, tant leur vitesse est grande
» ou, ce qui est tout un, tant les bonds qu'ils
» font sont énormes] vivent, mâles et femelles,
» ensemble, par troupes de trente à quarante
» individus commandés par le plus vieux
» d'entre eux, c'est-à-dire (vu la mort presque
» toujours violente et prématurée de ces ani–
» maux) par le plus vigoureux en même temps
» que le plus vigilant des mâles.

» Le plus vigilant voulant dire que lorsque
» l'on pâture en parages suspects, c'est lui qui
» fait le guet, pendant que les autres mangent;
» et que c'est lui aussi qui, tout le premier, se
» porte en avant s'il survient un léger danger.

» En partant, il frappe du pied pour avertir
» son monde. Aussitôt, un détachement des
» plus forts mâles s'empresse de le rejoindre;
» et, tandis qu'à eux tous ils tiennent les intrus
» en échec, les femelles et les petits continuent
» de brouter.

» Lorsque le péril est plus sérieux, le signal
» est plus accentué. Tout le monde alors se dé-
» range. Les mâles se forment en avant-garde.
» Les petits se pelotonnent et se serrent les uns
» contre les autres. Leurs mères font le cercle
» autour d'eux; et, prêt à toute éventualité,
» chacun attend, d'un pied assez ferme, la
» manœuvre des ennemis.

» Généralement, s'ils ne sont pas en nombre,
» les chiens sauvages (je prends ces carnassiers
» pour exemple; parce que le plus souvent il
» s'agit d'eux), les chiens sauvages, dis-je, se
» retirent immédiatement. Il va sans dire que
» s'ils se croient les plus forts, ils attaquent;
» mais gare à eux.

» Gare à eux! car les Kangourous (qui savent
» très-bien qu'ils vont leur sauter à la gorge)
» les attendent (à bras ouverts, le cou rentré
» dans les épaules et le tronc planté, bien
» d'aplomb, sur leur puissant trépied caudal)
» pour les saisir à bras le corps, et (d'un seul
» coup, avec l'ongle qu'ils ont au pied) les
» éventrer de gueule en queue.

—» Fort bonne manœuvre! qui certainement
» doit réussir, quand les Kangourous (naturel-
» lement timides, comme tous les herbivores)
» n'ont pas trop peur et qu'effectivement leurs
» assaillants sont en minorité. Mais quand les
» chiens sont assez nombreux, quand il y a
» danger incontestable; ces susdits Kangourous
» comment s'y prennent-ils?

— » Leur chef ordonne, tout bonnement, de
» battre en retraite; et, très-lestement on s'en-
» fuit dans l'ordre suivant. A l'avant-garde,
» les femelles, chacune avec son petit dans sa
» poche, s'il peut encore s'y réfugier : au corps

» d'armée, les plus jeunes mâles; et à l'arriè-
» garde, les plus vieux.

— » On s'enfuit! Où?

— » Vers une flaque d'eau, une rivière, ou
» bien la mer.

» On s'y enfonce assez avant, pour forcer
» les chiens à nager; et l'on attend qu'ils se
» retirent.

— » Et ils le font?

— » Presque toujours; attendu qu'ils ont
» (eux aussi) pour chef, un fin matois, un
» vieux madré qui ne commettrait pas cette
» faute énorme: de lancer à la nage (sans
» élan possible par conséquent) ses plus hardis
» chasseurs; pour les voir mourir *étouffés,*
» *noyés et pourfendus* (tout à la fois) par les
» bras, les mains et les pieds des Kangou-
» rous.

— » Soit, les choses se passent ainsi, quand
» ces malheureux pourchassés trouvent, pour
» se réfugier, une pièce d'eau quelconque.
» Mais quand il n'y a rien, absolument rien
» de semblable autour d'eux; quand ils n'en
» flairent même pas une trace fort lointaine;
» quand, en un mot, il faut absolument qu'ils
» se battent; comment font-ils.

— » Leur chef, tout en fuyant, examine le
» terrain; choisit une éminence propice; et

» s'y arrête, avec sa troupe. L'arrière-garde
» et le corps d'armée réunis, en d'autres ter-
» mes, tous les mâles adultes engagent la ba-
» taille. Pendant qu'ils pourfendent les chiens
» ou se font étrangler par eux, les femelles
» disparaissent avec leurs petits ; et (sans au-
» cune espèce de vergogne) aussitôt que l'on
» croit les enfants et les mères en sûreté, on
» lâche pied, pour les rejoindre. »

Ainsi manœuvrent (je le répète, d'après mon défunt ami Jules Verraux, si compétent en pareille matière) les Kangourous de grande taillle; quand ils sont, peu ou beaucoup, menacés.

D'où vous devez conclure avec moi, que ces marsupiaux (qui, si bien, risquent leur vie pour leurs femmes, leurs petits, leurs compagnons et leur chef) sont aussi bons maris que bons pères, bons soldats et bons citoyens.

Eh bien ! en dirons-nous autant du Papou australien occidental ? Hélas ! non.

Non ! car s'il commence, *bien malgré lui*, par faire partie d'une société puéro-maternelle ; aussitôt qu'il le peut, il s'en retire ou plutôt s'en fait chasser par sa propre mère ; tant il devient insociable dès qu'il cesse d'être petit enfant.

Non, encore! car (si une, deux, trois fois au plus, durant tout le cours de sa vie) l'amour, ou mieux, la.... folie fait qu'il cherche une femme; il ne la pourchasse (tant il est méchant mari) que pour la rouer de coups, d'abord (afin de la violer ou profaner plus facilement) et pour l'abandonner, ensuite, vivante ou non, aux plus affreux hasards.

Non, toujours! car s'il a trop faim; l'enfant qu'il rencontre, il le tue (sien ou non) pour le dévorer; tant lui manque l'instinct paternel.

Et non, enfin! car s'il fait accidentellement partie d'une meute de chasse ou mieux d'équarrissage; c'est pour abandonner ses compagnons aussitôt qu'il se sent repu; tant il est lâche..... camarade. Je n'ose pas dire mauvais citoyen.

Conclusion.—L'Australien de la côte Ouest ne vaut son compatriote, quasi-bipède, le Kangourou; ni comme enfant, ni comme époux, ni comme père, ni comme ami.

Eh bien! de ce qu'il lui est quadruplement inférieur en tant qu'être sociable, en tant qu'individu ayant du cœur et du caractère; s'en suit-il qu'il ait aussi moins d'intelligence que lui?

Nullement! Et l'analyse que nous ferons bientôt de ses armes, bien qu'elles soient encore toutes exclusivement offensives, nous le prouvera largement.

Je dis bientôt et parle au futur, parce que mon désir de ne pas interrompre ce parallèle humano-animal m'engage à vous parler, sans plus tarder, de la trop malheureuse et trop éventuelle compagne de ce triste sauvage.

La Papoue qui vit aux environs de la Baie des Chiens-Marins ignore, encore plus absolument que son compatriote, qui a été son père. Elle naît, ainsi qu'il fit, en un groupe enfanto-féminin; et y séjourne non pas jusqu'à sa deuxième dentition, mais bien jusqu'à sa première époque par trop olfactivement accentuée.

Si alors elle abandonne ce premier groupe social pour aller vaguer follement, ou mieux, si on l'oblige à le quitter; ce n'est pas du tout parce qu'elle est devenue trop méchante, pour sa mère ou pour ses compagnes; mais simplement parce qu'elle pourrait, par son odeur fonctionnelle utéro-saisonnière, attirer vers celle-ci quelque satyre trop... furieux; ou (ce qui serait encore plus

déplorable) vers leurs enfants quelque Saturne trop affamé.

En devenant femme, elle apprend à connaître, *de facto*, la brutalité de son fort éventuel mari ; et une fois mère tremble, nuit et jour, d'avoir à disputer (soit à lui, soit à ses semblables) la vie de son enfant ! Eh bien ! malgré ce qu'elle sait de son ou ses maris et malgré ce qu'elle en craint ; elle s'entête à rôder, ainsi que ses compagnes, autour de lui.

Donc la Papoue de la côte Ouest vaut (au point de vue enfantin, ainsi qu'au point de vue maternel, et au point de vue conjugal, ainsi qu'au point de vue civique) beaucoup mieux que son compatriote.

Mais, direz-vous, l'Australienne ne s'attache aux pas de son compatriote que bour bénéficier de la crainte que son continuel vagabondage inspire aux fauves ?

N'ayez pas cette mauvaise pensée. L'exacte vérité est que l'espèce humaine est sociable et perfectible ; et que, de ses deux sexes, le plus sociable et le plus perfectible étant le plus faible, c'est lui qui, tout naturellement, fait les premiers pas vers l'autre.

Le troisième livre de ce tome et tous ceux qui suivront ne vous laisseront, j'espère, aucun doute à cet égard. Quant à présent, je crois bon d'en revenir à mon idée : prouver par l'analyse des armes qu'emploie le Papou occidental, qu'il est de beaucoup plus intelligent que le Kangourou, bien que cet animal lui soit socialement de beaucoup supérieur.

CHAPITRE IV.

Des instruments de chasse qu'emploie le Papou australien occidental et des circonstances qui les lui firent inventer.

> Autant l'abondance et son fils, le plaisir, poussent les êtres sociables vers le bon vouloir et la bonne union; autant la misère et sa fille, l'aigreur, les en éloignent.
>
> Donc partout où il y aura, pour les animaux, opulence alimentaire, et, pour l'homme, disette ; les sociétés formées par ceux-là vaudront mieux que celle organisée par celui-ci.

Les instruments de chasse qu'emploie l'Australien occidental, beaucoup trop sauvage encore pour connaître les armes défensives, sont le boumaring, la lance et le woumara.

Le premier (qui pèse 250 à 260 grammes environ et qui, bien envoyé, peut, tout en tournoyant sur lui-même, briser le crâne d'un bœuf, à bonne distance) n'est qu'un long croissant plat, de bois durci au feu. Il est taillé de

telle sorte que (chaque fois qu'il manque son but, chose on ne peut plus rare) il cabanne en tombant à terre ; renverse immédiatement son mouvement; et remonte en l'air en rebroussant chemin.

Ainsi font, dès qu'ils ont épuisé leur vitesse de translation à force de frotter par terre, les cerceaux auxquels nous imprimons un mouvement de rotation sur eux-mêmes et vers nous, en les envoyant dans l'espace.

Le second instrument du Papou de la côte Ouest australienne est la lance. Figurez-vous une simple baguette (longue de 2 mètres 30 à 2 mètres 40 centimètres, et, tout au plus, épaisse de 2 centimètres et demie) qu'on a privé de son écorce, fait durcir et, çà et là, noircie en la passant au feu. C'est vers son bout offensif, grossièrement taillé en pointe, qu'est son plus gros diamètre. Son autre extrémité se termine par une petite cupule, faite de deux ou trois tours de bitord, recouverts d'une sorte de lacque résine aussi dure que du ciment.

Avec cet engin, m'a-t-on dit bien souvent, un Papou traverse un bœuf. Je le crois; parce que j'ai vu un Australien darder, à diverses reprises, un de ces traits contre un arbre, gros et dur comme un platane de 8 ou 10 ans ; et,

chaque fois en enfoncer la pointe, à travers écorce et bois, jusqu'à 5, 6 et même 7 centimètres de profondeur. L'impulsion qu'il imprimait à ce projectile était si puissante qu'on voyait cette lance, en perdant subitement sa vitesse, frémir pendant plusieurs secondes, dans toute sa longueur, et puis rester horizontale.

Je n'ai jamais pu arracher ce trait de sa souille, qu'en lui imprimant un mouvement conico-circulaire, pour agrandir son trou d'entrée. Pourtant l'homme qui l'avait lancé ne s'était pas servi de woumara. Qu'eût-ce donc été, s'il avait employé ce troisième outil australien, aussi simple qu'ingénieux.

Quatre pièces, en tout, servent à le former ; savoir : premièrement, un morceau de bois dur et plat, taillé en forme de spatule fort allongée mesurant 93 ou 94 centimètres en longueur, 5 ou 6 (au plus) en largeur et 7 ou 8 millimètres seulement en épaisseur ;

Secondement, un deuxième morceau de bois rond, ou mieux, une toute petite cheville, longue de 8 centimètres au plus, pointue d'un bout, mais coupée en siflet de l'autre ; afin de se pouvoir appliquer (en retour et bien à plat) sur l'extrémité la moins large de la pièce précédente, pour lui former crochet :

Troisièmement, un assez long bout de bitord servant, par ses différents tours superposés, à bien souquer et marier ensemble et la spatule et la cheville, dont il vient d'être question.

Quatrièmement enfin (pour consolider, protéger et embellir le précédent assemblage) une couche de la résine ci-dessus mentionnée, à propos de la cupule des lances.

Tel est le fameux woumara qui prouve, à lui tout seul, que le Papou occidental sait fort bien que la chaleur amollit certains corps que le froid redurcit; et qu'en outre il sent (fort bien aussi) que la quantité de mouvement acquise par un projectile, s'échappant par la tangente, est fonction de la vitesse angulaire qui le fait tourner et du rayon du cercle dont il décrit un arc.

Expliquons-nous mieux ou, ce qui est tout un ici, disons comment les Papous occidentaux emploient leur troisième engin; pour imprimer, à leur lance, une vitesse aussi considérable.

D'abord, ils saisissent leur woumara par sa partie la plus large, en tenant son crochet en l'air. Ensuite, ils introduisent la pointe de ce dernier dans la cupule résineuse du bout

inoffensif de leur lance. Enfin, avec leurs doigts, ils appliquent vigoureusement le commencement de celle-ci, premier tiers ou premier quart de sa longueur, sur leur woumara.

Alors ils rejettent, le plus qu'ils peuvent, en arrière leur très-long bras droit, tout leur corps, et leur jambe droite, non moins longue que leur bras; visent le but à frapper, en faisant, pour ainsi dire, frénétiquement osciller leur lance et leur woumara, ne faisant qu'un, à droite et à gauche de leur future trajectoire; puis, tout à coup, ramenant brusquement bras, corps et jambe, en se fendant d'un pas énorme en avant, ils laissent échapper leur trait au moment juste où il a (pour quantité de mouvement) celle de leur être tout entier et (pour levier propulseur) la très-longue distance qui sépare la pointe de leur woumara du dessous de leur gros orteil gauche, devenu momentanément le centre ou pivot de l'arc énorme qu'ils font décrire à la cupule de leur lance.

Eu égard aux différents effets qu'ils peuvent produire, les trois instruments, dont je viens de faire connaître la structure et l'emploi sont (après la fronde et sa pierre, peut-être même avant) les plus ingénieux engins de toute l'Océanie; et, non moins certainement, leurs

inventeurs sont (aux points de vue civique, civil et même domestique) plus bêtes non-seulement qu'aucun autre Océanien, le Papou du désert excepté, mais plus bêtes même que les Kangourous.

— Eh bien ! pourquoi, d'une part, cette infériorité sociale sub-animale, si je peux ainsi parler ; et pourquoi, de l'autre, cette supériorité industrielle supra-polynésienne?

— Infériorité sociale ! Parce que, dans les environs de la baie des Chiens-Marins, la mer et l'air (sinon la terre) travaillent toujours plus pour les Kangourous que pour l'homme. Et supériorité industrielle au contraire ! Parce que, les récompenses et les peines que la chasse réserve au Papou de l'Ouest sont incomparablement plus accentuées qu'en tout autre pays océanien.

Evidemment, ces deux réponses manquent de clarté, sinon de précision. Donc tâchons de nous mieux expliquer.

Aux environs de la baie des Chiens-Marins, comme en tout autre pays, les herbes, les feuilles et les écorces poussent beaucoup plus facilement que les fruits et les grains.

Donc toutes les fois que les vents d'Ouest

soufflent sur la baie susdite, c'est pour les êtres éminemment herbivores et rongeurs, bien plus que pour ceux qui ne sont que frugivores et granivores (pour les Kangourous, bien plus que pour l'homme), que l'humidité de la mer fait travailler la terre,

Quand, au contraire, ce sont les brises d'Est ou le calme plat qui prévalent ; parce que tout sèche en cette même baie et parce que les Kangourous préfèrent ce qui est coriace et manque d'eau à ce qui est humide et tendre ; c'est encore pour ces animaux bien plus que pour les malheureux Australiens que travaillent de nouveau la terre, l'air et surtout le soleil.

Conclusion. Bien que l'homme soit, virtuellement, cent fois plus sociable et cent fois mieux organisé que les Kangourous ; ces animaux forment (dans la baie des Chiens-Marins) des sociétés dix fois plus belles que les siennes et deviennent (en leur genre) dix fois plus beaux que lui ; par cette raison fort simple qu'en cette localité l'eau, la terre et le ciel travaillent mille fois plus pour ces éminents sauteurs marsupiaux que pour notre espèce.

Il va sans dire que les nombres employés ici

n'ont qu'un seul but : faciliter l'intelligence de ma phrase.

J'aborde la question supériorité industrielle.

Les peines que l'homme se donne, pour inventer quelque chose, sont toujours proportionnées aux avantages qu'il peut tirer de ses efforts et aux inconvénients que lui vaudrait sa paresse.

Or, dans l'Océanie tout entière, il n'y a pas de plus gros ni de meilleur gibier que le Cazoar et surtout que le Kangourou, dont la queue (mélange de muscles et de graisse) fait, dit-on, des potages plus fins que ceux à la tortue. Donc nulle part (en Océanie) l'homme n'a dû mieux s'ingénier, qu'à la Nouvelle-Hollande, pour obtenir une proie. Mais !

Mais, dans l'Océanie tout entière, il n'y a pas de gibier plus rapide et plus dangereux que le Cazoar et le Kangourou.

Le Cazoar ! dont un coup de pied, moins que cela, le caillou qu'il lance en fuyant peut casser la jambe d'un homme. Et le Kangourou ! qui, d'un seul coup d'ongle, peut vous éventrer.

Donc, il n'y a pas, dans l'Océanie tout entière, de proie qui n'ait mieux dit à son chasseur, affriandé au maximum : « Tue-moi de

» loin et ne me manque pas ; car, blessée, je
» me venge et, saine et sauve, je disparais. »

Aux parages qui nous occupent, la tentation, le besoin et le danger étaient-ils seuls à guider le Papou dans l'invention de sa lance, de son woumara et surtout de son étonnant boumaring ?

Non; car la très-grande difficulté de rencontrer une branche convenable, soit de longueur soit de courbure; et l'ayant rencontré de la cueillir, n'ayant que des pierres ou des coquilles pour la couper ; et, l'ayant coupée, de l'amoindrir, et faire durcir, bien à point, rien qu'avec le feu seulemnt ; et, l'ayant, bien à point, amoindrie et durcie, de, finalement, la polir avec du sable.....; car la très-grande difficulté de faire toutes ces choses, dis-je, devait certainement le conduire à désirer qu'un de ses projectiles, au moins, revint à lui, dans le cas où sa proie lui manquerait.

Mais, direz-vous, cette idée de tailler en croissant leur boumaring et (en le lançant) de le faire tournoyer sur lui-même ; d'où leur pût-elle venir ?

— Je l'ignore ; tout comme j'ignore le nombre de siècles qu'ils ont mis à découvrir cet

instrument et la manière de le lancer; ou bien encore, le nombre de cervelles papoues qui se brisèrent, en le cherchant! Mais ce que je sais fort bien, c'est qu'un croissant est une portion de cercle, et que, tous les jours, il arrive à plusieurs de nos petits enfants d'attraper le tour de main qui fait revenir un cerceau en arrière.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'on entend par Australie heureuse. Ce qu'elle produit et ce que, tout particulièrement, on trouve aux parages où elle commence.

Eucalyptus gigantesque ou robusta.

Cet arbre est un des plus vigoureux, des plus grands, de la Nouvelle-Hollande ; il en est aussi un des plus communs ; il croît depuis les rives de l'Océan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur. Il s'élève à une hauteur de 160 à 180 pieds, sur une circonférence de vingt-cinq à trente-six pieds, d'après M. Peyron. Les rameaux sont glabres, anguleux, garnis de feuilles coriaces, et cætera, et cætera.

Cette espèce a reçu des Anglais le nom de Mahogoui de la Nouvelle-Hollande, parce que son bois, qui est dur, pesant et d'une teinte rouge, peut remplacer, à certains égards, le Mahogoui des Indes.

Eucalyptus résineux.

....Arbre de très-grande taille, dont le bois n'est bon qu'à brûler. M. White dit qu'en incisant l'écorce on retire souvent, d'un seul individu, plus de soixante gallons d'une gomme résine qui devient rouge en se desséchant, et qui se dissout, en grande partie dans l'esprit de vin....

Dictionnaire des Sciences naturelles, pages 509-510.

A partir du point où la terre de Nuyst finit et où le South-Australia commence, le littoral de la Nouvelle-Hollande change de nature en même temps que de hauteur.

Cette double modification (qui ne s'accomplit qu'avec peine, à mesure que la côte Méridionale s'avance de l'Ouest à l'Est) languit un peu dans les environs du Spencer-Gulf ; se ranime à partir de la terre Victoria ; et persiste bien au delà du détroit de Bass ; puisqu'elle se continue, sur la côte Orientale de cette île immense, jusque passé le travers de Sydney.

Il en résulte que, si l'on s'amusait à longer la terre, à partir du point que j'ai désigné, en courant Est, pour commencer, et Nord, pour finir ; on verrait (par babord, tout près de soi, aux premiers plans) les plages de sable devenir

dunes, petit à petit, et les dunes, petit à petit aussi, devenir falaises; pendant qu'au loin (dans l'intérieur des terres, aux derniers plans) les pentes se changeraient, lentement, très-lentement, en collines et les colines en montagnes.

Je le répète, c'est lentement, très-lentement qu'on verrait s'opérer toutes ces transformations. Si lentement! qu'il faudrait avoir longé plus de la moitié orientale de la côte Sud et plus du tiers méridional de la côte Est; pour apercevoir enfin la petite chaîne qu'on nomme les Montagnes bleues. Montagnes bleues, parmi lesquelles se trouve le plus haut piton de toute l'Australie.

Au delà de ce nec plus ultra d'altitude, tout commence à décliner. Autrement dit, au bord de la mer aussi bien que dans l'intérieur des terres; le littoral tend à reprendre, de plus en plus, le cachet de la côte Ouest.

Donc, s'il était possible de continuer à naviguer en longeant la terre ; on verrait par babord (toujours auprès de soi) les dunes succéder aux falaises et les plages de sable aux dunes; pendant qu'au loin, dans l'intérieur des terres, les montagnes reviendraient monti-

cules, les monticules mamelons, et les mamelons simples tertres.

Je dis s'il était possible de continuer à naviguer ; parce que, durant qu'à terre les choses se redisposent comme je viens de le dire ; en mer, ou mieux, sous l'eau, c'est tout à fait l'inverse qui a lieu.

En effet, à peu près vers le milieu de cette côte orientale australienne, des pâtés de récifs (qui augmentent aussi vite de hauteur, que de nombre et d'étendue) viennent s'attacher avec d'autant plus d'acharnement au rivage, qu'il s'avance plus directement vers le Nord et font si bien, avec leurs coraux et madrépores, que le moment arrive promptement où, tout passage un peu libre se trouvant bouché, le long de terre, force est au navigateur de piquer tellement au large qu'il ne voit plus rien, absolument rien, de la côte.

Eh bien! supposons que nous soyons ce navigateur ; et que, n'ayant plus rien à examiner, nous nous mettions à réfléchir sur tout ce que nous avons vu. Très-probablement alors, nous penserions comme il suit :

« A coup sûr ; les montagnes, que nous

» avons vues se former avec tant de peine et
» décliner si vite, ne sont ni très-belles ni très-
» élevées. Il s'en faut même de beaucoup.
» Mais, si peu hautes qu'elles soient, comme
» elles retiennent et condensent une partie des
» nuages que les grandes brises d'Ouest et de
» Sud-Ouest lancent jusqu'à elles, surtout pen-
» dant l'hiver ; pendant l'hiver surtout, elles
» déterminent la formation de sources, de
» mares, d'étangs et de petits lacs, de torrents,
» de ruisseaux, de rivières et même de fleuves ;
» qui valent aux collines, plateaux, pentes et
» vallées de leurs deux versants, une certaine
» fraîcheur relative ; partant, une flore relati-
» vement plus belle et, partant aussi, une
» faune relativement plus riche. »

D'où nous concluerions que le Sud-Est de la Nouvelle-Hollande mérite, jusqu'à un certain point, le surnom qu'on lui a donné d'Australie heureuse.

Je dis jusqu'à un certain point ; parce que si les siècles ont permis aux êtres vivants, qui souffrirent en ces parages, d'y former quelque peu d'humus et même d'y accumuler certains produits ; cet humus est si peu de chose et ces produits sont si peu comestibles qu'ils ne sau-

raient, à eux seuls, alimenter une population de quelque valeur intellectuelle et de quelque importance numérique.

Laissez-moi vous prouver mon dire, en vous racontant ce que j'ai vu.

A Sydney et dans tous ses alentours, on trouve, *pour sol*, un sable ressemblant à du grès jaune pilé, ou mieux encore, à de la poussière de brique aussi décolorée que tendre ; et, *pour eaux dormantes ou courantes*, des mares, des étangs, des ruisseaux et des rivières, plus rares les uns que les autres, qui sont toujours plus larges que profonds, plus encombrés de sables mouvants que navigables, et plus capricieux que réguliers en leurs limites et contenu.

Comment en serait-il autrement avec un fond et des bords aussi mobiles que perméables !

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi ; parce que ces nappes et ces cours d'eau (qui, quelquefois, débordent) sont presque toujours tellement à sec qu'on ne saurait y découvrir une seule goutte de liquide, soit en creusant leur lit, soit en le parcourant durant des milles et puis des milles encore ; il arrive qu'à Sydney et dans ses environs on trouve, en fait d'*herbe*, une sorte de gazon très-clair-semé aussi court que sec ;

en fait de *taillis*, des buissons tellement transparents qu'on voit le jour à travers ; en fait de *bois* ou *forêts*, des réunions d'arbres que, vu leur taille, on traiterait à peine, chez nous, de petite futaie, bien qu'ils soient sept, huit et dix fois plus âgés que ceux que nous nommons ainsi ; et finalement, en fait de *végétaux prodigieux*, des géants ne pouvant pousser qu'au milieu de vastes carrières, tels que les fameux Eucalyptus ou des arbres qui (pour devenir aussi gros que nos chênes, une, deux et trois fois séculaires) exigent dix fois plus de temps qu'eux et mille fois plus d'espace.

Conclusion. — Savoir vivre sans beaucoup d'eau, comme sans beaucoup d'humus ; partant, se contenter d'une sève plus résineuse que succulente ; et dès lors ne produire que des fruits extrêmement rares et plus que petits ; seraient donc les qualités physiologiques (pour ne pas dire, morales) que devraient posséder, au suprême degré, les grands végétaux Australiens, si !

S'ils n'étaient, on ne peut plus habiles à tromper, les uns, l'ardeur excessive de la réverbération terrestre, et, les autres, celle plus excessive encore des rayons solaires ; les premiers, en employant quelques années seule-

ment à monter le panache de leur feuillage à une hauteur prodigieuse (30, 40, 50 mètres, ou plus), quitte à consacrer des siècles entiers à développer horizontalement leur bois, tout en le durcissant ; et les seconds, en disposant verticalement le disque de leurs feuilles, le réduisant à son minimum d'étendue, et (qui mieux est) le recourbant en croissant, afin d'en mettre la moitié inférieure à l'ombre de la supérieure.

Mais ne faisons ni psychologie fétichique, ni théorie telluro-botanique, ni mécanique physico-ligneuse, si je peux ainsi parler ; et tout bonnement contentons-nous, pour nous faire bien comprendre, de citer des phénomènes aussi probants que simples.

Premiers faits à conviction. — Dans nos plantureuses pâtures normandes, on met trois ou quatre mois à engraisser un bœuf; en Australie heureuse, il faut au moins deux années. En Angleterre, quatre moutons vivent sur un acre de terre ; en Australie heureuse, quatre acres de terre ne peuvent, au contraire, nourrir qu'un seul mouton..... (C'est aux nombreuses courses, qu'il est forcé de faire pour vivre, qu'il doit la finesse de sa laine si renommée)....

Mais, direz-vous, ni les moutons ni les bœufs ne sont originaires d'Australie?

Hélas ! les bêtes indigènes de cette contrée lointaine sont tout aussi mal traitées ! Témoin : l'Opossum.

Ce doux et charmant petit animal, à queue prenante, grimpe sur les arbres, pour en brouter la verdure. Il est, au plus, gros comme un lapin domestique ordinaire.

Eh bien ! telle est la pénurie des sucs alimentaires qu'il trouve dans les feuilles, qu'un mille carré peut, tout au juste, nourrir seize animaux comme lui.

Je reprends mes citations.

Seconds faits à conviction. — A chaque saison printanière ; la sève, remise en circulation dans chaque arbre, ajoute une couche de bois à son aubier et une couche de liége à son écorce.

Chez nous, en France ; pour que ces dépôts annuels, qui vont toujours se condensant, n'aient finalement qu'un millimètre d'épaisseur, il faut (n'est-il pas vrai ?) beaucoup de temps, et que de plus l'arbre en question soit de nature bien sèche.

Eh bien ! en Australie heureuse, ce que cha-

que circulation sévique renaissante ajoute, au bois ainsi qu'à l'écorce, est si peu de chose que, dans un centimètre d'épaisseur de celui-là et surtout de celle-ci, c'est par centaines (composant presque le millier) que l'on compte les feuillets des successifs dépôts de blastème.

Etonnez-vous, après cela, que les géants végétaux solitaires, dont je vous ai parlé, aient un aspect tellement triste, qu'ils semblent porter le deuil de leurs innombrables déceptions.

Je m'explique.

A peine les Eucalyptus viennent-ils de reverdir (par l'effet naturel d'un printemps, constamment trop court, ou le caprice d'un orage estival quasi-diluvien) que déjà le soleil, en surchauffant leur écorce, la fend en longues lanières; soulève une à une les couches du liber que (pour sauvegarder leurs bois) ces malheureux arbres ont faites innombrables, ne les pouvant fabriquer épaisses ; et les donne (plus minces déjà que des lambeaux de tulle) à finir d'exténuer aux brises folles, voire même aux plus imperceptibles ondulations de l'air.

Aux plus imperceptibles ondulations de l'air!.... qui, tout doucement (sans autre indice de leur existence, que la direction qu'elles impriment à ces gazes végétales).... tout douce-

ment, dis-je, les étalent dans l'espace ; et, plus doucement encore, leur enlèvent jusqu'au plus vaporeux souvenir de leur fraîcheur si passagèrement ravivée.

Troisième ensemble de faits à conviction.— Ce qui prouve bien qu'il n'y a rien d'éxagéré dans cette appréciation de sécheresse extrême des végétaux de l'Australie heureuse ; c'est qu'à l'entrée de l'été, époque où le feuillage est aussi touffu que possible, on voit sous bois (tant il y a peu d'ombre !) aussi clair, dans les forêts de la Nouvelle-Hollande, que dans les nôtres (en plein midi, par une belle gelée d'hiver) alors qu'il ne reste plus une seule feuille aux arbres.

Ce que ces derniers contiennent d'eau est si peu de chose, et ce que leurs branches renferment au contraire d'essence et de résine est si considérable, qu'en subissant la fermentation sénile) qui change enfin leur bois en humus) ou bien encore en frottant ou tombant les uns sur les autres, ces arbres s'enflamment si vite et si bien qu'on cite des hommes qui, à cheval et on ne peut mieux montés, n'ont pu sortir de la fournaise instantanée de ces forêts, malgré les admirables routes dont elles étaient percées.

Grâce à tous ces renseignements, nous voilà

suffisamment fixés (n'est-ce pas?) sur la quantité de plantes combustibles qu'on peut trouver en Australie heureuse. Mais combustible et comestible sont deux. Par conséquent voyons ce qu'il y a de mangeable, dans tout ce que la Nouvelle-Hollande (depuis que Nouvelle-Hollande il y a, n'oubliez pas ce point capital) a produit d'herbes, de plantes, d'arbres de fruits et de graines. Autrement dit, laissons de côté le chapitre *quantité* ; pour passer à celui *qualité*.

Ce qu'on apporte de végétaux autocthones au marché de Sydney est absolument nul au point de vue mercantile.

— Comme curiosité, on y vend quelquefois un petit fruit jaunâtre gros comme une prune à cochon, que de loin on prendrait volontiers pour une mirabelle; n'était son noyau qui se trouve à l'extérieur. A la rigueur, ce produit (qu'on nommait figue chinoise, autant qu'il m'en souvient) est à peu près mangeable. Cependant il finit par laisser, dans la bouche, un goût de prune commençant à pourrir qui est loin d'être aimable.

Eh bien! cette saveur; il la tient non pas de sa maturité plus ou moins avancée, mais bel et bien du terroir.

En effet, chez un des plus riches et des plus estimables pionniers de l'Australie, chez un fort grand agriculteur dont la devise aussi belle que bonne (*fide et opera*) disait parfaitement ce qu'il était venu faire en ces lointains parages ; j'ai dégusté des vins de tous les meilleurs plans qu'il avait importés (Champagne, Bourgogne et Bordeaux, Rhin, Johanisberg et Tokay ; Lacrima, Vésuve et Marsalla ; Alicante, Malaga et Xérès, Madère, Ténérife et Constance) j'ai dégusté, dis-je, des vins de tous ces crus ; et, sans pouvoir en excepter un seul, je leur ai trouvé, à tous, ce malheureux et invariable même goût de prune pourrie.

A force de culture et de temps, ce grave inconvénient disparaîtra-t-il ? Je le souhaite. Mais à l'époque où je fis cette observation, fin de 1845, on ne pouvait, de tous ces faits, tirer qu'une seule et désagréable conclusion ; et cette conclusion, la voici : ce que les plantes autocthones de l'Australie heureuse offrent des ressources alimentaires à l'homme est aussi mauvais que peu abondant.

En est-il de même de son règne animal ?

Hélas ! oui ; car, ainsi que nous l'avons dit bien souvent : pas d'herbages ; pas d'herbivores ! pas d'herbivores ; pas de carnassiers !

Cependant n'exagérons rien ; vu que l'Australie heureuse, avant d'être pendant huit ou neuf mois beaucoup trop sèche, commence par être, dans toute sa zone maritime surtout, assez humide pour faire pousser de quoi nourrir ses animaux, durant tout le reste de l'année. Maïs! remarquez-le bien, il y a un mais!

Mais! à la condition que, durant que vivront tranquilles et parfaitement sédentaires (en broutant successivement les herbes, les bourgeons, les fruits, les graines, les feuilles, les foins et finalement les écorces) les bêtes qui résideront dans les environs du détroit de Bass; celles qui hanteront l'Ouest du South-Australia où les pays situés plus Nord que les Montagnes bleues, voyageront continuellement, au contraire, et tourneront, pour glaner les mêmes produits, dans un circulus encore très-considérable.

Et l'homme? direz-vous.

L'homme, que les mauvaises qualités des produits végétaux de ces parages mettent dans l'impossibilité de s'en nourir directement, fera comme les herbivores et les rongeurs qui l'aident à en vivre médiatement, en commençant par les lui culiner dans leur propre organisme, par les lui transformer en leurs propres chairs.

Donc, il sera sédentaire, là ou ses très-involontaires cuisiniers et fournisseurs seront sédentaires; et nomade, là ou ils seront nomades.

Mais, n'allons pas si vite; et faisons connaître, avant de parler des Papous orientaux et méridionaux, les bêtes qui leur imposent leur manière de vivre.

Evidemment, parmi les animaux dont la vie et les mœurs déterminent les mœurs et la vie des Australiens de l'Est et du Sud, ceux que ces naturels recherchent, en *premier lieu*, sont les êtres qui sont aussi nombreux que peu à craindre: donc les insectes; en second, ceux qui, déjà gros ou capables de se défendre, peuvent cependant être facilement capturés, grâce à un vice d'organisation commode à exploiter, tel que manque d'agilité, de force ou d'arme: donc les reptiles et les petits quadrupèdes; enfin, en troisième et dernier lieu, ceux qui, prodigieusement rapides ou merveilleusement bien armés, tentent néanmoins par la quantité de victuaille qu'ils peuvent procurer d'un seul coup: donc, aussi et par dessus tout, les Kangourous.

Parmi les insectes (dont quelques-uns sont

en telle harmonie avec leur milieu, qu'on les prend souvent pour des morceaux de bois mort ou des feuilles sèches) celui que les indigènes recherchent avec le plus d'ardeur, parce qu'assez volumineux par lui-même il vit en bandes incommensurables ; c'est la cigale. La cigale qui, pour le malheureux noir d'Océanie, est ce qu'est la sauterelle, pour le pauvre nègre d'Afrique.

Vers la fin du printemps, il y en a tant, dans les environs de Sydney, qu'il suffit de secouer les arbres pour les faire tomber par centaines. A cette époque de l'année, ces petites bêtes, ravies d'avoir des feuilles, chantent leur bonheur si haut et si continuellement qu'en pleine rade on se croirait au milieu d'une ville manufacturière ; tant elles font de bruit.

Sous quelque forme qu'elles se présentent : œufs, larves, chrysalides ou insectes parfaits ; le Papou les mange également bien.

En fait de reptiles, je crois que les Australiens n'en dédaignent aucun de ceux qu'ils peuvent attraper.

Parmi les petits quadrupèdes, citons, comme ceux qui les affriandent le plus, les Opossums.

Enfin rappelons en fait, de gros mammifères, les Kangourous.

Mais, direz-vous ; et les articulés, et les mollusques, et les poissons, et les oiseaux ! Manquent-ils donc en Australie ; ou bien les naturels les dédaignent-ils.

— Oh, que non pas ! Mais si j'en juge par ce que j'ai vu et lu ; ces quatre sortes d'animaux, qui sont, presque tous, des variétés de ceux qu'on trouve en Afrique, ne servent pas plus de nourriture aux Papous, que leurs analogues ne le font aux nègres.

Les motifs de cette quadruple exclusion sont assez faciles à saisir.

Vu la sécheresse habituelle du climat et l'état ordinaire des rivières ; les poissons, les articulés et les mollusques qui vaudraient, eu égard à leur volume, la peine d'être mangés sont en trop petit nombre et généralement trop bien enfouis au fin fond des sables conservant quelque humidité ; pour servir de base à un système alimentaire.

Resteraient, par conséquent, les oiseaux.

Eh bien ! je ne sache pas, si gros et si nombreux qu'ils soient, que les Papous s'en alimentent beaucoup. Sauf les Cazoars, que probablement ils chassent (comme les Hottentots font les Autruches) ; je crois tous ces animaux

trop fins, pour que facilement l'Australien méridional s'en empare.

Je dis trop fins ; parce que tous ces animaux, voiliers, coureurs ou nageurs, granivores (comme les Perroquets, dont il y a des échantillons de tout volume et de toutes couleurs : blanc, jaune, rose, gris, bigaré, voire même noir) omnivores (comme les Cazoars et les Lyres) ou bien piscivores (comme les Cignes noirs, les Pélicans, les Ibis, les Flamants, et cætera, et cætera) ; parce que, dis-je, tous ces animaux sont si intelligents, si nombreux à se défendre les uns les autres, si vigilants à s'entourer de sentinelles expérimentées, si prompts à s'enlever de très-loin à des hauteurs inaccessibles, et si rapides à s'envoler bien au delà de l'horizon ; que les chasser, pour s'en repaître d'une façon à peu près régulière, me semble absolument impossible.

Et puis..... et c'est là un fait très-important ; vu qu'il constate, chez les naturels, un commencement de science traditionnelle...... et puis, dis-je, beaucoup d'entre eux, les plus beaux surtout, sont fort dangereux à manger, si dangereux qu'ils peuvent déterminer la mort.

A quoi tient cette qualité déplorable, que malheureusement ils partagent avec beaucoup de mollusques, de reptiles et de poissons des mêmes parages.

C'est ce que je ne saurais expliquer ici, sans sortir de mon sujet.

Quand j'aurai fait connaître, en tous ses détails, l'office de la peau chez le noir ; je reviendrai sur cette fort intéressante question des porte-plumes, porte-écailles et porte-coquilles à robe très-éclatante.

Pour le moment, parce qu'il importe de nous occuper au plus vite des Papous méridionaux ; je fais observer au lecteur qu'aux parages où la terre de Nuyts finit et où le South Australia commence, ces pauvres hères n'ont, pour vivre, ni la moitié, ni le tiers, ni le quart, ni même le cinquième, mais peut-être au plus le vingtième des ressources que je viens d'énumérer ; je fais, dis-je, observer ce phénomène au lecteur ; et passe au chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Les Papous méridionaux nomades.

Vers le milieu de la côte Sud australienne, les Kangourous et les Opossums voyagent encore beaucoup pour vivre.

Or, ces animaux sont, pour l'indigène de ces contrées, un gibier très-précieux.

Donc, afin de suivre les Opossums et les Kangourous, les Papous voyagent beaucoup aussi, vers le milieu de la côte Sud australienne.

Rien de plus navrant à voir qu'une de leurs troupes, se décidant enfin à se mettre en route; parce que, depuis plusieurs jours, la triste contrée qu'elle vient d'exploiter lui refuse tout, absolument tout, malgré son immense étendue.

Vous diriez presque un convoi funèbre.

En avant, marchent les hommes ne portant d'autre fardeau que leurs armes, pesantes à peine.

Au milieu, trottinent, aussi gais qu'ils peu-

vent l'être, les enfants déjà capables d'aller seuls : et

Par derrière, se traînent les femmes, constamment amaigries et constamment accablées au profit des autres ; parce que tout ce qu'il y a de charges et fardeaux épuisants retombe sur elles, et rien que sur elles.

Quatre choses, au moins, conspirent sans relâche à les exténuer et maintenir hors d'haleine : premièrement, tout ce qu'elles portent ; secondement, l'enfant qu'elles allaitent ou bien traînent par la main : troisièmement, la vitesse de la marche qu'on ne ralentit jamais en leur faveur, si lourdement chargées qu'elles soient ; quatrièmement, enfin, l'exténuante occupation et préoccupation de raviver continuellement, par leur souffle, le fumeron qu'elles transportent à leur nouveau gite.

Est-ce à dire que ces malheureuses attachent déjà quelqu'idée superstitieuse à la conservation du feu ? Non !

Tout bonnement elles savent combien les hommes, qu'elles accompagnent, sont brutaux et sensuels à leur manière ; combien plus facilement ils endurent les angoisses de la faim que les tortures du froid nocturne ; et logiquement

elles se chargent et surchargent de fagots ou de tortillons d'herbes sèches beaucoup plus que de conserves alimentaires....... auxquelles, d'ailleurs, un superflu quelconque ne leur a jamais permis de songer.

J'en reviens à notre si triste cortége. Il s'en va donc, se déroulant, au sein de ces vastes solitudes, comme le ferait un long serpent. Cela tient à ce qu'on n'y marche que l'un derrière l'autre, sur une seule file.

L'ordre dans lequel on y est rangé est celui de préoccupations et charges croissantes. Par conséquent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les hommes, à peu près lèges et certains de manger avant tous les autres et plus qu'eux, s'en vont, en ne pensant en rien : les enfants, assez inquiets au sujet de la victuaille, en songeant peut-être à piller leur mère ; et celles-ci, trop sûres, hélas! d'être battues à outrance, pour peu que leurs compagnons de route aient le ventre trop vide ; celles-ci, dis-je, en pensant aux coups qu'elles recevront, autrement, dit en mesurant pas à pas, aux tortures de leurs propres entrailles, la violence du traitement que leur vaudront, infailliblement, les premiers insuccès d'une maraude en pays étranger.

Je dis : trop sûres, hélas ! d'être battues, pour peu, et cætera et cætera ; parce que les Papous méridionaux (toujours faméliquement nomades) ne tolèrent de femmes auprès d'eux qu'à la condition, peu formulée mais très-formelle, qu'elles les aideront à vivre ou mieux qu'elles les nourriront complètement ; leurs enfants dussent-ils y passer !

Et j'ajoute, à propos de maraude infructueuse, les mots *en pays étrangers* ; parce que si l'on entend par *maîtres politiques* d'un sol quelconque les individus qui en tracent les seuls chemins ou sentiers ; qui en surveillent les différentes sortes d'habitants ; qui en chassent les espèces les plus nuisibles, qui (de leur capitale, située de façon à facilement rayonner de tous côtés) en surveillent, le mieux qu'ils peuvent, les différents êtres et les divers événements..... parce que, dis-je, si l'on entend par maîtres politiques d'un pays ceux qui font toutes ces choses ; ce ne sont nullement les Papous méridionaux, encore nomades, qui sont les souverains des parages de la Nouvelle-Hollande, où la terre de Nuyts finit et où le South Australia commence ; mais bel et bien Messieurs les chiens sauvages.

Comme je reviendrai, plus tard, sur le compte

de ces très-intéressants quadrupèdes et que je ne dois, pour l'instant, songer qu'aux Papous australiens du Sud ; je retourne, pour la troisième fois, à leur cortége quasi-funèbre : où les hommes s'en vont comme des brutes insouciantes, en n'examinant pas grand chose, les enfants (ainsi qu'ils font en tout pays) en courant quelque peu pour farfouiller de ci, de là, et les femmes, enfin, en ménagères plus que soucieuses et se préoccupant de tout.

Pas un seul mouvement de leur tête, un seul regard de leurs yeux, une seule inspiration de leurs narines et un seul battement de leurs pieds, qui n'ait pour but de voir, sentir et sonder l'espace, la terre et tout ce qu'ils renferment !

Pas un seul de leurs actes qui ne soit dominé par une de ces pensées, aussi fixes qu'anxieuses : apprendre, du sol, quelles pattes l'ont pressé : des herbes, ou bien des feuilles, quelles dents les ont rongées ; enfin, de l'écorce du tronc des arbres et même de celle de leurs branches les plus hautes, quelles griffes les ont écorchées !

« Les Kangourous et les Opossums, que nous » avons faim et soif d'atteindre, étaient-ils ici

» dernièrement? S'y trouvent-ils encore? Ou
» bien vont-ils bientôt y venir? »

Telles sont les questions que ces malheureuses adressent tout à la fois à l'air, à la terre et aux plantes. Questions auxquelles la terre (par ses empreintes) les plantes (par leurs mutilations) et l'air (par ses aromes) répondent à peine :

« Ils viennent de partir ! » ou bien « parlez plus bas, ils pourraient vous entendre ! » ou bien encore « pour notre plus grand malheur, hélas! ils ne tarderont point d'arriver. »

Ainsi marchent (je le répète, en s'épuisant à interroger des yeux, du nez, des oreilles et même du bruit de leurs pas tout ce qui les entoure), ces malheureuses femmes, auxquelles tout ce qui les entoure ne répond que par des signes accentués à peine; tant les animaux ont pris soin d'atténuer jusqu'aux moindres traces de leur passage.

Mais qui pourrait tromper la subtilité sensorielle de ces limières Papoues? Ne sont-elles pas aussi habiles à chasser à la vue qu'à l'ouïe ou bien au flair.

Pauvres femmes !

Reconnaissent-elles, à son port plus attristé

que celui des autres, qu'un arbuste (moins que cela) une simple touffe d'herbe est malade. Vite, elles l'indiquent aux hommes ! Et voilà qu'en récompense ils tolèrent qu'elles se reposent ; durant qu'ils cherchent et mangent les vers qui, eux aussi, cherchaient (pour les manger) les racines de ce piteux végétal.

La vigueur insolite des branches d'un Eucalyptus (quatre, cinq, six fois séculaire ou plus vieux encore) indique-t-elle, à ses malheureuses femmes, que la foudre, l'âge ou l'un et l'autre ensemble ont creusé sa tête d'un trou que les pluies d'orage ont rempli d'eau ? Vite, beaucoup plus vite encore (vu qu'elles espèrent, cette fois, partager l'aubaine), elles préviennent leurs misérables compagnons de route ; et voilà qu'immédiatement transformés, ils se mettent à l'œuvre, pour monter, étancher leur soif.

Alors, pendant qu'ils font enfin quelque chose, ces malheureuses (mille fois plus altérées et mille fois aussi plus harassées qu'eux) se reposent un peu longuement.

J'ai dit, en parlant de leurs compagnons, et voilà qu'immédiatement transformés, et cætera, et cætera.

C'est qu'en effet, rien n'est plus extraordinaire que la transfiguration qui s'opère alors,

comme par enchantement, chez ces Papous si misérables !

Ils s'en allaient, il n'y a qu'un instant, l'œil fixe et morne, la figure hébétée, les chairs tout pantelantes et la démarche aussi traînante qu'incertaine. Maintenant vous diriez de merveilleux hommes de bronze ; tant ils travaillent avec ardeur ; tant leur regard est animé ; tant ils sont beaux de gestes et de reliefs, de vigueur et d'audace ; tant, enfin, ils sont habiles, expéditifs et gracieux à s'élever en marchant, pour ainsi dire, et des pieds et des mains autour de ces arbres si prodigieux d'élévation et de hauteur.

A voir ces Papous Australiens (si merveilleusement transformés par le désir) aux prises, dans l'espace, avec ces géants végétaux ; le vertige et l'admiration vous saisissent d'une façon tellement étrange que, malgré soi, on se demande si l'on ne suit pas des yeux quelque sylphe noir en tournée aérienne.

— Pour monter ainsi ; quel mystérieux artifice emploient-ils donc ?

— Le plus simple qui soit au monde ! Car, tout bonnement, ils escaladent ces énormes Eucalyptus.

Voici comment ils s'y prennent.

Premièrement, de la main droite, avec leur petite hachette, ils font, à l'écorce de ces arbres, deux petites entailles, ou mieux, deux petites marches de quatre centimètres de long sur trois, au plus, de large : la première devant eux, un peu plus bas que leur ventre : la seconde, le plus haut possible, mais à l'aplomb de celle-ci. Deuxièmement, ils appuient sur la plus basse, le bord interne de leur pied droit, à la naissance du pouce ; et troisièmement, en s'élançant, ils vont poser, sur la plus haute, le bord externe de leur main gauche, en recourbant les doigts, pour se mieux accrocher.

C'est donc, en se baissant et redressant (tour à tour, pour travailler), puis en élevant la jambe droite et sautant presque, tout en allongeant la main gauche, qu'ils se trouvent en trois temps et quatre ou cinq mouvements, en position verticale parfaite, à 70 ou 75 centimètres au-dessus du sol.

— Afin d'arriver, en même posture, à hauteur double ; que leur faudra-t-il faire ?
— Recommencer, évidemment.

Donc, une fois perchés sur la marche 1 et accrochés à celle 2, ils se pencheront, de

nouveau, et puis, de nouveau, se redresseront pour faire leurs entailles 3 et 4. Après quoi, manœuvrant leur jambe gauche, comme ils viennent de faire la droite, et se relançant dans l'espace ; ils se retrouvent debout encore, à hauteur double.

A hauteur double ! Avec cette différence que, cette fois, c'est le bord externe de leur pied gauche (naissance du petit orteil) qui les supportera, et non plus le rebord interne de leur pied droit, base du pouce.

Les voilà donc, perchés et accrochés aux marches 3 et 4 de l'escalier à double spire qu'ils vont tracer (à deux centimètres de profondeur d'écorce, je le répète, trois au plus) au tour de leur gigantesque Eucalyptus ; pour, mot à mot, l'escalader.

— Eh bien ! pour entailler les marches 5 et 6 et, de plus s'y trouver debout?....

— Ils feront comme ils firent pour celles 1 et 2.

— Et pour celles 7 et 8 ?

— Comme pour celles 5 et 6, et cætera, et cætera.

Donc (résumé, conclusion) autant de fois il y aura 140 ou 150 centimètres, dans la hauteur

qui sépare le pied de leur arbre du fond de la citerne aérienne où ils veulent boire; autant de fois ils répéteront, l'une après l'autre, les deux manœuvres que je viens de décrire.

Eh bien! examinez tout à votre aise les mouvements auxquels elles donnent successivement lieu; et vous direz forcément comme nous:

« Ce n'est qu'à force de frôler continuelle-
» ment, et des jambes, et du ventre, ainsi que
» de la poitrine, et puis des bras, leur énorme
» Eucalyptus ; à force de s'écarteler (si je peux
» ainsi parler) et puis de ramper (tour à tour,
» et des quatre membres et du tronc), contre
» l'écorce de ce monstre végétal » qu'ils accomplissent (moitié comme les singes et moitié comme les serpents) leur ascension si prodigieuse de vigueur, d'adresse, d'audace et de *célérité*.

Je souligne ce dernier mot; parce que si haut que soit le géant auquel ils s'adressent, certainement les Papous méridionaux emploient moins de temps à l'escalader, que je n'en saurais mettre à vous dire comment ils s'y prennent.

Quoi qu'il en soit de leur procédé, les voici à bonne hauteur. Reste par conséquent à boire!

— A boire! S'ils sont effectivement arrivés, Donc, comment le reconnaissent-ils?

— Comme ils reconnaissent tout.

A l'ouïe, par conséquent, si l'arbre qu'ils sondent continuellement, en le frappant avec le dos de leur hachette, n'est pas trop gros pour sonner creux; à l'odorat ou bien au goût, autrement dit, à la senteur plus forte ou bien à l'âcreté plus vive de l'écorce, *qui entoure ses plus vieux nœuds*, si les vapeurs de l'eau cachée derrière eux ont seules pu les atteindre ; enfin, au toucher et à la vue, c'est-à-dire à l'humidité palpable et à l'aspect moins poussiéreux de cette susdite écorce, si c'est l'eau elle-même qui l'est venu rafraîchir.

Dans ce dernier cas, les Papous n'ont jamais (une fois en l'air) à chercher le nœud qu'ils devront forer ; par cet excellent motif qu'en examinant bien les dimensions de leur arbre, ils déterminent (*de visu acutissima*) l'origine et l'inclinaison de l'escalier en colimaçon double qui les mènera droit à leur but.

Comme, de prime-abord, ce choix d'un nœud pourrait vous sembler étrange, attendu que c'est d'habitude contre de pareils accidents végétaux que nos charpentiers inhabiles ébrèchent leurs outils; laissez-moi vous rappeler

et compléter, sur l'Eucalyptus, certains détails de mœurs qui vous aideront à bien comprendre la manœuvre des Papous qui les exploitent.

Afin de fuir au plus vite la chaleur excessive du sol qui les soutient, ces futurs géants végétaux consacrent les premières années de leur existence à ne pousser qu'en hauteur.

Pour ce faire, ils emploient, le plus exclusivement possible, tout ce qu'ils ont de sève descendante (de sang artériel, si mieux vous aimez) à continuellement remonter, de cran en cran, leur panache respiratoire. Autrement dit, aussitôt que le plus jeune ou, ce qui est tout un, le plus élevé des rameaux de leur ombelle peut épanouir son feuillage, immédiatement il abandonne la plus vieille ou, ce qui est tout un aussi, la plus basse de leurs branches, en la privant en grande partie de sève. Ce qui fait que bientôt elle sèche, meurt, casse et tombe au moindre accident.

Or, à mesure qu'à l'extérieur, près de l'écorce, les choses se passent ainsi ; un phénomène analogue se produit dans l'épaisseur du bois lui-même, à l'intérieur du conduit médullo-nerveux, qui ralliait le cœur et la vie de cette pauvre branche délaissée au cœur et à la vie du tronc qui l'avait fait naître.

Ceci veut dire que ce susdit canal (faute d'aliments, lui aussi) remplace, d'abord, sa pulpe spéciale, si habilement végétativo-directrice, par une sorte de magna presque entièrement composé de tissu cicatriciel; puis ce dernier, à mesure que de lui-même il se rétracte, par un simple dépôt résineux; puis, à son tour et enfin, ce simple dépôt résineux par un petit ramassis de poussière, qui, lui-même, diminue de volume à mesure que s'évaporent ses huiles essentielles.

Donc, avec le temps, il n'y a plus dans cet ancien conduit (si utile, jadis, à la santé parfaite de la branche défunte) qu'un bouchon (devenu trop petit) de fibres ligneuses racornies et tombant plus ou moins en humus........ qu'un bouchon, dis-je, masquant une suite de petits blocs résineux racornis, eux aussi, et tombant pareillement en poussière.

Eh bien! sans comprendre aucunement l'enchaînement de ces transformations végétales, les Papous australiens méridionaux, auxquels je reviens, savent parfaitement qu'elles ont lieu; et, de plus, reconnaissent parfaitement aussi, à l'aspect des nœuds différents d'un Eucalyptus, celui qui ferme le conduit le plus fa-

cile à forer en même temps que le plus voisin de la source où ils veulent boire.

En conséquence, ils s'acharnent après lui, le frappent, le secouent, l'ébranlent, le tortillent et finalement l'arrachent. Après quoi, fouillant, refouillant et farfouillant (avec leurs doigts, le manche de leur hachette ou le bout de leur lance) le canal qu'il bouchait, ils finissent, à force d'y souffler et puis d'y humer tour à tour, par le désobstruer et obtenir de l'eau.

Alors, l'un après l'autre, ils montent boire bien à plein ventre : les hommes, d'abord; les enfants qui peuvent le faire, ensuite : et les femmes après.

Ces dernières laissent-elles, au risque d'en perdre une partie, l'eau couler jusqu'au bas de l'arbre, pour éviter, aux tout-bambins, la peine de monter? Ou s'en vont-elles, comme font les oiseaux, emplir leur bouche à la source aérienne, pour en aller ensuite verser le contenu dans celle des plus petits enfants? Ou bien, les aident-elles à grimper, eux aussi, jusqu'à cette hauteur prodigieuse? C'est ce que je ne pourrais dire.

Mais, ce que je sais fort bien, c'est qu'elles

seraient assommées de coups par les hommes, si elles oubliaient de boucher, avec une bonne et solide cheville (sinon *religieusement encore*, du moins hermétiquement) le conduit qui leur a donné tant de peine à déboucher.

Aux environs de l'arbre où l'on a découvert une pareille aubaine liquide, il y a très-fréquemment, vu les causes qui l'ont produite, des aliments solides.

Eh bien ! parce que la chose a lieu très-fréquemment, nous admettrons que le cortége des Papous qui nous occupent a eu cette chance exceptionnelle d'arriver, après deux ou trois jours seulement de jeûne et de marche, en un lieu déjà garni d'Opossums sinon de Kangourous, et qu'il s'est décidé à y séjourner.

Nous admettrons, dis-je, qu'ils ont eu cette chance ; et, tout naturellement, nous en profiterons pour étudier, dans le chapitre qui va suivre, comment les naturels s'installent provisoirement ; comment ils chassent les Opossums ; et comment ils s'occupent.

CHAPITRE III.

Suite des Papous méridionaux nomades. Comment ils traitent les Opossums.

L'Opossum est un petit quadrupède, qui ne se plaît que sur les très-grands arbres. Pour vivre, il mange leurs feuilles et, faute de mieux, leur écorce. Sa forme, sa taille et sa robe sont à peu près celles de notre lapin domestique ordinaire, variété rousse. De prime-abord, on le confondrait donc assez volontiers avec ce petit animal, s'il n'avait les oreilles larges, courtes et droites, le front bien développé, les yeux très-grands, la pupille énormément dilatable, les griffes excessivement acérées et la queue (chose extrêmement remarquable et que je vous prie de remarquer) la queue longue et prenante.

J'insiste beaucoup sur cet organe ultime, parce qu'il domine, en quelque sorte, l'existence entière de ce petit animal.

En effet, si ce très-utile appendice cause, parfois, la mort de l'Opossum, ainsi que je

vous l'expliquerai dans peu; le plus ordinairement il ne fait que le soustraire au danger, en le mettant à même de ne poser les pattes à terre que très-rarement et toujours pour fort peu de temps.

Ceci veut dire qu'en se pendant et balançant au moyen de cette queue prenante (la tête en bas et les fesses en l'air), aux branches les plus extrêmes des arbres ; ce petit rongeur australien peut, avec ses pattes antérieures, atteindre leurs plus minces rameaux ; ronger leurs plus minimes bourgeons ; et, par cela même, ne changer de pâturage aérien qu'une fois ou deux par saison.

Ainsi que l'indiquent ses pupilles, si énormément dilatables, l'Opossum est complétement nocturne.

Donc il ne broute et ne s'ébat, en son très-haut domaine, que depuis la brune parfaite jusqu'à l'aube naissante à peine.

Dès que paraît le point du jour, il regagne son trou, mieux vaudrait dire son puits; s'y love sur lui-même, comme un chien qui craint d'avoir froid ; et dort jusqu'à la nuit.

Jamais cette habitation aérienne (qu'il fore le plus verticalement possible, au cœur même

de l'arbre qu'il a choisi comme résidence) ne lui paraît assez creuse. Rien de plus facile à comprendre! La pauvre petite bête, aussi méfiante à l'état sauvage, qu'expansive et familière une fois apprivoisée, n'a pas de plus cruel ennemi que son propre sommeil.

Il est si profond, si léthargique même! que les Papous (dont le savoir exclusivement pratique consiste à parfaitement connaître les mœurs des plantes et des bêtes qui les intéressent) sachant bien que réveiller un Opossum, en plein jour, est aussi difficile que de l'atteindre au fond de son trou, à longueur de bras, ne prennent aucunement garde au bruit qu'ils font en le chassant littéralement à travers bois.

Ceci veut dire, tout simplement que, pour saisir un Opossum, les Australiens méridionaux font, dans l'arbre où il dort, un trou horizontal qui, tout droit, mène au fond de son petit puits.

Un trou, me direz-vous, fort bien!

Mais qui leur indique et l'arbre qu'il a choisi et la hauteur où ils doivent forer?

L'arbre qu'il a choisi leur est indiqué par les femmes, qui ont, pour guides certains, l'aspect

du feuillage, plus ou moins ravagé déjà, et les empreintes, laissées par les griffes aux écorces ...Empreintes dont la profondeur (grâce à la rétractilité du liége) et la direction leur indiquent, tout à la fois, quand elles ont été faites et comment leur graveur était alors placé.

Pour ce qui est de la hauteur, à laquelle il faut tarauder; c'est l'affaire du Papou qui escalade l'arbre en question. Afin de la bien déterminer, il frappe et ausculte le tronc, autour duquel il tourne, tout en montant; et tapant d'autant plus fort et écoutant d'autant mieux que le bois en est moins sonore, il détermine (au son rendu) l'endroit juste où il faut forer. Alors il se met au travail.

Si le jour est à son aurore, notre chasseur n'écoute qu'une chose : sa faim de constant boulimique. Alors il frappe à tour de bras. Peu lui importe le vacarme. L'Opossum fait son premier somme. Aucun danger de l'éveiller.

Le jour décline-t-il, au contraire, notre Papou tape moins fort ou même ajourne sa poursuite; l'arrivée de la nuit ne manquant jamais de rendre moins profond le sommeil de celui qu'il cherche.

Quoi qu'il en soit du tapage, ainsi que du

matin ou bien du soir ; un fait certain, c'est que, sa contremine achevée, notre chasseur d'Opossum y enfonce immédiatement sa fort grosse main suivie de son très-long bras.

Alors il cherche, avec les doigts, sa très-prochaine victime ; tâte bien comment elle est posée ; suit sa colonne vertébrale ; soulève son petit derrière ; empoigne sa longue queue prenante le plus près qu'il peut de l'anus ; arrache violemment de son lit, en la heurtant de tous côtés, cette malheureuse petite bête ; la fait, une fois au grand air, tourner plusieurs fois dans l'espace ; et, finalement, lui brise le crâne, l'épine dorsale et tous les os; en l'assommant, à tour de bras, contre son arbre.

Ainsi passe, du sommeil au vertige et du vertige à la mort, la créature la plus douce (peut-être ?) que produise l'Australie.

Mais, direz-vous, à quoi bon ce raffinement de méchanceté ; et pourquoi, puisqu'il faut qu'il périsse, réveiller au préalable ce malheureux petit dormeur ?

Crainte qu'il ne se sauve !

L'Opossum a le poil si doux, les reins si souples, et la colonne vertébrale si agile ! que, certainement (en glissant ainsi qu'une anguille, dans les mains de son ennemi; et se retournant

comme un chat, pour retomber à quatre pattes) il parviendrait à s'échapper ; si, par instinct, il n'enroulait, au moment du réveil, sa queue prenante autour du bras qui le fait virer comme une fronde.

Ainsi donc, le voici pris et tué. Eh bien ! que va-t-il devenir ? Chair humaine, pour ce qui est de la majeure partie de son corps, et, quant au reste, fil, poinçon, aiguille et manteau.

Ceci veut dire que le premier soin du Papou, qui vient de prendre un Opossum, est de le dépioter ; le second, de le faire très-superficiellement rôtir, ou mieux chauffer ; le troisième, de lui fendre le col, la poitrine et le ventre, depuis le menton jusqu'à la queue ; le quatrième, de l'ouvrir en deux, comme nous ferions un livre ; le cinquième, de poser ses deux énormes pieds noirs et difformes sur ses quatre petites pattes si fines et si agiles, afin de le fixer à terre ; le sixième, d'isoler, de toutes leurs adhérences, et son anus, et son rectum et le bout inférieur de son gros intestin, qu'il porte immédiatement à sa bouche et saisit à pleines dents ; le septième, de tirer (des mâchoires, de la tête et du col) sur cette extrémité de tube digestif, à mesure que ses doigts en refoulent le

contenu digéré ou non ; le huitième, enfin, de se faire monter jusqu'au gosier (à force de jouer des lèvres, des joues, de la langue et du voile du palais) de se faire, dis-je, monter jusqu'au gosier ce chapelet d'entrailles palpitantes, pour les déglutir à mesure. Mieux vaudrait dire boire d'un seul trait et sans leur donner un coup de dents.

Conclusion.—Ce que font les chiens de chasse, quand ils s'en donnent à quatre pattes et à pleine gueule, pendant la curée ; les Papous le font, quand ils dévorent les viscères d'un Opossum.

Pourquoi, me direz-vous, insister aussi longuement sur tous ces dégoûtants détails.

Pour que vous sachiez bien, de *facto*, que l'homme (à l'antépénultième degré social de notre variante végétativo-australienne) n'est encore, comme l'enfant à la mamelle, qu'un suceur de première force et, comme tant de quadrupèdes, qu'une brute qui, de son appareil buccal, fait très-volontiers son premier organe préhenseur.

Par la suite de cet ouvrage, quand (en m'appuyant sur l'anatomie, la physiologie et la

géographie) je vous expliquerai toutes les qualités matérielles et morales du noir (qui ne s'est pas encore fabriqué de tenailles, serrant plus fort que ses mâchoires ; de couteau, coupant mieux que ses incisives ; de pompe, aspirant mieux que sa bouche ; et cætera, et cætera, et cætera) vous sentirez mieux l'importance des trop minutieux détails que je viens de vous donner. Pour le moment, parce qu'insister davantage sur les aptitudes que ses formes et ses mouvements traduisent, serait changer de sujet ; j'en reviens à mon Opossum.

Autant ses entrailles ont disparu vite, autant le restant de ses chairs et de tout son être le fera lentement.

C'est qu'il s'agit, pour le Papou qui l'a pris et tué, de recueillir ses griffes, pour s'en faire des poinçons ; ses dents, pour s'en faire des ciseaux ; les moindres éclats de ses os, pour s'en faire des aiguilles ; et jusqu'aux plus minimes de ses fibres nerveuses, pour s'en faire du fil à coudre.

Ce que l'Australien méridional apporte de patience et passe de temps à minutieusement examiner, palper et farfouiller les petits muscles de sa malheureuse victime, sont choses que

je ne saurais dire. Mais ce que je peux affirmer, c'est qu'il ne finit jamais cet ouvrage assez vite ; au gré de ceux et de celles qui le regardent faire.

Cela se comprend. Quelquefois (quand il n'a plus faim !) cet heureux chasseur jette, aux femmes qui le suivent, les restes du gibier qu'elles ont découvert; et permet, pendant qu'il digère tranquillement la part de lion qu'il s'en est faite, qu'elles partagent, entre elles et leurs enfants, ce magna aussi crû qu'insuffisant de chairs et d'os également bien vermoulus.

Comme on ne le voit que trop, hélas ! en fait de nourriture, les Australiens du Sud ne laissent, à celles qui les accompagnent, que ce qu'ils méprisent. Eh bien ! pour ce qui est du travail, c'est identiquement la même chose. Tout ce qui leur déplait ; il les en chargent.

Voilà pourquoi l'on voit ces malheureuses aller et venir, en maraudant ou portant des fardeaux ; pendant qu'ils restent en torpeur, flânant, ou ne travaillant, littéralement, que du bout des doigts.

Par cette dernière expression, je veux dire que messieurs les Papous du Sud ne connais-

sent guère (hormis boire, manger, dormir et chasser) d'autres occupations que les suivantes: faire sécher au soleil et puis tordre en fil les nerfs de leurs victimes; en arranger les dents, griffes ou éclats d'os en aiguilles, alènes ou poinçons: avec ces grossiers instruments, coudre leur misérable et tout petit manteau (si misérable et si petit qu'ils s'en peuvent à peine couvrir les épaules, le dos et les fesses), coudre, dis-je, leur misérable tout petit manteau, aussi artistement du reste que le pourrait faire un fourreur, et, pour finir, préparer toutes les mégisseries qui leur servent à confectionner ce vêtement avec les toisons qu'ils arrachent aux Kangourous, Écureuils volants, Opossums et autres bêtes à poil.

Comme ces peaux réclament un certain nombre d'opérations, pour devenir molles et ne pas les rendre malades, en leur pourrissant sur le dos; laissez-moi vous raconter les préparations qu'ils leur font subir.

Premièrement, ils les exposent au soleil, afin que sa chaleur en vaporise tout ce qu'elle pourra en faire sortir d'huile et d'humidité; secondement, il les battent et les pressent, de toutes leurs forces, avec des pierres très-spongieuses, pour achever d'en exprimer la graisse

et l'eau qu'elles pourraient conserver encore ; troisièmement, il les frottent entre leurs mains pour les assouplir ; quatrièmement, enfin, ils les râclent intérieurement, avec des cailloux excessivement durs.

Préparées de la sorte, ces peaux ne renferment pas la moindre fibre ni le moindre liquide putrescibles et se conservent indéfiniment. Donc, indéfiniment on pourrait les reconnaître, à leur aspect ou à leur odeur ; si leurs propriétaires n'en changeaient, promptement, la couleur et l'arome par la puanteur et la saleté qu'ils leur communiquent.

Deux mots, pour en finir avec l'industrie des Papous méridionaux.

Mon intention est de comparer, dans le quatrième chapitre de ce livre, les faits, les gestes et l'organisation sociale de ces Australiens de la côte Sud, aux faits, aux gestes et à l'organisation sociale de certains animaux vivants, comme eux, mâles, femelles et petits ensemble, pendant toute l'année.

Donc, puisque les habitations, qu'emploient ces indigènes, entrent pour quelque chose dans leur savoir-faire ; je dois vous les décrire tant bien que mal.

Ces demeures sont de trois sortes : savoir, celles qu'ils trouvent toutes faites, comme les grottes ou enfractuosités de roches assez grandes pour les contenir : celles qu'ils perfectionnent au moyen du feu, comme les trous que la foudre, la vieillesse ou les deux réunis pratiquent dans les géants végétaux dont je vous ai parlé si souvent déjà ; et celles enfin qu'ils se construisent eux-mêmes, quand les caprices du refroidissement terrestre, les orages de l'atmosphère ou les siècles n'ont pas travaillé pour eux.

C'est en découpant, avec leur hachette, d'énormes plateaux de liége dans l'écorce des Eucalyptus, en les arc-boutant les uns contre les autres, en les mariant ensemble, au moyen de longues perches transversales, et cousant le tout avec des lianes, qu'ils construisent ces dernières habitations, qui ne leur servent que la nuit.

CHAPITRE IV.

Comme quoi le mode vitalo-social des Papous méridionaux est (si barbare qu'il soit) parfaitement justifié par la rigoureuse logique, la stricte justice, la véritable science et la satisfaction qu'il procure à tout ce qu'il y a d'instincts sociaux déjà développés dans l'un et l'autre sexe.

Chez les Papous méridionaux, jamais on ne voit un adulte manifester la moindre sympathie pour une femme ou pour un enfant; jamais (dans les misérables huttes, grottes et troncs d'arbres où ces pauvres diables dorment accroupis devant un maigre petit feu), on ne se groupe autrement que les hommes, d'un côté, les femmes et les bambins, de l'autre; jamais enfin une maraudeuse ne rentre au gîte, sans qu'un de ses compatriotes ne prélève un tribut sur son butin; n'eût-elle ramassé que de méchants reptiles, un petit nombre d'insectes, une minime quantité de larves ou seulement des œufs de fourmis.

Quand les excursions féminines ont été cinq, six, sept jours ou plus sans ajouter quoi que ce soit à la ration des hommes, non-seulement ces derniers battent scandaleusement leurs

compagnes de misère; mais (scandale plus grand encore!) si la faim les torture un peu trop, ils tuent un enfant, le font à peu près cuire et le mangent.

Eh bien! de l'indifférence que ces Papous témoignent (en temps ordinaire) pour celles et ceux qui les accompagnent, des mauvais traitements qu'ils infligent aux premières (quand il n'y a que pénurie) et du mépris qu'ils font de la vie des seconds, lorsqu'il y a disette absolue; pouvons-nous et devons-nous conclure que ces femmes et que ces enfants ne leur sont rien, absolument rien?

Oui! nous le pouvons. Et oui! nous le devons; car ces femmes et ces enfants ne sont pas les leurs!

L'explication de ce double fait est bien simple.

Autant le Papou méridional est peu impressionné par l'arome de celle qu'il sent chaque jour, si fortement que l'exagère la canicule; autant, au contraire, la senteur de celui qui lui a fait violence (si peu odorant qu'il redevienne, après avoir..... vagué sous bois) fait horreur à l'Australienne de la côte Sud et la tient éloignée de la horde nomade qu'il rejoint.

Conclusion n° 1. — Non-seulement l'organisation sociale des noirs du South-Australia n'égale pas celle des bons et braves Kangourous, qui vivent si gentiment, avec leurs femmes et leurs enfants, dans les environs de la baie des Chiens-Marins ; mais elle ne vaut même pas l'ordre qui régit la collectivité animale que j'estime être la plus grossière de toutes celles où mâles, femelles et petits vivent continuellement ensemble : celle des brutaux bisons, qui paissent les plus rudes prairies de l'Amérique du Nord.

Elle ne la vaut même pas ! Car s'il y a, dans chacun des troupeaux de ces farouches ruminants, un chef dont le double monocratisme (sexuel et politique) despotise tout le monde ; ce chef sait du moins jeuner, pour celles dont il est jaloux, et risquer sa vie, pour ceux qui (déjà) lui portent ou lui porteront (un jour) ombrage ; tandis que, dans les groupes d'Australiens méridionaux, c'est toujours, pour les femmes et pour les enfants, le méchant vouloir de chaque homme et jamais la protection d'un seul.

Eh bien ! de ce que l'organisation sociale des naturels du littoral Sud australien en est encore

à un tel degré d'infériorité animale, qu'elle ne vaut même pas celle des bisons ; dirons-nous qu'elle est tout-à-fait arbitraire et que la science, la justice et la logique sont complétement étrangères à son mécanisme?

Non, certainement non !

Car si l'on prend en considération, premièrement, la stérilité beaucoup trop grande encore du sol que foulent aux pieds les Papous méridionaux; secondement, les deux seuls instincts qui soient encore bien éveillés en eux; troisièmement, les penchants plus nombreux et plus élevés qui déjà fonctionnent chez leurs compagnes; quatrièmement, la supériorité plastique, et, par suite, mentale, dont jouit l'organisme de ces dernières ; cinquièmement enfin, la valeur pratique des individus qui entrent dans l'étrange société humaine que nous cherchons à comprendre ; on trouve, d'abord, que l'organisation de ces Papous d'*antépénultième* âge social est fort logique ; ensuite, qu'elle est rigoureusement juste ; après, qu'elle est, (pour les adultes hommes), aussi bonne que possible; (pour les femmes nubiles), tolérable à la rigueur ; et, (pour les enfants), cruelle au cas échéant seulement ; enfin, que chaque âge et chaque sexe y jouent le rôle que l'anatomie et la physiologie consultées leur

auraient indiqué ; en un mot que cette société (dominée par un monde encore trop méchant) ne pourrait exister, si elle n'était elle-même encore trop méchante aussi.

Mais affirmer ne suffit pas. Il faut prouver. Donc prouvons.

Je commence par le point de vue logique :

Premièrement. La terre de la côte Sud australienne est trop infertile encore, pour que les hommes d'une bande nomade (comptant 10, 12, 15 individus, peut-être dix-huit) aient d'ordinaire leur suffisance, si les femmes ne se privent pas en leur faveur.

Donc, étant les plus forts (dans le groupe où, pour la première fois, nous voyons des Papous de tout âge et de tous sexes vivre continuellement ensemble), ils forcent, tout naturellement, les femmes à se priver pour eux.

Rien de plus logique !

Secondement. Dans la cervelle de ces susdits Papous, il n'y a de bien éveillé encore que l'instinct nutritif et l'instinct destructeur.

Grâce aux femmes, le premier de ces deux penchants se tait un peu.

Donc, pour mieux satisfaire le second, tout

naturellement ces Papous quittent leur misérable état de maraudeurs, presque toujours solitaires, pour embrasser la profession (plus savante, plus noble et plus rétribuante) de chasseurs attachés d'une façon permanente à une meute permanente elle-même.

Quoi de plus logique encore !

Troisièmement. Chez ces Papous, une chose seulement peut tenir tête, pendant longtemps, à l'instinct nutritif ; à savoir : l'horreur du travail.

Chez les femmes qui les accompagnent, l'égoïsme de l'estomac est, au contraire, déjà vaincu par l'amour maternel et l'attachement si naturel du faible au fort.

Donc ce faible, pour se faire tolérer avec toute sa bande, travaille le plus qu'il peut, au lieu et place de ce fort ; et ce fort, paresseux autant qu'on peut l'être, se laisse faire de tout son cœur.

Quoi de plus logique aussi !

Je passe à la considération *justice*.

Premier point. — Dans le but d'exploiter ou combattre musculairement les divers êtres vivants d'un même territoire ; des personnes

de forces très-inégales forment une association. Pour qui, en toute et rigoureuse justice, doivent être les plus gros bénéfices, et pour qui les plus lourdes charges ?

—En stricte et rigoureuse justice (la chose ne saurait faire aucun doute) les plus gros bénéfices doivent être pour ceux qui courent les plus grands risques et produisent les plus gros efforts ; et les plus lourdes charges, pour ceux qui courent les moindres risques et produisent les moindres efforts.

— Donc, puisque (pour ce qui est de l'aide, assistance et protection à valoir au groupe social des Australiens méridionaux) les plus grands risques à courir et les plus grands efforts musculaires à produire sont, en cas de lutte majeure ou de puissant obstacle à surmonter, pour le Papou australien méridional, pendant que les meilleurs résultats sont pour la femme et pour l'enfant, *qui ne lui sont rien (absolument rien) qu'un surcroît d'êtres à défendre* ; il est de toute justice qu'en cas de lutte mineure, c'est-à-dire, de simple difficulté de maraude à surmonter (autrement dit, de disette) la femme paie de sa fatigue ou l'enfant de sa personne.

Second point. — Voici une société qui péri-

clite, par le fait d'événements contre lesquels elle ne peut rien ; car on ne peut rien contre les conséquences de la sécheresse en Australie méridionale, surtout quand on est Papou.

Lorsqu'il s'est agi de former ou maintenir cette susdite société, les uns ont constamment dit : non ; les autres ont constamment dit : oui. Quels sont ceux qui, en stricte et rigoureuse justice, doivent, au cas échéant, en être le plus punis ?

— Ceux qui ont le plus fortement dit : oui, évidemment !

— Donc, puisque c'est le groupe amazone, le groupe enfanto-maternel, qui s'est le plus volontairement comme le plus obstinément soudé à la meute de Nemrod, au groupe masculin ; il est de stricte et rigoureuse justice, la famine advenant, que la peine morale retombe sur l'élément féminin, et la matérielle, sur l'élément puéril.

Troisième point. — Un crime a été forcément commis. Des naufragés (obligés d'abandonner leur navire et limités par les dimensions de leur canot de sauvetage) ont fini par tuer un des leurs et le manger, pour tâcher de sauver les autres. Que doit faire la stricte et rigoureuse justice ?

— Informer, évidemment! Reconnaître s'il y a eu cas de force majeure; si l'on a obtenu le salut commun au moins de frais possible; et passer outre; voire même féliciter, s'il y a lieu.

— Eh bien! puisque de par l'infertilité du littoral australien Sud, le groupe nomade qui nous occupe est dans la position d'un canot de naufragés manquant de vivres, avant d'arriver au port; si un enfant (sacrifié au lieu d'un homme), a suffi pour sauver tout le monde; en stricte et rigoureuse justice, grâce aux circonstances atténuantes et au résultat obtenu, il y a lieu de passer outre; peut-être même, de louer ses bouchers.

Quatrième et dernier point. — Voici une société coopérative qui renferme des majeurs et des mineurs, des êtres moralement forts et et des êtres moralement faibles, des êtres qui réparent leur appareil à se mouvementer et leur appareil à penser avec une facilité prodigieuse, et des êtres qui ne peuvent faire l'un et l'autre qu'avec une peine infinie; sur qui doit le plus ordinairement retomber la responsabilité?

— Sur l'être majeur mentalement et matériellement, la chose va de soi.

—Donc, puisque la femme papoue est maté-

riellement et mentalement supérieure au noir; puisqu'elle se refait de la chair humaine et de la pulpe à penser, a beaucoup moins de frais et beaucoup mieux que cet être qui ne vaut plus qu'elle qu'au point de vue musculo-dynamique; il est de rigoureuse, sinon douce justice, que ce soit sur elle que retombent, le plus *ordinairement*, les travaux les plus *ordinaires* de la communauté.

J'use à dessein du mot communauté; pour qu'il soit, une fois de plus, bien dit et surtout bien entendu que, dans le groupe australien nomade qui nous occupe, on ne trouve pas (chose fort heureuse) une seule femme auprès de son mari, ni un seul enfant auprès de son père, bien qu'on y trouve (comme en la plupart des couvents) des hommes, des femmes et des enfants.... Et j'écris entre parenthèse: chose fort heureuse! parce que ce susdit groupe australien nomade (qui vaut mieux, comme essai de société humaine, que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent) n'existerait bientôt plus, faute de protecteurs suffisamment vigoureux; si, en de certaines circonstances, les hommes hésitaient à frustrer les femmes ou manger quelqu'enfant, sous prétexte qu'ils sont les maris des unes ou les pères des autres.

Je passe à la considération *science*.

Autrement dit, sans entrer dans tous les détails d'une démonstration anatomo-physiologique bien rigoureuse ; j'indique les faits, qu'il faudrait invoquer, pour prouver que (sous tous les rapports, sauf celui de la puissance musculaire) la Papoue est supérieure à son compatriote ; qu'elle est, tout à la fois, la vraie force mentale et le véritable pivot matériel du groupe australien qui nous occupe ; qu'elle seule a pu le concevoir assez nettement pour essayer de l'organiser ; et que, pour tous ces motifs, elle doit, plus qu'aucun autre adulte, être matériellement et moralement frappée dans ses affections, s'il se trouve, faute d'aliments, en perdition imminente.

Quand, à force de nous mouvementer ou tourmenter, nous finissons (n'en pouvant plus) par être forcés de nous tenir cois ; on dit, en se moquant de nous, que nous sommes à bout de forces, que nous nous sommes foulé la rate, que nous nous sommes fait trop de bile.

Eh bien ! anatomiquement et physiologiquement parlant, que signifient ces expressions : à bout de forces : râte foulée : excès de bile ?

Elles signifient que nous avons tellement troublé le jeu de notre cœur et de nos poumons,

en nous agitant comme des énergumènes ou en broyant du noir, que la majeure partie de notre sang (devenu tout-à-fait impur) est reléguée dans notre foie, dans notre rate et dans nos veines mœsentero-abdominales qu'il encombre.... en attendant l'heure du repos ou de l'accès fébrile qui (doucement ou par force) le fera passer de l'état de liquide déblai à l'état de liquide remblai, de l'état de sève épuisée à l'état de sève nutritive, en changeant (au moyen d'une bonne dose d'oxigène) sa vilaine couleur noire en belle couleur rouge.... elles signifient, dis-je, que la majeure partie de notre sang (devenu tout-à-fait impur) est relégué dans notre cavité veinoso-abdominale pendant que la mineure partie de cette masse cruorique, celle que notre cœur pousse encore à visiter tous nos tisssus, est déjà si veineuse elle-même, qu'en les traversant elle ne peut plus rendre à nos muscles, leur vigueur de contraction et, à nos centres nerveux directeurs, leur force de commandement.

Donc, *premier fait*, toutes les fois que, par notre faute, nous transformons plus de sang artériel en sang veineux que nos organes respiratoires ne peuvent retransformer de sang veineux en sang artériel : nous encombrons tous nos viscères abdominaux (nos hypo-

chondres) de mauvais sang, de sang désoxygéné, de sang impropre à entretenir la vitalité de nos chairs.

Cet envahissement de nos veines abdominales, ou mieux cet emmagasinement de notre sang veineux dans les viscères de notre ventre, ne se produit-il que lorsque nous sommes, de notre propre mouvement, matériellement ou mentalement déraisonnables?

Non! Quelle que soit la cause personnelle ou impersonnelle (organique ou mondaine), qui ne nous permet pas de suffisamment bien artérialiser notre sang; du moment qu'il n'acquiert ou ne récupère pas une pureté suffisante; l'encombrement dont je viens de parler se produit.

Donc, *second fait*, analogue sinon identique au premier: toutes les fois que [par la faute du pays où nous vivons] l'air que nous respirons, les aliments que nous mangeons, les eaux que nous buvons et les logements que nous habitons, nous valent un sang de qualité par trop inférieure; ce sang encombre surtout nos viscères et veines abdominales, en attendant une saison meilleure, pour se rougir, ou même une crise morbide, pour s'épurer; et notre or-

10

ganisme languit matériellement et surtout mentalement, jusqu'à ce qu'il ne se produise, en nous ou bien autour de nous, quelque événement favorable.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi, parce que les Papous qui nous occupent respirent un air trop souvent sec et chaud, mangent des aliments trop souvent insuffisants et malsains, boivent des eaux trop souvent extraites de vieux bourbiers ou de vieux troncs d'arbres, habitent des trous ou des gourbis trop souvent humides et enfumés, font des courses trop souvent excessives, supportent des jeûnes trop souvent prolongés, et cætera, et cætera...; leur sang, trop souvent impur, stagne en leurs viscères abdominaux au détriment de leur activité musculaire et surtout de leur activité mentale. Mais !

Mais, parce qu'en présence de ce fait commun aux Papous des deux sexes, l'homme et la femme se présentent avec une structure et des fonctions abdominales notablement différentes; pour l'homme et pour la femme, les conséquences vitales, musculaires et surtout mentales de cette même fatalité climatérique sont notablement différentes aussi.

En effet, tandis que chez l'homme, à l'état normal, rien, absolument rien, ne vient de temps à autre débarrasser l'abdomen du sang impur qui le surcharge...... sang impur qui forcément contamine (en rentrant, tôt ou tard, dans le torrent circulatoire) le peu de sang artérialisé qui s'y trouve, et contribue par cela même à diminuer la vigueur musculaire et surtout la lucidité d'esprit qui auraient pu se développer sous l'influence d'une irrigation cruorique plus vermeille que leur mélange..... tandis que, dis je, rien, absolument rien ne vient de temps à autre débarrasser l'homme de sa fatale torpeur; chez la femme (vraiment femme, au contraire, c'est-à-dire, dans la plénitude de ses fonctions organiques spécifiques) trois et même quatre événements physiologiques plutôt qu'un viennent périodiquement débarrasser l'abdomen de son excès de sang veineux; et, ce faisant, prévenir l'empoisonnement du sang artériel qui parcourt l'organisme ou, ce qui est tout un, empêcher l'allanguissement qui en serait forcément résulté de toutes les fonctions de son être.

Parlant ainsi, je fais allusion aux lunaisons, à la gestation, à la parturition et finalement à l'allaitement.

Je dis lunaisons, pour vous faire bien entendre que la femme sauvage suit bien plus en ses époques l'almanach musulman que le calendrier catholique ; ou, si mieux vous aimez, qu'elle obéit bien plus aux marées atmosphériques déterminées par notre satellite qu'aux délimitations mensuelles, beaucoup plus irrégulières d'ailleurs, de nos astronomes.

Mais, assez de science comme cela, et, puisque les faits purement esthétiques ne manquent pas à l'appui de notre dire, invoquons les faits purement esthétiques

Ce qui prouve que l'Australienne méridionale puise bien effectivement et bien exclusivement, dans le fonctionnement régulier des organes attachés à sa mission maternelle, tous les éléments cruoriques de la force mentale, qui la pousse à soutenir l'organisation sociale en vigueur chez les Papous du Sud ; c'est que, depuis sa naissance jusqu'à l'époque de son retour, elle est mieux faite, comme femme, que ne l'est son compatriote comme homme ; qu'en outre, ses chairs sont constamment plus fermes que les siennes ; qu'en outre, elle est beaucoup plus active et beaucoup plus intelligente que lui ; et qu'en outre, toujours cette su-

périorité végétative, animale et mentale, s'accentue d'autant plus qu'ils vivent (l'un et l'autre) en pays plus insalubres, qu'elle est alors plus odorante, et que (surtout) elle est en mode vital plus exclusivement féminin......; tandis qu'à partir du moment où elle n'est plus fécondable elle perd, avec une rapidité prodigieuse, le cachet juvénile qui lui avait, jusque-là, valu la beauté du diable; amoindrit tous ses muscles; en accentue, plus angulairement que ne le fait jamais son compatriote, toutes les attaches péri-articulaires; devient beaucoup plus bête que lui; et, plus que lui, enfin, exagère les défectuosités, ou si mieux vous aimez, les caractéristiques de sa race: étroitesse et dépression crânienne, prognatisme de la face, déhanchement général de tout l'être; etcætera, et cætera, et cætera.

Je dis: et cætera, et cætera, et cætera; parce que poursuivre l'énumération de tous les défauts esthétiques de la Papoue méridionale devenue vieille serait empiéter sur la seconde partie de ce volume. En conséquence retournons à l'examen des faits et gestes qu'elle accomplit, à l'âge où elle est dans toute la plénitude de sa valeur sociale et surtout socialisante.

En dépit des obstacles que lui créent, d'une part, l'aridité fort grande encore de son pays, et, de l'autre, le très-piètre développement cérébral de l'homme qu'elle tient à fréquenter ; la Papoue méridionale, grâce à la pureté supérieure du sang qui, déjà, fait vibrer, en son cœur, l'amour maternel et l'attachement si naturel du faible, qui a besoin de protection, au fort, qui pourrait lui en accorder....... la Papoue méridionale, dis-je, travaille aussi courageusement qu'instinctivement à faire de son compatriote un être capable de continuellement vivre en société.

En termes plus crus mais plus clairs, sur la côte Sud australienne, la femme n'en est même pas à domestiquer l'homme, c'est-à-dire, à le rendre apte (ainsi que le sont, depuis si longtemps déjà, nos chiens, nos béliers, nos taureaux et même nos cochons) à se reproduire ailleurs que sous bois, avec une inconnue affolée comme lui ; mais seulement à l'apprivoiser, à lui faire contracter l'habitude de voir aller et venir, autour de lui, des femelles et des petits de son espèce ; comme font à l'état sauvage, les trois premières sortes d'animaux que je viens de citer.

Eh bien ! pour en arriver à ce résultat si désirable, ces femmes sauvages que font-elles ?

Ne s'adressent-elles, chez leurs tristes compatriotes, qu'à l'instinct nutritif et à la surface de l'estomac ; ou bien, quoiqu'ils n'aient progressé que de deux pas encore, caressent-elles déjà, en eux, un penchant plus sociable que leur égoïsme de famélique sempiternel et un organe sensoriel moins grossièrement impressionnable que leur muqueuse abdominale ?

Voyons un peu ce que vont répondre les agissements que nous avons relatés ci-dessus.

Premier fait. L'empressement que mettent les Papoues méridionales à se faire les pourvoyeuses, chiennes d'arrêt, porte-balles et bêtes de somme de leurs noirs compatriotes n'est, en rien, comparable à l'extrême ardeur qu'elles apportent à se montrer leurs très-attentives et fort persévérantes souffleuses de feu, si épuisant que soit cet office.

Et, *second fait*, confirmant le premier, les rigueurs que ces quasi-vestales subissent, de la part de ceux qu'elles servent en dépit d'eux-mêmes, ne sont en rien non plus comparables (quand les vivres font complétement défaut)

aux mauvais traitements qu'ils leur infligent, lorsqu'elles les laissent manquer de combustible, durant des nuits trop froides et trop longues.

Donc, l'Australienne méridionale (deux fois instruite, et par ce qu'elle éprouve et par ce qu'on lui fait éprouver) s'adresse avant toutes choses, pour en arriver à ses fins, à l'horreur qu'inspirent au noir la fatigue et surtout le froid obscur ; en d'autres termes, flatte beaucoup plus sa peau et sa fibre musculaire que ses différentes muqueuses.

Sa peau et sa fibre musculaire, beaucoup plus que ses différentes muqueuses ! c'est-à-dire le siége et l'ensemble des organes qui peuvent le plus nettement lui apprendre ce qu'il est, ce qu'est le monde et ce qu'il y peut faire ; plutôt que ceux qui ne peuvent que lui faire vaguement sentir combien ce susdit monde le malmène, pour le peu qu'il lui accorde.

Tant (et c'est là que j'en voulais arriver !) tant il y a que chez l'homme le moins intelligent lui-même, le désir de satisfaction, sinon encore spirituelle du moins immatériellement sensorielle, prime le besoin de réparation plastique.

Certainement, cette dernière exclamation ne manquera pas de vous sembler étrange ; peut-être même paradoxale. Mais si vous voulez bien attendre, pour la juger, que je vous aie fini (à propos des Papous australiens) l'histoire naturelle ou anatomo-physiologique du noir et (à propos des nègres africains) l'histoire sociale ou politico-religieuse de ce même genre d'hommes ; vous trouverez peut-être (en voyant d'où nous viennent l'absolutisme religieux et la croyance en un Être suprême plus puissant que l'humanité) que je n'ai pas exagéré le besoin que nous avons de nous expliquer (à tous nos âges, tant individuels que sociaux) ce qui se passe autour de nous ; en affirmant que, chez le sauvage australien du Sud, le besoin de satisfaction spirituelle prime le besoin de satisfaction matérielle.

A coup sûr, un pareil homme, à chaque fois qu'il réfléchit sur une question, si simple qu'elle soit, aboutit neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille à une erreur plutôt qu'à une vérité ; quand, chose mille fois plus fréquente encore, il n'aboutit pas au sommeil. Mais, parce qu'il en est ainsi, dirons-nous que jamais son intelligence ne fonctionne ni ne produit ? Non, car à toutes les armes offensi-

ves inventées par son compatriote de la côte Ouest, il a ajouté la hachette et la case, pour ce qui est du perfectionnement purement matériel ; et, pour ce qui regarde l'amélioration moralo-sociale, le protectorat (chèrement soldé, je le veux bien, mais enfin le protectorat) permanent du groupe défensif des Amazones par le groupe offensif des Nemrods ; protectorat qui, s'il ne satisfait que tout juste à ce qu'il y a d'instincts sociaux déjà éveillés chez la femme, suffit, en revanche, plus que largemement à ceux qui ne font que poindre à peine chez l'homme; si tant est qu'ils aient déjà virtuellement affirmé leur existence.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Deux mots sur l'être le plus singulier de la Nouvelle-Hollande : l'Ornithorhynque.

Si jamais animal vivant a dérouté Messieurs les naturalistes classificateurs; c'est à coup sûr l'Ornithorhynque !

La raison de leurs embarras est des plus faciles à comprendre. De quelque point de vue qu'on examine ce petit être ; on le trouve toujours commencé d'une façon et fini de l'autre.

Voyez plutôt.

Habillé de poils et, par conséquent, mammifère ; il manque de tétines et, de plus, est génitalement fait comme l'oiseau.

Quadrupède ; il commence par un bec de canard ; continue par un corps de taupe ; et finit par une queue de Castor.

Coureur ; il a des palmes pour nager.

Nageur ; il a des ongles aux mains, pour fouir.

Fouisseur ; il a des pieds armés de griffes et d'éperons pour grimper.

Enfin grimpeur ; il a des yeux pour habiter sous terre.

Quel bizarre assemblage !

Eh bien ! de ce bizarre assemblage ; savez vous la meilleure conclusion à tirer ?

C'est qu'étant un petit galimatias de tout ; cette petite bête peut vivre quasi de tout, en tous lieux et de toutes façons.

Donc, on ne doit pas s'étonner si, malgré qu'elle soit nocturne et barboteuse, on l'a rencontrée (en temps de folie amoureuse, il est vrai !) en plein jour, au sommet du mont Wellington, à quatre mille toises au-dessus du niveau de la mer.

De ce que l'Ornithorhynque est de tous lieux, comme de tous temps et de tous régimes ; s'en suit-il qu'il n'ait pas ses préférences ?

Aucunement !

Il les a fort bien, si bien même que tout l'ensemble de sa vie est calculé de manière à fréquenter le milieu le plus favorable à son orga-

nisme; pour de cet organisme tirer, somme toute, le parti le meilleur et le plus agréable.

Grâce à ses yeux, à ses pattes, à sa queue et à son bec; ce qu'il aime, par-dessus tout, c'est barboter, le soir, au clair de la lune.

C'est donc auprès des petits cours d'eau ou des mares qu'il va demeurer.

Donc c'est auprès des mares ou des petits cours d'eau, pendant la nuit, qu'il faut aller observer ses habitudes et son caractère aussi contradictoires que toute sa petite personne.

Car, tantôt, il n'est qu'un animal abominablement égoïste et bourru, n'aimant qu'une chose : la solitude; et, tantôt au contraire, il est un être des plus aimables, ne pouvant vivre qu'avec les autres et ne travaillant que pour eux.

Ceci veut dire trois choses; premièrement, que l'Ornithorhynque mâle (huit mois sur douze environ, de janvier en septembre) dort, tant que dure le jour, tout seul, au fond d'un des culs-de-sac du terrier (je dis du, parce qu'il en a plusieurs) du terrier que, généralement, il partage avec quelque ami; secondement, que pendant le même laps de temps, l'Ornithorhynque femelle vit comme lui dans la plus

rigoureuse continence ; et, troisièmement, qu'à son tour le petit Ornithorhynque fait comme le papa et la maman qu'il a quittés, dès qu'il a pu se passer d'eux.

J'ai dit : huit mois sur douze environ ; parce que pendant la saison de son attachement conjugal (septembre et octobre) et celle de son amour paternel (novembre et décembre) maître Ornithorhynque, loin de se mijoter dans l'isolement, comme un parfait égoiste, est et vit d'une façon tout opposée.

En effet, à mesure qu'il entre en folie ; successivement, il passe de la douceur du béat cénobite à l'impatience du mâle, qui cherche une compagne ; et de l'impatience du mâle qui cherche une compagne à la fureur du monomane qui veut en trouver une à tout prix.

Alors il est méchant ; si méchant ! que le soir, où il rencontre..... enfin !..... celle qu'il recherche ; il la poursuit, tourmente et bat tant et tant (pendant une heure environ) qu'à bout de patience et de mauvais traitements la malheureuse court se jeter à l'eau !

N'allez pas vous imaginer que cet acte de désespoir désarme son poursuivant !

Tout au contraire, plus furieux que jamais ;

il pique sa tête, lui aussi; nage, au plus vite, derrière sa fugitive; l'atteint bientôt; lui met les mains sur les épaules; la fait enfoncer quelque peu; s'avance jusque sur son dos; l'empoigne par la nuque, avec son bec bien entendu; se cramponne bien après elle, au moyen de ses deux éperons; la..... torture à cœur joie, pendant 5 ou 6 minutes, tout au plus; et, changeant aussitôt d'humeur, se met à jouer, folâtrer, minauder autour d'elle, bref, la tant caresser (durant des heures entières) qu'elle finit par se calmer et, sincèrement lui pardonner son manque absolu d'égards.

La fin de toutes ces gentillesses est qu'ils [illegible] (femme et mari ensemble) en celui de ses te[illegible]u'il a tout particulièrement meublé, pour l[illegible]mps qu'ils vont passer en ménage; et qu[illegible]durant quatre mois, ils vivront en douce et [illegible]faite intelligence, dominés qu'ils seront (pen[illegible]t la première moitié de leur tout aimable c[illegible]bitation) par l'unique pensée de bien ch[illegible]dement recevoir leur enfant, pour qu'i[illegible]isse bien convenablement s'achever, et d[illegible]nés qu'ils seront aussi (pendant la se[illegible]onde) par le souci plus préoccupant encore de le bien éduquer.

rigoureuse continence; et, troisièmement, qu'à son tour le petit Ornithorhynque fait comme le papa et la maman qu'il a quittés, dès qu'il a pu se passer d'eux.

J'ai dit: huit mois sur douze environ; parce que pendant la saison de son attachement conjugal (septembre et octobre) et celle de son amour paternel (novembre et décembre) maître Ornithorhynque, loin de se mijoter dans l'isolement, comme un parfait égoiste, est et vit d'une façon tout opposée.

En effet, à mesure qu'il entre en folie; successivement, il passe de la douceur du béat cénobite à l'impatience du mâle, qui cherche une compagne; et de l'impatience du mâle qui cherche une compagne à la fureur du monomane qui veut en trouver une à tout prix.

Alors il est méchant; si méchant! que le soir, où il rencontre..... enfin!..... celle qu'il recherche; il la poursuit, tourmente et bat tant et tant (pendant une heure environ) qu'à bout de patience et de mauvais traitements la malheureuse court se jeter à l'eau!

N'allez pas vous imaginer que cet acte de désespoir désarme son poursuivant!

Tout au contraire, plus furieux que jamais;

il pique sa tête, lui aussi; nage, au plus vite, derrière sa fugitive: l'atteint bientôt; lui met les mains sur les épaules; la fait enfoncer quelque peu; s'avance jusque sur son dos; l'empoigne par la nuque, avec son bec bien entendu; se cramponne bien après elle, au moyen de ses deux éperons; la..... torture à cœur joie, pendant 5 ou 6 minutes, tout au plus; et, changeant aussitôt d'humeur, se met à jouer, folâtrer, minauder autour d'elle, bref, la tant caresser (durant des heures entières) qu'elle finit par se calmer et, sincèrement lui pardonner son manque absolu d'égards.

La fin de toutes ces gentillesses est qu'ils rentrent (femme et mari ensemble) en celui de ses terriers qu'il a tout particulièrement meublé, pour le temps qu'ils vont passer en ménage; et que, durant quatre mois, ils vivront en douce et parfaite intelligence, dominés qu'ils seront (pendant la première moitié de leur tout aimable cohabitation) par l'unique pensée de bien chaudement recevoir leur enfant, pour qu'il puisse bien convenablement s'achever, et dominés qu'ils seront aussi (pendant la seconde) par le souci plus préoccupant encore de le bien éduquer.

rigoureuse continence; et, troisièmement, qu'à son tour le petit Ornithorhynque fait comme le papa et la maman qu'il a quittés, dès qu'il a pu se passer d'eux.

J'ai dit: huit mois sur douze environ; parce que pendant la saison de son attachement conjugal (septembre et octobre) et celle de son amour paternel (novembre et décembre) maître Ornithorhynque, loin de se mijoter dans l'isolement, comme un parfait égoiste, est et vit d'une façon tout opposée.

En effet, à mesure qu'il entre en folie; successivement, il passe de la douceur du béat cénobite à l'impatience du mâle, qui cherche une compagne; et de l'impatience du mâle qui cherche une compagne à la fureur du monomane qui veut en trouver une à tout prix.

Alors il est méchant; si méchant! que le soir, où il rencontre..... enfin!..... celle qu'il recherche; il la poursuit, tourmente et bat tant et tant (pendant une heure environ) qu'à bout de patience et de mauvais traitements la malheureuse court se jeter à l'eau!

N'allez pas vous imaginer que cet acte de désespoir désarme son poursuivant!

Tout au contraire, plus furieux que jamais;

il pique sa tête, lui aussi; nage, au plus vite, derrière sa fugitive; l'atteint bientôt; lui met les mains sur les épaules; la fait enfoncer quelque peu; s'avance jusque sur son dos; l'empoigne par la nuque, avec son bec bien entendu; se cramponne bien après elle, au moyen de ses deux éperons; la..... torture à cœur joie, pendant 5 ou 6 minutes, tout au plus; et, changeant aussitôt d'humeur, se met à jouer, folâtrer, minauder autour d'elle, bref, la tant caresser (durant des heures entières) qu'elle finit par se calmer et, sincèrement lui pardonner son manque absolu d'égards.

La fin de toutes ces gentillesses est qu'ils rentrent (femme et mari ensemble) en celui de ses terriers qu'il a tout particulièrement meublé, pour le temps qu'ils vont passer en ménage; et que, durant quatre mois, ils vivront en douce et parfaite intelligence, dominés qu'ils seront (pendant la première moitié de leur tout aimable cohabitation) par l'unique pensée de bien chaudement recevoir leur enfant, pour qu'il puisse bien convenablement s'achever, et dominés qu'ils seront aussi (pendant la seconde) par le souci plus préoccupant encore de le bien éduquer.

rigoureuse continence ; et, troisièmement, qu'à son tour le petit Ornithorhynque fait comme le papa et la maman qu'il a quittés, dès qu'il a pu se passer d'eux.

J'ai dit : huit mois sur douze environ ; parce que pendant la saison de son attachement conjugal (septembre et octobre) et celle de son amour paternel (novembre et décembre) maître Ornithorhynque, loin de se mijoter dans l'isolement, comme un parfait égoiste, est et vit d'une façon tout opposée.

En effet, à mesure qu'il entre en folie ; successivement, il passe de la douceur du béat cénobite à l'impatience du mâle, qui cherche une compagne ; et de l'impatience du mâle qui cherche une compagne à la fureur du monomane qui veut en trouver une à tout prix.

Alors il est méchant ; si méchant ! que le soir, où il rencontre..... enfin !..... celle qu'il recherche ; il la poursuit, tourmente et bat tant et tant (pendant une heure environ) qu'à bout de patience et de mauvais traitements la malheureuse court se jeter à l'eau !

N'allez pas vous imaginer que cet acte de désespoir désarme son poursuivant !

Tout au contraire, plus furieux que jamais ;

il pique sa tête, lui aussi; nage, au plus vite, derrière sa fugitive; l'atteint bientôt; lui met les mains sur les épaules; la fait enfoncer quelque peu; s'avance jusque sur son dos; l'empoigne par la nuque, avec son bec bien entendu; se cramponne bien après elle, au moyen de ses deux éperons; la..... torture à cœur joie, pendant 5 ou 6 minutes, tout au plus; et, changeant aussitôt d'humeur, se met à jouer, folâtrer, minauder autour d'elle, bref, la tant caresser (durant des heures entières) qu'elle finit par se calmer et, sincèrement lui pardonner son manque absolu d'égards.

La fin de toutes ces gentillesses est qu'ils rentrent (femme et mari ensemble) en celui de ses terriers qu'il a tout particulièrement meublé, pour le temps qu'ils vont passer en ménage; et que, durant quatre mois, ils vivront en douce et parfaite intelligence, dominés qu'ils seront (pendant la première moitié de leur tout aimable cohabitation) par l'unique pensée de bien chaudement recevoir leur enfant, pour qu'il puisse bien convenablement s'achever, et dominés qu'ils seront aussi (pendant la seconde) par le souci plus préoccupant encore de le bien éduquer.

rigoureuse continence ; et, troisièmement, qu'à son tour le petit Ornithorhynque fait comme le papa et la maman qu'il a quittés, dès qu'il a pu se passer d'eux.

J'ai dit : huit mois sur douze environ ; parce que pendant la saison de son attachement conjugal (septembre et octobre) et celle de son amour paternel (novembre et décembre) maître Ornithorhynque, loin de se mijoter dans l'isolement, comme un parfait égoiste, est et vit d'une façon tout opposée.

En effet, à mesure qu'il entre en folie ; successivement, il passe de la douceur du béat cénobite à l'impatience du mâle, qui cherche une compagne ; et de l'impatience du mâle qui cherche une compagne à la fureur du monomane qui veut en trouver une à tout prix.

Alors il est méchant ; si méchant ! que le soir, où il rencontre..... enfin !..... celle qu'il recherche ; il la poursuit, tourmente et bat tant et tant (pendant une heure environ) qu'à bout de patience et de mauvais traitements la malheureuse court se jeter à l'eau !

N'allez pas vous imaginer que cet acte de désespoir désarme son poursuivant !

Tout au contraire, plus furieux que jamais ;

il pique sa tête, lui aussi; nage, au plus vite, derrière sa fugitive; l'atteint bientôt; lui met les mains sur les épaules; la fait enfoncer quelque peu; s'avance jusque sur son dos; l'empoigne par la nuque, avec son bec bien entendu; se cramponne bien après elle, au moyen de ses deux éperons; la..... torture à cœur joie, pendant 5 ou 6 minutes, tout au plus; et, changeant aussitôt d'humeur, se met à jouer, folâtrer, minauder autour d'elle, bref, la tant caresser (durant des heures entières) qu'elle finit par se calmer et, sincèrement lui pardonner son manque absolu d'égards.

La fin de toutes ces gentillesses est qu'ils rentrent (femme et mari ensemble) en celui de ses terriers qu'il a tout particulièrement meublé, pour le temps qu'ils vont passer en ménage; et que, durant quatre mois, ils vivront en douce et parfaite intelligence, dominés qu'ils seront (pendant la première moitié de leur tout aimable cohabitation) par l'unique pensée de bien chaudement recevoir leur enfant, pour qu'il puisse bien convenablement s'achever, et dominés qu'ils seront aussi (pendant la seconde) par le souci plus préoccupant encore de le bien éduquer.

Donc, c'est pour lui seul..... seul dans toute la rigueur de l'expression, vu que l'Ornithorhynque n'a généralement qu'un petit..... donc, c'est pour lui seul, dis-je, qu'ils se coucheront, tous les matins, côte à côte, en leur belle grande chambre conjugale, afin de mieux tasser leur lit d'herbes et de roseaux secs, et que (tous les soirs, en se levant) ils le battront et rebattront, pour le rendre imperméable à toute espèce d'humidité.

Et donc aussi, c'est pour lui seul..... Mais ce qui me reste à vous dire exige, pour être bien compris, que vous sachiez au juste ce qu'est l'Ornithorhynque, au moment de sa naissance. Par conséquent permettez-moi de vous en instruire.

Bien qu'il doive posséder un jour un bec de canard et une fourrure passablement rugueuse, doublée d'un fort épais duvet; ce petit animal naît absolument nu, sans poils ni mandibules, et, qui pis est, avec des gencives si tuméfiées, si douloureuses !..... qu'il ne saurait les employer à sucer ou traire sa mère ; en admettant qu'elle eût des tétines.

Je dis : en admettant qu'elle eût des tétines ; parce que cette singulière petite bête n'a, pour

commun aboutissant de tous ses conduits galactophores, qu'une sorte de tissu spongieux longeant son ventre entre cuir et chair.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi, force nous est de partager la première enfance du petit Ornithorhynque en deux phases, savoir : celle où, faute de bec et de poil, on est obligé de le gaver et couver (pour ainsi dire) comme un petit oiseau : et celle où, ses mandibules et son pelage étant poussés, on est forcé de le conduire au grand air pour qu'il tire et boive son lait.

Je m'explique.

Première façon d'être et d'agir du petit Ornithorhynque.—Il est encore trop nu de corps et de figure pour sortir et boire seul. En conséquence lui et sa mère ne quittent ni la belle grand'chambre ni le beau grand lit, dont je vous ai parlé. Ils y dorment ventre à ventre et littéralement fourrés l'un dans l'autre; la queue, l'abdomen, la poitrine, le col, le menton et les deux jambes ainsi que les deux bras de dame Ornithorhynque (assise sur son petit derrière et verticalement enroulée sur elle-même) entourant de tous côtés la tête, le corps et les membres de son petit enfant; l'engouffrant,

pour ainsi dire, au beau milieu de ce qu'elle a de plus doux poil ; et tenant les deux gencives de son bambin appliquées sur son feutrage galactophore.

En position semblable de nourrice et de nourrisson, pour que ce dernier boive ; que faut-il ?

Que sa maman se laisse tomber à la renverse, n'est-ce pas! Que, ce faisant, elle maintienne, avec ses petites mains de taupe, son baby sur son ventre ; qu'elle le presse même un peu contre elle ; et qu'impatienté ce dernier la piétine et farfouille de son mieux avec son moignon de figure, pendant qu'elle poussera, geindra, toussera et se gonflera, pour comprimer sa petite éponge abdominale et en faire jaillir le contenu.

Ainsi font-ils tous deux, quand l'heure est venue de téter.

Seconde façon d'être et d'agir du petit Ornithorhynque, lorsqu'il est âgé de 15 jours au moins et de 20 au plus ; autrement dit, lorsqu'il est enfin complétement velu et muni d'un bec entièrement fini et terminé, qui lui permet de téter moins que jamais.

Comme l'eau froide n'est plus à craindre et que, de plus, le petit bambin peut nager ; sa

mère le mène au bord de l'eau ; choisit une petite anse bien calme, pas trop profonde et sans courant ; nage tordue sur elle-même, de manière à montrer son ventre ; et ce faisant décrit un cercle. Son enfant, en nageant aussi, lui frappe et piétine l'abdomen. A chaque secousse le lait saute ; surnage l'eau en retombant ; soude, peu à peu, toutes ses gouttes ; et finit par former une tache d'une belle couleur opaline.

La traite est faite, reste à boire.

Pour ce faire, la mère se retourne ; nage comme d'habitude ; et tourne, en jouant du bec, à l'entour de son lait, comme ferait une canne qui le voudrait avaler.

Son petit, tout naturellement, fait comme elle, mais sans feinte aucune ; et rogne si bien son assiétée nageante, en en happant toujours le bord, qu'il n'en perd pas une seule goutte.

Que d'artifices, que de travail (n'est-il pas vrai ?) pour obvier aux imprévus d'un organisme, qui finit toujours par se contredire ! Eh bien ! chez l'Ornithorhynque, il y a quelque chose de plus remarquable encore que toutes ces inventions de l'intelligence ; c'est le sacrifice que cette petite bête fait de tous ses goûts personnels à son enfant, et la tendresse qu'elle lui témoigne jusqu'à la fin de son éducation.

Soyez-en juges.

L'Ornithorhynque, vous ai-je dit, est un peu taupe : et quant aux mains et quant aux yeux.

Donc il préfère la nuit au jour.

Eh bien! quand sa femelle éduque son enfant ; quand elle lui apprend à marcher, nager, plonger et barboter, pour trouver des insectes, des coquilles et des larves, aussi bien sur terre que dessous et surtout dans l'eau ; quand elle lui montre comment on ferme les deux narines et l'arrière-bouche pour être à même de pouvoir (sans éternuer ni tousser) rester à travailler sous l'eau jusqu'à sept minutes quinze secondes, sans respirer ; c'est en *plein soleil* qu'elle l'instruit, pour ne le point perdre de vue.

Sa surveillance est excessive ; sa sollicitude est extrême ; aucun mouvement de son petit ne lui échappe!

Voit-elle (cette pauvre mère craintive!) son enfant un peu fatigué ? Un danger quelconque survient-il ? vite elle lui passe sous le ventre, le met sur son dos et l'emporte. S'il glisse, elle revient à la charge une, deux, trois fois ou plus ; jusqu'à ce qu'enfin il se cramponne

bien après elle. Car si pressée qu'elle soit de fuir, elle ne l'abandonne jamais.

Jamais ! tant qu'il a besoin d'elle. Jamais ! tant qu'elle peut lui montrer comment on boit; on mange; on chasse; on pêche; on écarquille les yeux, dans l'ombre; on les ferme presque au grand jour; comment surtout (ne comptant pas sur des organes si petits et sur une ouïe manquant d'oreilles) on joue du nez, pour se guider en flairant tout.

Lui peut-elle apprendre autre chose ? Non ! alors au père à lui montrer le reste !

Au père à lui enseigner, *de facto*, comment (avec son bec, avec ses pattes, avec son éperon et sa queue) on satisfait des besoins plus relevés que ceux de son gosier ou de son estomac; on fait mieux et plus que boire ou manger.

Donc, puisque c'est par gestes qu'il l'instruit, puisque c'est en travaillant devant lui qu'il lui montre comment on travaille; regardons-le faire et parfaire son plus charmant ouvrage, à savoir son terrier.

Son terrier d'Ornithorhynque !

Son terrier d'animal on ne peut plus méfiant.

Son terrier de barboteur fantasque, aussi prévenant et aussi bon pour sa femme et pour son petit (tant qu'il peut les aider) qu'indifférent et bourru, dès qu'ils n'ont plus besoin de lui, c'est-à-dire, aussitôt que le sexe de son enfant cesse d'être douteux.

Son terrier enfin !... que son bec, ses mains et sa queue vont accommoder à toutes les exigences d'un être qui peut (en marchant, grimpant, nageant et fouissant) jouer successivement (sur et sous terre ainsi que sur et sous l'eau) les rôles d'amant furieux, de tendre père, de travailleur infatigable, et de paresseux nostalgiste, se dédommageant de quatre mois de parfait dévouement par huit mois d'horreur du prochain.

Voici comment (en vue de satisfaire à ses diverses exigences végétatives, animales, pratiques, sentimentales et intellectuelles) est disposé le petit labyrinthe ; qu'il se creuse toujours, auprès d'une mare ou d'un cours d'eau, à 45 ou 50 centimètres sous terre.

Au milieu, comme aboutissant général, le salon de famille, ou mieux, la chambre conjugalo-paternelle, avec son imperméable lit à trois places d'herbes bien sèches et bien tassées; d'un côté, partant de ce commun sanc-

tuaire, trois, quatre, quelquefois cinq couloirs (plus ou moins tortueux) ayant (suivant la disposition du terrain) six, huit, dix, quinze et même seize mètres de longueur, avant de s'ouvrir sous l'eau, à cinquante, cinquante cinq centimètres de profondeur ; de l'autre, deux, trois ou quatre couloirs encore (de même diamètre que les précédents, mais moitié moins longs) se dirigeant en sens contraire, autrement dit, allant s'ouvrir (le plus clandestinement possible) du côté de la terre ; enfin, partant de ces susdits couloirs, trois, quatre ou cinq petits culs de-sac terminés, chacun, par un retrait des plus propres à la vie solitaire ; le tout pratiqué (autant que possible et pour cause de plus grande solidité) dans un terrain glaiseux.

Après le plan, l'exécution ! Donc.....

— Pour creuser, battre et crépir son terrier ; comment s'y prend l'Ornithorhynque?

— Avec son bec, il fend la terre ; avec ses ongles, il la déchire ; avec la paume de ses mains, *dont la membrane natatoire est rétractile à volonté*, il la nivelle ; avec ses pattes de derrière, il rejette ce qu'il a de trop ; enfin, avec sa queue, il bat et consolide vigoureusement son œuvre, à mesure qu'il avance.

— Il bat et consolide vigoureusement son œuvre, à mesure qu'il avance; fort bien! mais comment avance-t-il?

—Comme avance une tarière, qui entre dans un morceau de bois; c'est-à-dire, en pivotant continuellement sur lui-même et se tordant le rachis et les reins de telle façon que toujours il travaille, de l'avant et de l'arrière-train, en deux plans perpendiculaires l'un à l'autre.

Où pourrait-on rencontrer un plus bizarre ouvrier mineur, en même temps qu'une plus étrange machine animale; un architecte plus soucieux de cacher son œuvre, en même temps que plus habile à lui faire exprimer les amours délicieuses et les austérités claustrales, où le jettent successivement les différentes positions astronomiques de notre globe?

Nulle part, n'est-ce pas?

Eh bien! les faits et gestes que la rotation journalière de ce même globe inspirent à cet être, aussi étonnant comme créature que comme créateur, ne sont pas moins curieux que ses agissements saisonniers.

Jugez-en vous-même.

Durant les huit mois de l'année que dorment, d'un sommeil absolu, les organes de l'instinct

sexuel, de l'attachement conjugal et de l'amour maternel ou paternel, chez l'Ornithorhynque, chez sa femme et chez son enfant ; chacun de ces trois personnages vit bien égoïstement retiré, depuis le matin jusqu'au soir, dans un cul-de-sac de terrier, comme (en sa cellule) fait un moine qui (depuis le matin jusqu'au soir aussi) balbutie ses patenôtres..... tout en dormant et digérant.

Donc, c'est blottis, chacun en son petit coin, qu'ils prient tous trois, avec une égale ferveur, depuis l'aube naissante jusqu'aux dernières lueurs du jour, le dieu Morphée.

Voici leur attitude, uniforme comme leur piété : bec tombé sur la poitrine; mains reposant sur le ventre, ventre quelque peu fléchi sur lui-même; et sommet de la tête reposant sur le dessous de la queue.

L'humilité de ces petits animaux est si grande ; ils savent si bien courber l'échine, si bien plier les reins, et comme les poissons ont entre les corps de leurs vertèbres des disques si élastiques et si épais que le sommet de leur crâne peut toucher l'orifice de leur cloaque.

Ainsi ratatinés sur eux-mêmes, ils ressemblent à une sphère tronquée vers le quart inférieur de son diamètre et posée sur sa section. N'était

leur appendice caudal, qui se reconnaît à sa forme triangulaire et à sa teinte un peu moins sombre; on dirait une balle de poils.

La nuit faite, chacun se réveille, sort et s'en va courir, nager et barboter tout seul; afin de rencontrer pitance, rien que pour lui.

La faim calmée, on prend le frais et, quand le jour arrive, on rentre; pcur, de nouveau, se rendormir; sans avoir assisté sa femme, sa fille ou bien sa mère, son père, ou bien son fils; et même sans y avoir pensé.

Un dernier mot avant de conclure, sur ce petit animal qui (l'hiver, quand il fait trop froid) imite quelque peu la marmotte, autrement dit, ne sort pas et vit de sa graisse !

L'Ornithorhynque (si semblable aux oiseaux par les deux orifices extrêmes de son corps: son bec et son cloaque)..... l'Ornithorhynque. dis-je, va-t-il aux provisions pour sa compagne; pendant qu'elle couve (en quelque sorte) son pauvre petit enfant si nu?

Ou bien, ainsi qu'un chauffe-la-couche, la relève-t-il, de temps à autre, en son office de bassinoire; pour qu'elle aille manger à sa guise?

Ou bien enfin, comme font nos coqs, laisse-t-il sa malheureuse femme consommer et consumer tout ce qu'elle a de graisse, pour se nourrir et chauffer son enfant ?

Questions difficiles à résoudre.

En voyant, à ce petit être, des abajoues qu'il peut remplir, je ne répugne nullement à croire qu'il chasse et pêche, pour sa femelle, et qu'une fois ses deux poches pleines, il vient la gaver gentiment, comme font, grâce à leur gésier, beaucoup d'oiseaux.

Je le crois ; mais n'affirme rien.

Un mystère de plus ou de moins, dans les mœurs de ce petit animal si mystérieux lui-même, ne doit pas nous empêcher de conclure à son égard ; en conséquence concluons !

Oui, mais comment?

En disant tout bonnement qu'il est (en tant qu'époux et père) aussi admirable, pendant quatre mois, que méprisable, pendant huit. Disons cela et ajoutons, pour indiquer le motif qui nous en a tant fait raconter sur son compte, qu'on ne saurait (ainsi que nous le prouvera le troisième chapitre de ce livre) en dire autant à beaucoup près de son compatriote : l'Australien oriental.

CHAPITRE II.

Un mariage chez les Papous orientaux.

L'Australien de la côte Est, que le besoin d'entrer en ménage ou de se gratifier d'une femme nouvelle a tellement obsédé qu'il s'est enfin mis en chasse, va, le plus traîtreusement qu'il peut, rôder aux alentours d'un village fort éloigné du sien ; épie les jeunes filles qui en sortent ; en flaire une particulièrement ; l'attire dans une embuscade ; la frappe (dès qu'elle y arrive) à grands coups de casse-tête (et sur la bouche et sur le crâne) jusqu'à ce qu'elle perde connaissance ; la charge alors sur ses épaules ; et, toute pantelante, la rapporte, le plus vite qu'il peut, chez lui.

Cette façon, plus que romaine, de se procurer une femme n'a jamais passé pour un crime, chez les Papous, et ne constitue même pas un méfait, depuis l'époque, très-probablement fort

ancienne, où elle est devenue le prélude ordinaire de tout pour parler matrimonial.

Comme ceci demande explication ; je m'explique.

A ce quatrième âge social de notre variante végétative australienne, si quatrième âge seulement il y a ?..... C'est le souvenir de ce que j'ai vu à la Nouvelle-Calédonie qui m'inspire cette réticence..... A ce quatrième âge social, dis-je, les Papous, ayant enfin senti que la femme peut (en tant que bête de somme, chienne d'arrêt ou cul-cendron) être une chose utile, sinon bonne, la considèrent comme un avoir, et, partant, se regardent comme volés quand on leur en prend une.

Donc, parce qu'ils ne passent jamais que d'un extrême à l'autre et qu'ils estiment autant celle qu'ils viennent de perdre, qu'ils la méprisaient quand elle était parmi eux ; les Sabins du village de la jeune fille ravie se mettent en guerre contre les romains du village, inconnu encore, où on l'a emportée.

En conséquence, ils entrent immédiatement en campagne ; explorant immédiatement bois, sentiers, buissons et clairières ; et immédiatement encore découvrent les traces du ravis-

seur : le sang versé ne manquant jamais de préciser le lieu de son attaque et l'empreinte de ses pas, doublement chargés, la route qu'il a prise.

Resterait donc à déterminer la façon dont on mènera la guerre, le jour que l'on attaquera ;.. si la distance, qui sépare les deux villages, ne s'en chargeait pas.

Les Sabins de l'Australie orientale ne sont pas aussi braves, à beaucoup près, que ceux du Latium, et cherchent toujours à surprendre leurs ennemis !

Par conséquent ils arrivent (un beau matin, au moment où ils se croient le moins attendus), aux environs du village coupable, en poussant des hurlements atroces ; faisant des contorsions abominables ; menaçant d'exterminer tout à coup de lances, de boumarings ou de casse-tête ; bref, se démènent du mieux qu'ils peuvent pour mettre en fuite, sans coup férir, les Romano-Papous.

Mais ces derniers (qui ne sont pas de la première bravoure et qui, de plus, se sentent fautifs) ont bien soin d'être sur leur garde ; de sorte que la surprise échoue.

Il en résulte qu'au moment où Tatius et les siens se démasquent, en vociférant et gesticu-

lant comme des énergumènes, Romulus et les siens aussi leur rendent immédiatement clameurs pour clameurs, contorsions pour contorsions et menaces pour menaces.

Cela dure extrêmement longtemps ; vu qu'on se tient, pour commencer, très-volontiers hors de portée, de part et d'autre ; et qu'en maniant, avec adresse, le *petit bouclier en bois* on évite presque tous les traits.

Rien de plus ridicule, n'est-ce pas, et de plus méprisable (en apparence) que cet assaut de menaces et de forfanteries ?

Eh bien ! rien de plus utile cependant.

En effet, cette double gymnastique, musculaire et vocale, ayant pour résultat final d'épuiser ceux qui s'y livrent ; le moment arrive bientôt où la fatigue les accable.

Alors leur courage baisse, de plus en plus. Parce que leur courage baisse, de plus en plus ; de plus en plus, leur peur augmente. Et, parce que, de plus en plus, leur peur augmente ; de plus en plus aussi, le désir d'un accommodement se forme en leur cervelle.

Une fois né, il grandit si vite ! qu'il finit par les obséder.

Evidemment, quand ils en sont tous là, as-

saillis aussi bien qu'assaillants; faire la paix n'est pas difficile.

Donc, aussitôt que Romulus (une branche d'arbre ou tout autre signe parlementaire en main) s'avance, pour dire à Tatius : Une femme ne vaut certainement pas la peine qu'on s'égratigne pour elle, veux-tu ceci, pour compensation; Tatius, immédiatement, répond : Oui, certainement, et puis cela.

Ce qui fait que l'on négocie.

Les pourparlers sont généralement difficiles; Tatius voulant toujours, en vrai sauvage Papou, qu'on augmente ce qu'il vient d'accepter; et Romulus, en Papou non moins sauvage, cherchant, toujours aussi, à diminuer ce qu'il vient d'offrir.

Donc, on discute, on s'échauffe, on se creuse la tête; pour se tromper l'un l'autre.

— Combien de temps cela dure-t-il ?

— Jusqu'à ce que l'épuisement cérébral fasse taire la cupidité, comme la fatigue musculaire a fait taire l'instinct destructeur.

— Alors difficulté nouvelle !

Il s'agit de faire approuver ce traité de paix et de le rendre si mémorable, que chacun en garde le souvenir et le respecte.

Comment s'y prendre ?

— Comme s'y prennent, maintenant encore, tous les diplomates ! En racontant les faits, plus ou moins fidèlement ; insistant fortement sur les conséquences fâcheuses qui auraient pu s'en suivre ; vantant, outre mesure, la peine qu'on s'est donnée, pour les amoindrir ; et fournissant, de tout ce qu'on a fait, des raisons si concluantes..... que tout le monde s'en aille content après les avoir avalées.

— Soit ! direz-vous ; mais (quand on a une langue beaucoup plus riche de gestes et d'exclamations, que de mots, voyelles et consonnes) raconter, expliquer et, surtout, faire accepter tant de choses n'est pas facile.

— Aussi les chefs Papous, pour se mieux faire comprendre, ne s'adressent-ils que fort peu à l'intelligence de leurs compatriotes, beaucoup à leurs yeux, et plus encore à leur estomac.

Voici comment les choses se passent.

Les Australo-Sabins, d'une part, et les Australo-Romains, de l'autre, se rapprochent et s'accroupisseut, en formant à peu près le cercle, sur le terrain même où, finalement, ils brûlaient de ne pas se battre. On se dispute et

se bouscule (bien entendu) à qui sera le mieux placé ; mais on en arrive à se taire et se tenir tranquille. Alors commence, par la répétition des faits eux-mêmes, le récit de tout ce qui est arrivé.

Donc, le ravisseur et la jeune fille, qu'il a choisie, entrent, l'un après l'autre, dans le rond que forment les spectateurs.

Celle-ci, par ses poses et gestes (tantôt, en regardant en l'air, comme si elle cherchait sur les arbres; tantôt, en se couchant par terre, comme si elle flairait quelque piste ; tantôt, en courant de son mieux, comme pour attraper quelque chose ; tantôt, en s'arrêtant tout court et se repliant sur elle-même, comme si elle tombait en arrêt : et cætera, et cætera) celle-ci, dis-je, par ses poses et gestes tâche d'exprimer le soin extrême qu'elle apportait à la maraude; pendant que celui-là s'efforce (d'abord, debout; ensuite, à quatre pattes ; et finalement, en rampant) de faire admirer les ruses de sa marche et l'agilité qu'il a mise à surprendre l'objet de son choix.

Je pourrais dire sa noire Hellène ; si les Grecs, au lieu des Latins, m'étaient d'abord venus en tête. Mais la chose n'ayant pas eu lieu ; je renonce à ce fameux nom propre.

Tant que les yeux équarquillés des spectateurs encouragent les deux acteurs à faire leurs passes et contre-passes, ils les prolongent ; la femme surtout. On n'emploie donc le grand moyen, que lorsque l'attention faiblit et qu'on menace de s'endormir. Jamais il ne manque son coup. Le voici, dans toute sa beauté.

L'acteur noir subitement se lève; hurle comme un vrai possédé; et feint d'assommer sa comparse..... Sa comparse ! qui sans attendre (crainte que le jeu n'aille trop loin) immédiatement hurle plus fort.

Cette scène, des plus dangereuses, ne dure jamais beaucoup de temps. La jeune Sabine, qui n'a que trop sujet de craindre que son Romain (en s'échauffant) ne reprenne son rôle au sérieux, s'empresse bien vite de succomber.

Donc, promptement elle tombe à terre; plus promptement on la relève ; et (jambes de ci et bras de là, sur le dos de son ravisseur, qui fait le tour de l'assemblée, tout en courant) elle va rentrer dans la coulisse ; quand (second acte).....

Quand, de droite et de gauche, danseurs, ténors et barytons entrent en scène ; en gesticulant et criant le plus qu'ils peuvent. C'est la

guerre et toutes ses conséquences que l'on va raconter.

Les Romains (d'un côté) et les Sabins (de l'autre) ont saisi (qui, par les mains; qui, par les pieds; qui, par les bras; qui, par les jambes; qui enfin, par le col, la tête ou le corps) la malheureuse qu'ils se disputent, à qui mieux mieux.

Plus ils tirent ; plus elle crie. Plus elle crie; plus ils s'animent. Plus ils s'animent; et plus les spectateurs émerveillés les encouragent à tirer encore plus !

— Comment cela finira-t-il?

— Comme tout le reste; de guerre lasse; quand l'excès de fatigue aura vaincu non pas la femme qu'on écartelle..... (pareil motif ne suffirait pas à suspendre un spectacle si amusant)..... non pas même ceux qui se la disputent, mais bel et bien les spectateurs.

Ceci demande explication; donc je m'explique.

Les Papous sont de grands enfants, qui veulent avoir tout ce qu'on a, et faire tout ce qu'ils voient faire. Par conséquent, un peu plus tôt ou bien plus tard; l'envie et le besoin de gesticuler et vociférer, comme tous les énergumènes

qu'ils regardent, finissent par tellement torturer les spectateurs de ce drame sauvage, que demeurer tranquilles, c'est-à-dire, contracter (sur place et sous peau) les muscles opposites de ce qu'on fait agir devant eux les épuise mille fois plus,..... que s'ils laissaient leurs fibres contractiles obéir aux images, si animées et si animantes, que mettent sous leurs yeux et, partant, sur leur cervelles tous les acteurs qui gambadent et hurlent devant eux.

Or, qui dit épuisement musculaire, dit besoin de réparation matérielle ; et qui dit besoin de réparation matérielle, dit (en dernière analyse), faim.

Donc (un peu plus tôt ou bien plus tard, aussi) le moment arrive où le désir et le besoin de boire et manger, comme des ogres, tourmente et puis torture tellement tous les acteurs et, surtout, tous les spectateurs de cette fête Sabino-Romano-Papoue, qu'il y aurait probablement danger à ne les pas rassasier.

Les appétits en étant là, vous pensez bien que, d'un côté, les choses se passent on ne peut mieux; quand Romulus ordonne qu'on apporte, au milieu de tout le monde, la mangeaille qui forme l'équivalent (dommages et intérêts) de la jeune Sabine. En effet, Tatius et

les siens ouvrent alors de telles bouches et de tels yeux qu'immédiatement leurs intelligences se ferment et ne trouvent pas la moindre objection. Mais de l'autre côté, chez les Romano-Papous qui jalousent tout ce qu'ils voient, l'aspect des aliments et la faim aiguisée ne font qu'une chose : réveiller l'instinct destructeur. Donc les Romains, qui viennent de donner, attaqueraient les Sabins, qui viennent de recevoir ; si Tatius n'ordonnait immédiatement qu'on partageât le morgen gild, en invitant les agresseurs à la fête.

En conséquence (troisième acte) on marie les deux futurs au plus vite ; en les attachant, avec la même tresse ou corde, au même arbre, poteau ou pieu ; et leur cassant à l'un et à l'autre, avec les deux mêmes pierres, la même dent incisive.

Après quoi (quatrième et dernier acte) danseurs, chanteurs et spectateurs, Sabins aussi bien que Romains, pour se mettre bien en mémoire cet événement conjugal, s'empiffrent à la papoue ; c'est-à-dire le plus qu'ils peuvent.

Ainsi finit, par et pour la plus grande satisfaction de tout le monde, une aventure toute personnelle dans son origine.

CHAPITRE III.

Discours en trois points à propos des us et coutumes de l'Australien Oriental et de l'Ornithorhynque.

Premier point.

Le Papou de la côte Est australienne est horriblement sale et puant.

L'Ornithorhynque, au contraire, passe (comme le canard, la loutre et le castor, avec lesquels il a plus d'un rapport) une bonne partie de son temps à se bien lustrer et graisser le poil.

Donc, au point de vue des soins que tout être vivant un peu raisonnable doit à sa personne, cet étrange petit animal vaut mieux que le quatrième représentant de notre variante végétative australienne.

Second point.

Le Papou de la côte Est n'est, *comme amoureux*, qu'un bandit; *comme époux*, qu'un lâche polygame qui ne sait que maltraiter

(afin qu'elles l'aident à vivre) les malheureuses qu'il prend pour femmes ; enfin, *comme père*, qu'un être sans entrailles qui, jamais, ne s'occupe de son enfant, que s'il est mâle et déjà grand comme lui.

Abstraction faite des soixante et quelques minutes d'égarement caniculaire qu'il subit chaque année, l'Ornithorhynque est juste le contraire.

En effet, les violences, qu'il commet alors, le rendent si honteux et si repentant !..... que, pour les réparer de son mieux, il se fait, successivement, le plus prévenant des maris, le plus tendre des pères et le plus travailleur des bourrus bienfaisants. Le plus travailleur des bourrus bienfaisants signifiant qu'il ne cesse, pendant ses huit mois de mônomanie cénobitique, de continuellement maintenir, pour le plus grand bien-être de sa femme et de son enfant qu'il ne veut même pas voir, de continuellement maintenir, dis-je, en parfait état tous les terriers de ses diverses pêcheries.

Donc, au point de vue des soins que tout être vivant quelque peu sociable (pour ne pas dire monosexué) doit à sa femelle et à son petit, le Papou de la côte Est australienne ne vaut pas encore l'Ornithorhynque.

Troisième point.

En dépit de sa douceur habituelle, l'Ornithorhynque ne peut supporter la vie de famille que pendant quatre mois.

Tout au contraire, malgré son profond égoïsme, l'Australien Oriental la supporte durant l'année entière et, qui mieux est, se bat tant bien que mal pour la petite tribu dont il fait partie.

Donc, ce Papou, qui ne vaut encore (ni comme parent ni comme individu) un animal on ne peut plus égoïste durant les deux tiers de l'année, a cependant sa valeur civique.

Eh bien ! cette valeur civique égale-t-elle déjà celle du chien sauvage, qui habite lui aussi la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ; ou bien devons-nous dire encore que, sous le rapport du cœur et du caractère, on trouve, même en Australie heureuse, des animaux supérieurs à l'homme.

Pour traiter pareille question, il faut évidemment connaître les us et coutumes de l'être que nous voulons comparer au Papou oriental.

Donc, étudions les mœurs du chien de la Nouvelle-Hollande.

CHAPITRE IV.

Vie privée, domestique, civique et politique des chiens sauvages de l'Australie heureuse.

Tous les chiens sauvages de l'Australie orientale vivent par meutes composées, chacune, de plusieurs familles.

Ces meutes sont toujours hostiles les unes aux autres, quand elles ne se sont pas absolument étrangères.

Et, toujours, dans la commune garenne, qui sert de résidence à chacune d'elles, chaque famille composante a son terrier particulier.

Autant que possible, cette commune garenne est creusée au beau milieu d'une clairière, qui lui forme comme une ceinture de boulevards ; et, autant que possible aussi, cette clairière protectrice est choisie de manière à surveiller, de tous les côtés, le territoire de chasse qui appartient en propre à chaque meute.

On peut donc dire, vu ces enclavements suc-

cessifs, que pour obéir à leur nature carnassière (qui les condamne à ne jamais vivre que de rapines) les chiens sauvages de l'Australie orientale s'organisent encore matériellement comme s'organisa jadis, au beau milieu du Latium, la plus fameuse bande de voleurs qui ait jamais existé.

Le mot jadis servant à désigner tout spécialement le jour où cette susdite bande si fameuse eut l'idée, elle aussi, d'entourer son bourg central de grossières fortifications ; et ces grossières fortifications elles-mêmes, de champs qu'elle et ses descendants n'aimèrent jamais beaucoup à cultiver ; témoin, cette continuelle réclamation du peuple, à bout d'activité conquérante : *Panem et cirsenses*, du pain et des loisirs.

J'ai dit matériellement organisés, et cætera, et cætera ; en parlant des chiens sauvages de l'Australie orientale.

Eh bien ! moralement, comment le sont-ils ?

Moralement ! Comme l'était la si fameuse bande latine précitée. C'est-à-dire que chaque meute a son chef particulier ; et, de par ce chef particulier, ses us et coutumes particuliers aussi.

Tâchons d'être un peu moins laconiques.

Ce chef chien, qui ne manque jamais d'être le plus éminent des adultes mâles de sa horde, est, comme l'aîné des nourrissons de la pristine louve, aussi jaloux de son autorité gouvernementale que ses admnistrés le sont de leur domaine cynégétique.

Donc, c'est ponctuellement qu'il veut qu'on lui obéisse; et, par conséquent, ponctuellement aussi qu'on le fait, tant..... cela va de soi!..... tant qu'on ne peut mettre en doute ni sa force musculaire ni surtout sa valeur mentale. Tant qu'on le voit, par conséquent, courir partout au danger le premier et manœuvrer de telle sorte, que sa meute n'éprouve que de rares et faibles revers.

Conclusion. — Les qualités que les bandits de Romulus estimaient le plus, chez lui, sont précisément celles que les chiens sauvages prisent le plus, dans leur chef.

Donc (en dépit de ses débuts, car c'est presque toujours par la violence qu'il commence) ils lui obéissent aveuglément; dès qu'ils le considèrent comme le plus fort, le plus brave, le plus prudent et surtout le plus rusé.

Alors et lui qui les mène à la chasse, ou mieux, à la guerre; lui qui éclaire leur marche;

lui qui les range et maintient en bataille ; qui ordonne l'attaque ou sonne la retraite, en donnant de la voix, car aboyer est un artifice de gueule (pour ne pas dire un langage) que les chiens domestiqués emploient, seuls et seulement, pour causer entre eux et surtout avec nous ; lui enfin qui, lorsqu'on charge, devance tous les autres et, quand on fuit, ne fait que les suivre le plus lentement qu'il peut.

Comme on le voit, la tâche d'un chien chef est aussi rarement aisée que fréquemment dangereuse.

Eh bien ! il y a des moments où elle est tellement difficile, que ce noble animal ne saurait s'en tirer, sans redoubler d'audace, tripler de prudence, quadrupler de ruse et quintupler de présence d'esprit.

Laissez-moi vous en fournir un exemple ; en vous racontant comment un chien chef manœuvre, à l'époque où le soin des petits nouveau-nés absorbe complétement leurs mères et les retient à la commune garenne.

Sa troupe, alors, se trouve réduite juste de moitié ; parce qu'elle ne se compose plus que des mâles. Mais !

Mais, parce que l'instinct paternel et l'atta-

chement conjugal s'en mêlent, parce que chacun sent très-bien que c'est pour sa femme et pour ses enfants qu'il va se battre, c'est-à-dire, chercher à manger ; chacun se fait deux fois plus brave et deux fois plus discipliné.

Deux fois plus brave ! Le chien chef tout le premier.

Donc, c'est avec deux fois plus d'audace, deux fois plus de violence, et deux fois plus à l'improviste qu'il attaque et fait attaquer.

Malgré son peu de combattants, réussit-il en cette première manœuvre, aussi simple que naturelle ; a-t-il la chance de rencontrer une troupe timide d'herbivores ? tout va bien !

Pendant que les plus vigoureux assaillis se sauvent ; les plus faibles et les plus âgés paient les frais de l'expédition. On les tue. On se les partage et chacun rentre avec sa proie ; le plus souvent sans y toucher.

Les mères et les enfants d'abord.

Le chien chef manque-t-il son coup. La male-chance ne lui offre-t-elle que des êtres qui lui résistent ; car si audacieux que l'on soit, il faut bien prendre ce qu'on trouve ! Le danger et ses peines commencent.

Il ne faut plus combattre alors que juste assez pour exaspérer l'ennemi et s'en faire suivre.

Donc, au plus fort de la mêlée, ce chien chef sonne la retraite; mais il ne veut pas qu'on s'effraie, *à fortiori* qu'on se débande en reculant. Il permet un air attristé, consterné même en détalant; mais il veut que tout en fuyant, on allonge exprès la retraite, pour que les plus faibles des poursuivants s'épuisent, pour que leurs plus timides renoncent, et surtout (surtout ! car c'est là que git la tactique) pour que (sans qu'ils s'en doutent) les plus braves se laissent entraîner loin du vent et, partant, ne sentent pas les chiennes.

Les chiennes (sûre et fidèle réserve !) auxquelles (en donnant de la voix, sur des tons variés) on raconte toutes les péripéties de la fuite.

C'est le chien chef, principalement, que cette sonore télégraphie regarde.

Hurle-t-il de telle manière? cela signifie : danger nul; réjouissez-vous; ils sont assez fous pour nous suivre !

Est-ce de telle autre ? Il faut traduire : leur nombre ne diminue guère; tenez-vous prêts à

les recharger avec nous. Une troisième façon veut dire : péril extrême ! Et ainsi de suite.

Chaque sonnerie a sa valeur. Ces dames les comprennent fort bien : et se préparent en conséquence.

Donc, tantôt, tranquillement assises, sur leur derrière, elles attendent la curée qui vient.

Tantôt, fort anxieuses au contraire, elles s'empressent vers leurs maris ; pour changer leur fuite en victoire, avec butin.

Tantôt enfin, prêtes à fuir, avec leurs doguins à la gueule, elles écoutent remplies d'anxiété.

Mais rarement les choses en viennent là. Presque toujours les poursuivants, en voyant ces mères effarées, s'arrêtent et rebroussent chemin.

Ils savent trop bien de quelle façon elles vendent la vie de leurs petits, lorsqu'on les pousse au désespoir.

Quand la manœuvre d'un chien chef à complètement échoué, quand il a ramené les siens poursuivis et bredouille ; jamais il ne leur permet de rompre les rangs, avant que tout vestige de danger n'ait complètement disparu. Alors seulement il autorise chaque sol-

dat à se retirer avec sa femme et ses enfants; mais il n'imite pas la commune conduite.

Tient-il à réfléchir, tout seul, à l'échec de sa journée? Peut-être bien! L'orgueil froissé ne s'endort que difficilement.

N'est-ce, au contraire, que sa méfiance qui le tient ainsi éveillé? Qui peut savoir jusqu'où elle va!

Un fait certain, c'est qu'on le voit rôder partout, l'œil inquiet, l'oreille tendue et flairant du nez chaque arome; jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé qu'il n'a plus rien, absolument rien à craindre; soit des autres, soit des siens.

J'ai avancé, au premier volume de cet ouvrage (à propos du rôle politique des différentes espèces animales, philanthrophes aussi bien que mysanthropes) que, certainement, la gent canine gouvernerait temporellement la terre, si l'homme ne le faisait pas.

Les détails que je viens de fournir, sur la vie publique des chiens de l'Australie orientale, et les récits des voyageurs qui ont parcouru les prairies de l'Amérique sont loin (n'est-il pas vrai ?) d'infirmer cette proposition.

Eh bien! écoutez ce qu'il me reste à vous dire, sur les mœurs privées, domestiques et

civiles, sur les faits et gestes des chiens australiens, en tant qu'individus, parents ou travailleurs ; et vous verrez qu'ils seraient encore plus dignes de gouverner le globe au point de vue moral qu'au point de vue matériel ; non plus, cette fois, nous n'y étant pas, mais bel et bien nous y étant.

Prouvons, il n'y a rien de tel.

Enfant, le chien sauvage de l'Australie orientale est parfaitement décent.

Adolescent, il est jeune premier aussi tendre (pour ne pas dire aussi langoureux) que réservé.

Adulte, il est, tout à la fois, le modèle des maris aussi bien que celui des pères.

Enfin, ouvrier constructeur du terrier qui doit l'abriter, lui et les siens, il est, de tous les fouisseurs aussi mal outillés que lui, le plus habile incontestablement.

Que pourrait-on désirer de plus ?

Quelques détails sur tous ces faits !

Eh bien ! en voici.

Bambin, le chien sauvage de l'Australie orientale brûle d'imiter tout ce qu'il voit faire à ses parents. Or, vous savez s'ils sont actifs. Donc, il n'a pas une minute à perdre en polissonneries.

Nubile, c'est par la séduction seule qu'il entre en ménage; non pour une saison seulement, ainsi que le font tant de volatils et même de mammifères, mais pour toute la vie.

Enfin mari, autrement dit, adulte, établi et casé ; il est fidèle jusqu'à la mort. Jamais la moindre incartade ! Celui qui tenterait de troubler le ménage d'autrui commettrait une telle monstruosité, que certainement il provoquerait une émeute et périrait étranglé par son chef et tous ses concitoyens.

Rien de plus édifiant que le ménage, la vie intime, de deux époux chiens !

Ils dorment constamment ensemble, dans le même terrier, la même chambre et le même lit. L'instinct sexuel, satisfait aussitôt qu'il s'éveille, ne les tourmentent que fort peu. En revanche, l'amour paternel les domine beaucoup et longtemps.

Les petits ne quittent leurs parents que pour se choisir une compagne ; se creuser un terrier ; et entrer en ménage. L'affection mutuelle qui les pousse à s'unir est alors si puissante qu'elle demeure indestructible. Si l'un des deux époux meurt ; l'autre reste veuf; languit et ne tarde pas à succomber.

Comment ces deux êtres pourraient-ils s'aimer davantage? Et comment pourraient-ils ne pas s'aimer autant!

Nés en même temps ; ils sont, en même temps, jeunes ; puis, en même temps, adultes ; et vieux, en même temps. C'est toujours, en même temps, qu'ils courent aux mêmes dangers pour combattre, en même temps et toujours, l'un pour l'autre.

Il y aurait vraiment injustice à ce qu'ils ne mourussent pas du même péril et en même temps.

On soupçonne aisément qu'avec des mœurs aussi pures, aussi belles et aussi bonnes, l'histoire de ces braves animaux fourmille d'exemples d'abnégation et de dévouement.

C'est effectivement ce qui a lieu. Plus ils souffrent, moins ils laissent les leurs souffrir.

C'est ainsi (comme je l'ai dit plus haut) que presque toujours, après une expédition malheureuse, les mâles adultes, leur chef tout le prèmier, trompent leur faim, si épuisés qu'ils soient par la lutte, et abandonnent le peu de butin qu'elle a procuré aux mères et à leurs petits.

La sobriété des chiens sauvages de l'Austra-

lie est si grande, qu'elle n'a d'égale que leur avidité à flairer les moindres senteurs. On dirait que, pour rendre leur marche plus sourde et plus légère, ces animaux (plus souples et plus agiles que nos chats) ne se nourrissent que des aromes si peu accentués de l'atmosphère qui les baigne.

Quelle différence pour ce qui est de la tempérance entre ces quadrupèdes et leur bipède compatriote : le Papou de la côte Est! Mais finissons-en avec l'histoire naturelle et sociale de ces intéressants animaux, et ajournons, au chapitre suivant, les réflexions qu'elles pourraient nous suggérer.

A force de se réunir aux mêmes places, afin de humer (sinon adorer) en commun les premiers et les derniers rayons du soleil ; à force de piétiner et battre les mêmes voies, au début ainsi qu'à la fin de leurs expéditions ; à force (en trois mots) d'aller, de venir et de se reposer ; les chiens sauvages durcissent tant le terrain central de leur domaine et le privent si bien d'herbes, qu'il en résulte un forum (au centre de leur commune garenne), des rues (allant de ce forum au terrier de chacun), des promenades avec places d'armes (en différents endroits de la clairière), et finalement, partant de la zone

des boulevards qu'elle forme pour aboutir aux confins du territoire de chasse, des routes dégénérant en sentiers.

Eh bien ! de même que (sans en avoir conscience, rien qu'en cédant à leurs divers besoins) ces animaux (si prodigieusement actifs pour ne pas dire inquiets) ont construit sur leur domaine des places publiques et des voies de communications plus ou moins belles ; de même (sans en avoir conscience davantage et rien qu'en étant impressionnés de la même façon, aux mêmes instants par les mêmes faits) ces animaux ont institué un triple langage d'émanations odorantes, de gestes et de sons ; qui a fini par servir de lien (sensoriel, d'abord, et mental, ensuite) entre ceux d'entre eux qui réalisaient une action et ceux d'entre eux qui avaient intérêt à en connaître le pourquoi.

Tant il y a, premièrement, que les événements acheminent toujours les êtres vivants vers les découvertes et inventions qu'il leur importe plus de faire ; ou, si mieux vous aimez, que la logique des faits et celle du sentiment précèdent toujours la logique intellectuelle ; secondement, que le langage phonétique n'est pas plus que le mimique ou le sécrétoire parti-

culier à notre espèce ; troisièmement, qu'il n'y a rien de moins cynique au monde que le chien sauvage ; quatrièmement, que les animaux eux-mêmes, en perdant leur liberté, se dégradent ; cinquièmement, sixièmement, et cætera, et cætera.

Cinquièmement, sixièmement, et cætera, et cætera, voulant dire que je crois bon de renvoyer à un autre chapitre les réflexions que pourraient m'inspirer le parallèle des mœurs du chien et du Papou de l'Australie orientale.

CHAPITRE V.

Second discours en trois points, suivi d'une petite dissertation philosophique, à propos du Papou de la côte Est, de son compatriote le chien sauvage, de leurs communs efforts pour organiser la grande sociocratie des êtres philanthropes et du culte que les hommes primitifs vouent très-justement à certains animaux.

Premier point. Le chien sauvage (si facilement sobre malgré sa nature carnassière) ne laisse rien à désirer, ou point de vue de l'assistance que tout combattant doit à ses compagnons d'armes et surtout à sa femme, en temps de guerre ; car il meurt avec elle plutôt que de l'abandonner.

Bien au contraire (en dépit de sa merveilleuse aptitude à supporter le jeûne, quatre, cinq, six, sept, huit jours de suite ou plus) l'omnivore Papou de la côte Est est si porté à quitter la bagarre pour la curée, surtout quand il s'agit de combattre pour l'autre sexe, qu'il n'y a pas à compter beaucoup sur lui.

Donc, en tant que citoyen militant, le chien sauvage vaut mieux que l'Australien oriental.

Je passe au second point : non plus celui de l'attaque ou de la destruction pure et simple ; mais bel et bien celui de la défense et jusqu'à un certain point de la construction.

Pour toute arme, personnellement protectrice, le chien sauvage n'a que son épaisse fourrure.

Le Papou de la côte Est, au contraire, se fabrique (pour se préserver individuellement des lances et des boumarings) un petit bouclier, doublement pyramidal, haut de 50 à 55 centimètres, épais de 8 à 10, et large de 12 à 15. Mais !.....

Mais, pendant que le chien sauvage (si naturellement inquiet et si perpétuellement remuant) construit et maintient en parfait état (à force d'aller et venir) un forum au centre de sa garenne et un système complet de boulevards, routes et sentiers, tout à l'entour, le Papou de la côte Est se montre au contraire (pour ce qui regarde la défense et l'utilité de tout le monde) si indifférent, si paresseux, si enclin à rester comme un faquir des journées entières sans bouger, qu'on ne retrouve pas même une piste commune aux approches de son village.

Donc, *second point :* autant le chien sauvage est, pour ce qui regarde les devoirs d'un membre de corporation quelconque envers les êtres et les choses de sa communauté, ingénieur ha-

bile et citoyen scrupuleux ; autant l'Australien oriental est, au contraire, cantonnier ignorant et patriote méprisable.

Eh bien ! de ceque ce représentantduquatrième âge social de notre variante végétative océano-papoue est encore (pour ce qui est des soins qu'on doit à sa personne et à son vêtement, à sa famille et à sa case, à ses concitoyens et à sa ville) un individu infiniment plus repoussant que le chien sauvage, un parent infiniment plus mauvais que lui et un collègue infiniment moins estimable ; concluerons-nous aussi qu'il vaut moins, beaucoup moins, infiniment moins que cet intéressant animal ?..... en tant qu'être humanitairement domesticable et surtont domestiquant....... en tant que pionnier susceptible de travailler et surtout de faire travailler à l'amélioration de tout ce que notre espèce peut atteindre, tous les animaux que j'ai nommés philanthropes dans le premier volume de cet ouvrage ; autrement dit, toutes les bêtes qui ne peuvent se développer (plastiquement, mécaniquement et mentalement) qu'en obéissant (peu ou beaucoup, suivant le degré de perfection que leur organisation comporte) aux lois qui gouvernent le développement végétatif, animal et moral de notre espèce.

Concluerons-nous, dis-je, à cette erreur ?

Non, certainement non !

Car, autant la gent canine paraît avoir (en tous pays, si favorables qu'ils aient pu lui être) borné son ambition de carnassier (aimant, actif et vénérant) à bien vivre en ménage ainsi qu'en municipe, et semble ne s'être jamais préoccupé de former rien de mieux qu'une sociocratie spécifiquement homogène, qu'une association d'êtres identiques se protégeant et s'entraidant en une même commune ;...... autant le *genus humanum* paraît, au contraire, n'avoir pu s'en tenir à la vie entre semblables (dès que son milieu cosmique cessait de le faméliquement abrutir) et semble avoir partout caressé l'ambition à moitié folle de condenser tous les êtres en une seule et même association, morale et politique, aussi nombreuse en individus qu'en espèces.

Le tout..... car il ne faut pas honorer l'homme primitif plus qu'il ne le mérite...... le tout, pour satisfaire, avant toutes choses, son profond égoïsme, sa primordiale horreur du travail et son incomparable orgueil ; en imposant, aux différentes espèces animales, toutes les recherches et tous les dangers qui répugnent si logiquement à la triple infériorité de son pou-

voir assimilateur, de sa contractilité musculaire et de ses armes naturelles, offensives aussi bien que défensives, ongles et dents aussi bien que poils et crinière;...... tant il y a que les premiers mobiles de la vraie grandeur de l'homme sont d'une part sa faiblesse native et de l'autre son amour inextinguible de commandement.

Je dis: amour inextinguible de commandement, orgueil incomparable et ambition à moitié folle; parce que, depuis le grand conquérant Bacchus jusqu'à nos petits Césars modernes, tout prouve qu'en fait de bêtes, d'hommes et de pays, les héros et les chefs de notre espèce (en s'adressant à des fauves indomesticables et s'occupant de contrées et de populations qu'ils ne pouvaient ni voir ni comprendre) n'ont que trop fréquemment voulu dominer plus d'êtres et plus d'espace qu'ils n'en pouvaient gouverner.

Mais ne sortons pas de notre sujet et, puisque nous avons annoncé un discours en trois points à propos du Papou de la côte Est et de son compatriote le chien sauvage; retournons à l'un et à l'autre.

En conséquence, *troisième point*, par quel animal et par quels moyens, l'Australien

oriental...... jaloux d'utiliser, à son plus grand profit, des organes végétatifs, des forces musculaires et des impressionnabilités sensorielles ainsi que des qualités sentimentales, pratiques et intellectuelles plus intenses et surtout plus prompts à s'éveiller chez d'autres espèces que dans la nôtre...... par quel animal, dis-je, et par quels moyens le Papou de la côte Orientale a-t-il commencé, chez lui, la grande sociocratie qu'en tous lieux notre espèce (instinctivement, d'abord, et systématiquement, ensuite) s'est efforcée d'organiser aussi nombreuse que diversifiée?

Il a commencé par le carnassier le plus aimant et le plus vénérant qui soit au monde : le chien! Et, pour ce faire, il s'y est pris, avec cet animal, comme, pour apprivoiser son compatriote, s'y est prise l'Australienne méridionale; il a flatté successivement ses deux penchants les plus accentués; à savoir : son instinct destructeur et son besoin de vénération.

Son instinct destructeur, d'abord! En se faisant son auxiliaire en carnage, *son coutillier*, comme on disait au moyen-âge. Et son besoin de vénération, ensuite! En se faisant, en dernier ressort, son grand veneur, comme bientôt on ne dira plus.

Combien le Papou de la côte Est a-t-il mis de temps, pour ne pas dire de siècles, à passer du premier de ces grades au second ; si tant est qu'il y soit déjà parvenu?

Nul ne le saurait dire ; car en Océanie, tout aussi bien que dans notre ancien monde, le début de la domestication des bêtes est d'âge préhistorique. Mais ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que si le chien sauvage, qui ne marche jamais qu'en meute (en se montrant parfait limier, grâce à ses organes sensoriels, on ne peut plus subtils ; rabatteur parfait, grâce à sa prodigieuse activité musculaire, et pour en finir parfait chasseur, grâce encore à son besoin si accentué de subordination).... c'est que si le chien sauvage, dis-je, a commencé par faire ou fait encore l'admiration du Papou oriental ; à son tour, ce même Papou oriental (qui, maintenant encore, s'en va très-volontiers marauder seul) a fini ou finira par faire l'admiration du chien sauvage, grâce à sa très-avantageuse organisation de bipède humain, qui rend si balistiquement libres ses membres supérieurs ; et surtout, surtout !.... grâce à l'invention qu'il a faite de traits, qu'une intelligence canine n'aurait certainement jamais pu imaginer.

Je dis : ce que je ne crains pas d'affirmer, et cætera, et cætera, et cætera ; parce que je ne doute pas que la lance et le boumaring ne produisent un jour sur le chien sauvage, si la chose n'est déjà faite, l'effet que le fusil produit maintenant sur tous nos chiens de chasse.

Et, ce disant, j'emploie la forme dubitative : ne produise un jour, et cætera...... parce qu'à l'aïr, à la fois triste et préoccupé du chien et du Papou de la côte Est, s'en allant à la chasse l'un portant l'autre, on se demande si l'animal n'en est pas encore à douter autant de la supériorité réelle de son *nouveau* ou *prochain maître*, que ce nouveau ou prochain maître de la réalité de sa nouvelle ou prochaine conquête.

Voici une phrase, par trop laconique, n'est-ce pas vrai ?

Eh bien ! tâchons d'en mieux préciser le sens. Autrement dit, traduisons-la.

Elle signifie : premièrement, qu'à son départ pour la chasse l'homme, tenant ses armes de la main gauche, s'approche du chien en lui faisant des mamours ; qu'au moment où il s'y attend le moins il le saisit par la queue, avec la main droite ; se le jette prestement sur le dos,

par dessus l'épaule gauche; et que, plus prestement encore, il se met à courir, par enjambées énormes et quasi-ventre à terre.

Secondement, elle signifie encore que le chien, momentanément ébouriffé, se retourne, non moins prestement, et qu'aussitôt il se ratatine et cramponne de son mieux (et des pattes et des griffes) à l'échine et au derrière de son porteur.

Troisièmement enfin, elle signifie aussi que, pendant que l'homme et la bête s'en vont ainsi fendant l'espace; le porteur se demande si son fardeau ne va pas se fâcher et le mordre, autrement dit, se faire lâcher et s'enfuir pour toujours; tandis que le porté, s'interrogeant lui aussi, sur sa mésaventure, se répond qu'il y aurait peut-être insanité à quitter amis, garenne et terrier, pour se livrer corps et âme (père, mère et enfants) à un bipède assez fou pour le faire chasser, contrairement à toute saine tradition canine, à reculons, la tête en bas, les fesses en l'air et l'anus au vent.

Certainement, les rôles que je viens d'assigner au chien et à l'homme (dans ce résumé des premiers efforts du Papou, travaillant d'instinct à commencer la grande sociocratie des espèces philanthropes de son pays) semble-

ront étranges, peut être même romanesques, à beaucoup de personnes.

Mais, pour peu qu'elles veuillent bien méditer (d'une part), sur les mœurs des poissons, des reptiles, des oiseaux et des mamifères qu'elles connaissent, et (de l'autre) sur les formes du crâne de tous les animaux; elles reconnaîtront bien vite que l'éducation matérielle et surtout morale des vertèbres (je dirai même de tous les êtres vivants) réclame un temps d'autant plus long et des circonstances d'autant plus favorables, qu'ils sont capables de former des sociétés plus nombreuses, meilleurs, plus actives et plus intelligentes.

Elles reconnaîtront, dis-je, tout cela; et (faisant à notre espèce l'application de cettre triple vérité sociologique, physiologique et anatomique), elles diront, avec nous :

« Sur la très-antique échappée des gaz et des
» liquides solaires (en partie condensés main-
» tenant) qui forment notre terre et son atmos-
» phère; les sociétés minérales, en se formant
» à mesure que faiblissait la température ini-
» tiale de notre globe, ont rendu possible l'avé-
» nement des sociétés végétales; l'avénement
» des sociétés végétales possible, à leur tour,
» l'avénement des sociétés animales; et l'avé-

» nement des sociétés animales possible, à leur
» tour enfin, l'avénement des sociétés humaines.

» Donc ces dernières n'ont pu prendre la
» direction (empirique, d'abord, et systéma-
» tique, ensuite) de tout ce qui est terrestre-
» ment humanisable, qu'autant que le monde
» est enfin devenu plus bienveillant pour notre
» espèce que pour toutes les autres. »

Les personnes, que j'invite à méditer un peu, pourront, dis-je, parler de la sorte; et, qui plus est, ajouter [en se reportant aux époques où l'homme (encore trop accablé par les fatalités extérieures) s'estimait fort heureux de pouvoir suivre de puissants et plantureux troupeaux d'animaux combattant les mêmes fauves que lui] :

« Oui ! c'est très-utilement que nos plus loin-
» tains prédécesseurs ont rallié les animaux, qui
» avaient les mêmes ennemis qu'eux; puisqu'en
» se conformant à leur manière de vivre, ils se
» sont disciplinés.

» Oui ! c'est très-justement qu'ils les ont ser-
» vis, puisqu'en les acceptant comme auxiliai-
» res, ces susdits animaux les protégeaient.

» Oui enfin ! c'est très-efficacement qu'ils les
» ont adorés, puisqu'en cherchant à leur com-
» plaire ils ont commencé de s'améliorer.

» Donc, ce faisant, ils n'ont commis qu'une
» erreur : celle d'attribuer à une supériorité
» mentale imaginaire, ce qui n'était que la
» quadruple résultante : 1° d'un pouvoir végé-
» tativo-assimilateur plus grand que le leur,
» 2° d'une contractilité musculaire plus éner-
» gique que la leur, 3° d'un fonctionnement
» cérébral plus hâtif que le leur, et 4° enfin
» d'un milieu cosmique encore plus bien-
» veillant pour leurs espèces que pour la
» nôtre. »

A propos de la lune et du cynocéphale; je vous ai montré comment les anciens Egyptiens, amalgamant ensemble ce qu'ils savaient d'astronomie et d'histoire naturelle, en étaient arrivés à faire de ce singe une divinité nocturne : l'introducteur des âmes dans la vallée du Nhil céleste.

Eh bien! quand nous en reviendrons à l'Afrique et à la civilisation nègre; je vous montrerai quelle supériorité végétativo-secrétante et quels incontestables bienfaits médicaux contraignirent la reconnaissance de ces mêmes Egyptiens à diviniser l'Ibis, le Crocodile et l'Hippopotame, à faire (par exemple) de la femelle de ce dernier animal leur déesse des accouchements, leur Lucine, leur Mater dolorosa; et

vous achèverez, j'espère, d'être complètement de mon avis.

Pour le moment, par ce qu'en fait de noirs nous n'en sommes encore qu'à l'histoire naturelle des Australiens et qu'il importe de ne point changer de sujet ; je reprends mon parallèle du Papou et du chien de la côte Est.

CHAPITRE VI.

Comme quoi, si brutale qu'elle soit, la cérémonie du mariage des Papous orientaux n'est autre chose qu'une très-utile école de mœurs.

Le chien sauvage ne captive celle qu'il désire pour compagne, que par les plus tendres égards; et ne marie sa destinée à la sienne, que pour l'aimer, aider et protéger toute sa vie, elle et ses enfants.

Le Papou de la côte Est fait juste le contraire. C'est exclusivement par la violence qu'il se procure une femme; et ce n'est que pour continuellement vivre à ses dépens qu'il s'en empare.

Donc (en tant que jeune premier, mari et père), le naturel de l'Australie orientale ne vaut pas le chien sauvage.

Eh bien ! parce que (chez l'espèce canine) l'union conjugale est le résultat d'un assentiment parfaitement libre et d'une affection réci-

proque, tandis que (dans le genre humano-papou) le mariage n'est que la conséquence forcée d'un fait aussi brutal qu'odieux ; dirons-nous que la façon dont les chiens s'épousent sur la côte Est australienne vaut mieux que celle des hommes.

Non, certainement non !

Car le procédé animal, si aimable qu'il soit, n'est jamais qu'un acte domestique, pour ne pas dire individuel ; tandis que la méthode humaine, si brutale qu'elle semble, constitue, par l'assentiment des deux tribus qui s'y intéressent, une véritable institution sociale en même temps qu'une salutaire école de mœurs où la danse, le chant, la poésie et la morale trouvent l'occasion d'améliorer les formes et le cœur de l'homme.

Je dis une véritable école de mœurs ; parce que l'extrême attention que prêtent à la cérémonie que j'ai décrite tous les Papous (acteurs ou spectateurs, qui s'y trouvent) prouve de reste que si, d'un côté, les jeunes gens y apprennent comment il faut s'y prendre pour bien marauder, c'est-à-dire épier, surprendre, attaquer, combattre et enlever convenablement une proie ; de l'autre les jeunes filles ne manquent pas de s'y instruire des soins qu'elles

doivent apporter à se rendre utiles et (surtout, surtout !) à se bien garder.

Soit ! me direz-vous, les allées et venues, sorties, rentrées et passes, qui constituent les premières scènes d'un mariage papou, peuvent fort bien enseigner aux jeunes Australiens orientaux ce qu'ils auront à faire plus tard. Mais en quoi peut les instruire la très-douloureuse fracture d'une même dent incisive.

Que cette opération, qui nous semble aussi barbare qu'originale, n'apprenne rien à ceux qui la subissent, c'est un fait bien certain ; mais qu'elle ne leur soit pas utile et que ses vrais motifs ne nous puissent pas instruire, c'est tout autre chose.

En effet, pour peu qu'on examine cette coutume si barbare, je le répète, de prime abord ; on est immédiatement forcé d'y reconnaître une première tentative de l'art (chirurgical il est vrai, mais enfin de l'art) cherchant à perfectionner la nature en l'embellissant, autrement dit, un premier effort de la mode.

Tâchons de mieux préciser notre pensée et, pour ce faire, entamons un nouveau discours.

CHAPITRE VII.

Troisième discours justifiant (par la climatologie, l'anatomie et la physiologie) la coutume où sont les Papous orientaux de se fracturer une même incisive en se mariant.

En Afrique, aussi bien qu'en Océanie, beaucoup de populations noires ont pour coutume de se modifier peu ou beaucoup le bas du visage, à certain âge de la vie, ou bien en certaines circonstances importantes.

Ici, ce sont des anneaux ou des cylindres (en bois, ivoire, nacre ou toute autre substance) qu'on se passe dans la lèvre inférieure.

Là, ce sont les joues qu'on se coupe et recoupe; afin de se les faire grossir.

Ailleurs, c'est un simple tatouage qu'on se dessine sur tout le pourtour de la bouche; ou sur les lèvres seulement; ou seulement au-dessus du menton, ainsi que font encore nombre de populations jaunes, rouges et même blanches, tant d'Asie que d'Amérique et de Polynésie.

En d'autres endroits enfin, ce sont les dents qu'on s'arrache, qu'on se taille en pointe, ou (tout simplement) qu'on se casse par-devant, comme je l'ai dit précédemment à propos des Australiens orientaux.

Eh bien ! pourquoi, chez tous ces hommes primitifs, cette coutume générale de s'abîmer ainsi le bas du visage? Ce qui du reste leur semble très-beau.

Et pourquoi, tout particulièrement, chez les plus arriérés d'entre eux, cette manie de se rendre brèche-dent.

Ne l'oublions pas !

De même que la coutume, en tout pays comme en tout temps, n'a jamais eu qu'un but : répéter (systématiquement et, qui plus est, avec approbation sociale) un accident, que tout le monde reconnaît avoir produit et pense encore devoir produire un résultat utile, bon ou beau : de même, en tout pays comme en tout temps, la mode n'a jamais fait aussi qu'une chose : traduire fort empiriquement (car s'il est une chose empirique au monde, c'est certes bien la mode), traduire, dis-je, fort empiriquement (par la forme, la couleur, le goût, l'odeur ou toute autre qualité qu'elle donne

aux choses), la manière, momentanément prépondérante, de sentir, agir et penser des personnes qui l'adoptent, avec enthousiasme, ou la subissent, bon gré malgré.

Donc, puisque c'est tout ensemble, chez les noirs qui nous occupent, la mode et la coutume de s'abîmer le bas du visage; nous devons (en prenant, successivement, pour base des raisonnements qui vont suivre, la définition de l'une et de l'autre), trouver le commun pourquoi de cette pratique si générale.

Eh bien! commençons par la coutume.

— Son but est de reproduire un résultat utile, bon ou beau, sinon l'un et l'autre à la fois; en répétant un événement, primitivement accidentel.

Donc, en quoi se briser une dent incisive peut-il embellir un noir et faciliter les fonctions de tout son être, en général, et celles de son appareil buccal, en particulier.

En d'autres termes, quelle est la mission biologique du noir, et quel est (plus particulièrement) l'office de sa bouche.

— L'Australien oriental est un homme qui ne s'est éloigné que de trois pas seulement, du *nec plus ultra* de la puissance végétativo-assimilatrice que notre espèce comporte. Autre-

ment dit, ce genre d'homme n'est encore qu'un grand enfant; un être qui a pour fonction prépondérante de se faire et refaire toujours de la chair et des os; un animal qui n'est arrangé, pour ainsi dire, que pour ne jamais sortir de ce premier de nos offices vitaux.

— Donc, chez lui, qu'y a-t-il et que doit-il y avoir de plus développé ?

— Ce qui l'est le plus chez l'enfant : le corps et la tête.

— Et dans ce corps et cette tête ?

— Le ventre et la face.

— Et dans cette dernière ?

— La bouche.

— Et dans cette bouche elle-même ?

— Les lèvres, les joues, la langue, le voile du palais et le prognatisme des mâchoires, en deux mots, tout, sauf les dents.

C'est-à-dire, tout, sauf ce qui empêche de bien téter, humer, aspirer et avaler.

Conclusion. — Toujours boire, ne mâcher jamais, et (malgré l'âge) demeurer toute sa vie sans dent ; tel est donc l'idéal du noir. Etonnez-vous maintenant qu'il fasse en se les enlevant, plus ou moins, une chose aussi bonne qu'utile.

Mais, direz-vous, on ne doit pas conclure

d'après un *à priori* exclusivement théorique, une comparaison forcée, je dirais presque un jeu de mots.

Eh bien ! admettons que j'aie raisonné de travers en voulant aller trop vite ; et voyons bien posément, bien philosophiquement, si notre manière d'envisager ce genre d'hommes est (de par la géographie du pays qu'il habite et de par l'anatomie et la physiologie) en harmonie parfaite avec ce que son climat exige de lui.

Les pays que hante le noir sont de deux sortes : excessivement chauds et secs : ou excessivement chauds et humides.

Dans les premiers, le soleil finirait certainement par le réduire (de son vivant, comme il fait après sa mort) aux os et à la peau ; si cette noire enveloppe ne se mouillait continuellement d'une fraîcheur salutaire qui l'empêche de se desśécher ; si cette noire enveloppe ne fabriquait et vaporisait continuellement un liquide organique essentiellement aqueux, autrement dit sudoral.

Et, dans les seconds, il périrait, non moins certainement, si, pour se rendre imperméable à tous les miasmes fébripares qui surchargent l'atmosphère, cette même enveloppe noire (qui lui sert tant à respirer) ne se recouvrait conti-

nuellement d'une huile humaine, d'un liquide sébacé, dont l'odeur nauséabonde témoigne assez qu'il fait sortir, de l'organisme, toutes les impuretés qu'ont pu absorber les poumons.

Donc, aux régions torrides sèches aussi bien qu'aux régions torrides marécageuses, aux déserts de sable aussi bien qu'aux deltas surbaissés des fleuves sous-tropicaux; il faut que la peau du noir rende beaucoup d'eau ou beaucoup d'huile.

Eh bien! comment cette surface externe pourrait-elle fournir ces excès de liquides organiques, si ce noir n'était on ne peut plus habile à s'en procurer les éléments sudoraux ou sébaciques; s'il ne savait aussi bien humer l'humidité restée au cœur des vieux troncs d'arbre (au bout d'un ci-devant canal médullaire encombré de résine) ou l'eau des bas-fonds d'un bourbier, à travers les mailles filtrantes d'une touffe d'herbes on ne peut plus serrées; que boire la graisse des animaux ou le peu d'huile que renferment des végétaux éminemment gommeux, sucrés ou féculents, en suçant vigoureusement le parenchyme de ceux-ci ou le tissu cellulaire de ceux-là.

Comment, dis-je, le noir pourrait-il se procurer tous les éléments de ces liquides organi-

ques, sueur ou cérumen sébacique, s'il ne savait aspirer de toutes ces façons!

Et comment n'aurait-il pas disparu, depuis fort longtemps déjà, si, depuis fort longtemps aussi, tout son être et (dans tout son être) sa tête et (dans sa tête) sa face et (dans sa face) tout particulièrement sa bouche, ne s'étaient modifiés de façon à toujours mieux et plus vite emprunter aux êtres, dont il s'alimente, leurs liquides que leurs solides ; de façon à toujours mieux et plus vite boire que manger ; de façon enfin à toujours être (ainsi que je ne l'ai que trop déjà répété) plus habile et plus puissant suceur, téteur, humeur ou aspireur que puissant et habile marcheur.

Eh bien! (car nous voilà de par la géographie et la sociologie, ramenés aux conclusions physiologiques où d'emblée nous avait mis une espèce de jeu de mot, une comparaison forcée, un *à priori* trop théorique) pour être, tout à la fois, ce puissant suceur, téteur, humeur ou aspireur ; que faut-il au noir, anatomiquement parlant? Et (anatomiquement parlant) que ne lui faut-il pas?

— Ce qu'il lui faut, anatomiquement parlant, ce sont de puissantes lèvres, plus de puissantes joues, plus une puissante langue, plus

un puissant voile du palais, plus encore (pour favoriser le va-et-vient de tous ces organes si musculaires) beaucoup de glandes salivaires et (pour leur servir, à tous tant qu'ils sont, de solide et vaste emplanture) une bonne paire de mâchoires bien larges et bien longues.

— Et ce qu'il ne lui faut pas, toujours anatomiquement parlant ?

— C'est une barrière solide qui vienne, par son inflexibilité, empêcher que le vide, fait par les lèvres et les joues au devant des dents, ne s'ajoute au vide, fait derrière elles, pas le voile du palais et la langue.

— Donc, pour la seconde fois, déclarons que les briser complétement, ou seulement en enlever une partie, ou tout au moins les tailler en scie, pour atténuer le mauvais effet de leur présence, sont choses aussi bonnes et aussi utiles... que se traverser la lèvre inférieure avec un cylindre ou avec un anneau pesant ; pour qu'elle se renverse (d'elle-même) comme celle d'un enfant qui veut téter et que (d'elle-même aussi) elle devienne musculairement plus puissante, ayant toujours quelque chose à supporter.

Deux mots encore, à propos de la question du beau, pour achever, par la considération

coutume, cette solution d'un petit problème social, qui ne manque pas d'intérêt.

— Quand le noir atteint-il son maximum de laideur ?

— Lorsqu'il rit.

— C'est-à-dire quand il fait contraster le cramoisi de ses gencives (toujours si rouges) et l'éclat de ses dents (constamment si blanches) avec la noirceur générale de son visage et celle, plus affreuse encore, du fin fond de sa bouche si grande et si profonde.

Donc, toute intervention artistique (tendant à rendre son rire moins facile par l'exagération du volume de ses lèvres et de ses joues, et moins vif le double contraste que font, avec la noirceur de son visage, le cramoisi de ses gencives et le blanc de ses dents) est, au point de vue du beau, une chose rationnelle.

Ainsi se trouve justifiée, entre autres habitudes nègres, la pratique adoptée par certaines peuplades, beaucoup plus civilisées que les Australiens orientaux, de se noircir les dents, en mâchant continuellement des condiments *ad hoc*, du bétel entre autres, de se noircir, dis-je, continuellement les dents au lieu de se les mutiler.

Je passe à la considération *moae*, non pour

fournir, du petit problème qui nous occupe, une troisième solution aussi complète que neuve ; mais seulement une nouvelle mise en équation.

L'effet de la mode, avons-nous dit, est de traduire (fort empiriquement, chez les nations civilisées, *à fortiori* chez les sauvages, par les allures de toutes sortes qu'elle donne à ce qu'elle touche) la façon momentanément prépondérante de sentir, agir ou penser des personnes qui l'adoptent ou la subissent.

Or les noirs, quasiment nus, qui nous occupent n'ont pour sentir que leurs différents organes, pour agir qu'eux encore, et pour penser qu'un besoin fixe : manger et surtout boire.

Donc, ce sont ces organes eux-mêmes que (fort empiriquement, sans aucunement en soupçonner les excellentes et fort utiles raisons scientifiques) ils modifieront de façon à devenir plus habiles et plus puissants suceurs que puissants et habiles mâcheurs.

Eh bien! ces organes, quels sont-ils, et cætera, et cætera, et cætera? Le reste se devine.

Si étranges que puissent vous paraître ces considérations, je vous prie de ne les point dédaigner ; car à mesure que nous avancerons

dans cette suite d'études océaniennes, je vous en prouverai la justesse; en vous montrant comment l'homme s'est complu à successivement agrémenter ses organes sensoriels de plus en plus élevés; à mesure que de plus grands loisirs végétatifs et musculaires lui permettaient de concevoir des satisfactions plus douces que celle de ses besoins exclusivement brutaux et le forçaient, par cela même, d'employer des organes plus délicats que ceux avec lesquels il choisit et déguste des aliments et une femelle.

Deux mots encore à propos non plus de la mode, mais de l'homme, de la femme et du chien; et j'en finis avec les Papous orientaux.

CHAPITRE VIII.

Comme quoi les Papous qui habitent l'Est, le Sud, l'Ouest et surtout le centre de la Nouvelle-Hollande ont pour formule politico-sociale : « Zéro égale zéro. »

Dans l'intérieur de leur village, ceux des Papous de la côte Est autralienne que j'ai traités de Romulus et de Tatius agissent et parlent, s'habillent et se tiennent si bien comme le restant de leurs compatriotes, qu'il est impossible de les en distinguer.

Bien plus, pour qu'ils se permettent de faire ou dire autrement que les autres, il faut un événement exceptionnel, tout à fait exceptionnel.

Donc, sur la côte Est australienne, si l'orgueil a fonctionné déjà (dans un village, non pas de la gent canine, la chose est trop certaine pour être mise en doute, mais bien de l'espèce humaine) c'est évidemment d'homme à femme et d'homme à chien, mais non pas d'homme à homme.

Sur la côte Est australienne encore, lorsque les naturels d'un village se battent contre ceux d'un autre village ; c'est toujours (comme font les chiens d'une même garenne ou les perroquets d'un même tronc d'arbre, quand ils en viennent aux prises avec les chiens d'une autre garenne ou les perroquets d'un autre tronc d'arbre) jusqu'à lassitude complète, mais non jusqu'à résultat décisif.

Donc, parce que, faute de vainqueurs et de vaincus, l'idée ne peut naître en la cervelle d'un seul membre du parti qui aurait triomphé d'exploiter et dominer indéfiniment ceux qui auraient été battus ; si l'orgueil a déjà parlé (chez les Papous de la côte Est australienne, non plus à l'intérieur d'un municipe humain mais bien à l'extérieur) c'est peut-être d'homme à chien, mais ce n'est certainement pas d'homme à homme.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi ; nous affirmerons, des Australiens orientaux, qu'ils ont (pour atténuer le despotisme de leur milieu cosmique, floral et faunique, pour se désauvager et désensauvager un peu, comme diraient les Mahouris) qu'ils ont, dis-je, inventé, de plus que leur compatriotes méridionaux, le bouclier en même temps que la chasse cyné-

gétique et constitué la famille en même temps qu'ébauché la commune!... Mais nous ne dirons pas qu'ils ont conçu un être humano-collectif plus complexe que cette dernière : le canton, par exemple; pas plus que nous ne dirons qu'ils ont, pour cette commune susdite, entrevu une manière d'être et d'agir plus relevée que celle qui a directement trait à son existence matérielle; une position et un rôle de chef-lieu par exemple aussi.

La conclusion à tirer de tout ce qui précède, la voici : en fait d'organisation sociale, bien qu'ils aient presque domestiqué le chien, les Papous orientaux en sont encore à vivre entre eux, comme vivent les perroquets ou mieux les perruches de leur pays : par bande ayant chacune son tronc de vieux arbre, dans l'intérieur duquel chaque famille a son trou.

Donc, malgré qu'ils aient posé la base, par excellence, de la grande ligue des animaux philanthropes, qui doivent aider l'homme à dominer la terre; ils en sont encore à résoudre (matériellement et moralement, tous tant qu'ils sont), la dernière variante océanienne de la triste équation politico-sociale, zéro égale zéro, que l'Australie pose sous des formes encore plus cruelles à ses naturels de la côte méridio-

nale, des environs de la baie des Chiens-Marins et surtout (surtout!) du désert central.

Eh bien! pourquoi, gouvernementalement parlant, ces Papous orientaux n'en sont-ils que là encore?

— Pourquoi? Parce que, malgré sa qualification d'heureuse, cette partie de la Nouvelle-Hollande est encore si avare d'eau, de plantes et de bêtes, qu'un être humain supérieur ne peut s'y faire un sang assez riche; pour que son orgueil enflammé (voulant enfin dominer plus fier qu'un chien) s'entête à commencer par la diversité des occupations humano-masculine (par la division du travail, source du progrès) la hiérarchie des positions sociales, cause d'ordre.

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE UNIQUE.

Deux mots seulement sur un point particulier de la côte Nord australienne.

La plus torride et partant la plus stérile des quatre côtes de la Nouvelle-Hollande est incontestablement celle du Nord.

Nous n'aurions donc rien à en dire, qui ne rappelât ce que nous avons raconté des environs de la baie des Chiens-Marins et même du désert central ; si (vers l'extrémité la plus Est de son littoral, dans les bois dont sont couronnées les hauteurs qui bordent une partie du golfe de Carpentarie) l'on n'avait rencontré les plus beaux sauvages de toute l'Australie.

Eh bien ! ces plus beaux sauvages ; comment sont-ils et d'où viennent-ils ?

Bien souvent, j'ai posé la première de ces deux questions à mon ami Jules Verraux, qui eut occasion de parfaitement examiner ceux que l'on conduisit à Sydney, vers 1846 ou 1847 ; et toujours il m'en a fait le portrait que voici :

« Hommes d'une taille excessivement élevée,
» dépourvus d'embonpoint, on peut même dire
» un peu maigres, mais charpentés et musclés
» dans la perfection.
» *Peau rouge*. Ces deux mots sont écrits en
» italique afin qu'on y prenne bien garde. Il
» n'y a pas d'Anglais, ayant vu ces naturels,
» qui ne leur ait appliqué cette dénomina-
» tion.
» Cheveux d'un châtain-roux très-foncé, ni
» soyeux, ni laineux, mais si épais et si raides
» que c'est d'eux-mêmes (pour ainsi dire)
» qu'ils se hérissent en aigrette, tout à l'entour
» de la tête.
» Front droit et bien fait, quoique un peu
» rétréci par l'envahissement de son entourage
» capillaire.
» Sourcils épais et charnus.
» Yeux beaux et bien fendus, plus longs que
» hauts et plus roux que noirs. Regard exces-
» sivement féroce et méfiant.

» Nez aquilin et mince.

» Bouche bien faite ; à lèvres assez fines et » presque pincées ; a dents courtes, droites, » parfaitement blanches et très-serrées.

» Menton joli.

» Visage d'un bel ovale.

» Col d'une forme élégante, presque tou- » jours orné de plusieur rangées de dents de » souffleur et de marsouin.

» Enfin, torse et membres on ne peut mieux » proportionnés.

» Donc, pour nous résumer, homme n'ayant » plus rien, absolument rien du noir ; mais » offrant (vu l'inquiétude perpétuelle de leurs » yeux, de leur visage et de tous leurs mem- » bres) quelque chose de l'aspect du loup. »

C'est ainsi que mon défunt ami terminait toujours le portrait physique de ces Australiens du Nord-Est.

Celui qu'il y ajoutait de leur moral en était le digne pendant ; car voici ce qu'il en disait :

« Ces naturels vivent au milieu des bois ; » par villages parfaitement bien organisés, » renfermant (chacun) deux ou trois mille » âmes. Ce sont d'enragés chasseurs d'hom- » mes qui, sans relâche, poursuivent (pour les

» tuer, cuire et manger) les Papous du désert
» central assez imprudents pour s'aventurer
» sur les confins de leur territoire.

» On ne saurait imaginer des individus plus
» actifs, plus cruels, plus intraitables (sous
» tous les rapports) et plus carnassièrement
» anthropophages. Les autorités anglaises n'ont
» jamais pu rien obtenir d'eux; et force a été
» de les reconduire dans leurs bois. »

Je le répète. J'ai souventes fois interrogé mon défunt ami, à propos de ces Australiens septentrionaux; et toujours il m'a répondu comme ci-dessus.

Eh bien! parce qu'à chaque fois qu'il m'a parlé de la sorte; j'ai reconnu (traits pour traits, ornements pour ornements, coutumes pour coutumes, impatience nerveuse pour im patience nerveuse, et cruautés pour cruautés) tous les Fidjiens, que j'avais vus à Tonga-tabou, et tous ceux aussi, dont m'avait si longuement parlé, pendant notre séjour aux Wallis, le fameux Simonet: j'ai cru, tout naturellement, que ces prétendus peaux rouges n'étaient que de blancs Canacs arrivés des îles polynésiennes les plus voisines. Je l'ai cru, dis-je, et je le crois encore, par cette excellente raison

que la géographie me semble, en cette circonstance, confirmer on ne peut mieux les enseignements de l'anatomie et de la sociologie.

En effet, en parcourant l'Océanie, j'ai trouvé, dans la plupart de ses îles sous-tropicales, toutes les aimables conditions d'abondance et de climat qui peuvent forcer l'homme à passer du noir au blanc, c'est-à-dire, de l'une de nos variétés végétatives à l'une de nos variantes mentales; tandis que, si j'en juge par les cartes marines et terrestres de la côte Nord australienne que j'ai consultées, il n'y a (ni dans les montagnes, qui avoisinent le golfe de Carpentarie, ni dans les cours d'eaux qui en descendent) ce qu'il faut d'humidité chaude et d'espace, pour entretenir une flore et une faune capables d'épargner tout excès de fatigue digestivo-assimilatrice à un Papou qui voudrait seulement devenir verdâtre, autrement dit, troquer sa couleur et ses..... formes d'Australien autocthone, contre les formes et la couleur du Malais ou du Javanais.

Quoi qu'il en soit de cette manière de voir... à laquelle j'ai cru, je crois et croirai jusqu'à ce qu'on m'affirme qu'il existe, en Australie Oriento-Septentrionale, des vallées ressemblant

un peu à celles du Nil ou des plateaux rappelant de plus ou moins loin ceux de l'Abyssinie, de la Nubie ou de l'Ethiopie..... Quoi qu'il en soit, dis-je, de cette manière de voir, un fait certain et fort important pour nous demeure parfaitement établi par le récit précédent, et ce fait le voici :

Contrairement à ce que nous avons vu jusqu'ici au Centre, à l'Ouest, au Sud et à l'Est de la Nouvelle-Hollande, et contrairement aussi à tout ce qu'on pourrait voir sur les trois quarts au moins de sa côte Nord....... Où chaque être humain petit ou grand (vagabond solitaire, meute offensive de chasseurs ou groupe défensif enfanto-maternel, horde bisexuée nomade encore, ou commune enfin sédentaire) semble, de par la misère aussi accablante que générale, n'avoir d'autre mission politico-sociale que de toujours satisfaire, quoi qu'il fasse, à cette déplorable équation sociale : zéro égale zéro..... Contrairement, dis-je, à tout ce que nous avons vu et aurions pu soupçonner jusqu'ici ; on trouve, dans un coin du Nord-Est australien, des villages dont les habitants sont déjà si orgueilleux et si imbus du préjugé de la couleur, qu'ils posent en principe que tout est permis au blanc contre le noir et, dès lors,

font de l'anthropophagie non pas un misérable expédient (ayant pour but d'arracher à la mort un petit nombre de pauvres diables, en sacrifiant lâchement le plus faible d'entre eux) mais bel et bien une véritable institution sociale, ayant ses règles aussi fixes qu'aristocratiques ; ainsi que nous le verrons par la suite.

Eh bien! et c'est là que je voulais en venir ; ces plus beaux sauvages de l'Australie, ces blancs si bouffis d'orgueil et si profondément infatués du préjugé de la couleur qu'ils se sont faits carrément chasseurs et mangeurs de noirs; sont-ils plus civilisés que ceux dont ils se repaîssent; et la coutume où ils sont de vivre charnellement aux dépens des Papous leurs voisins, trouve-t-elle sinon une parfaite justification du moins un semblant d'excuse, dans les données alimentaires du pays qu'ils habitent et les exigences de leur propre organisme, si je puis ainsi parler?

Voyons un peu !

Première question. Vu leur stature et vu le talent qu'ils ont de vivre par villages de deux et trois mille habitants ; les blancs chasseurs de Papous (qui poursuivent, à la Nouvelle-Hollande, l'œuvre d'extermination qu'ont ter-

minée déjà Messieurs les Mahouris à la Nouvelle-Zélande) sont-ils, oui ou non, plus civilisés que les Australiens qu'ils pourchassent, tuent et mangent?

Oui! Si nous autres blancs européens (à cause de notre beauté physique, de nos sciences et de tous nos agents sociaux) nous sommes (en dépit de tout ce que nous avons fait et faisons encore en Afrique, en Amérique, en Océanie, Malaisie et Asie) plus civilisés que les nègres, les peaux-rouges, les canacs, les verdâtres et les jaunes que nous allons tromper d'abord, voler ensuite et tuer enfin.

Non! s'il en est autrement.

Donc, à vous de décider.

Je passe à la *deuxième question*. L'anthropophagie systématique du blanc qui habite le Nord-Est australien reconnaît-elle quelque circonstance atténuante?

Un fait certain, c'est qu'en faisant abstraction de nos préjugés européens nous trouvons, moralement parlant, que cette coutume, qui nous révolte tant, a pour cause la prévoyance, pour but l'alimentation régulière d'une collectivité fort nombreuse, pour moyen, non plus l'infanticide, mais seulement l'homicide, et pour excuse, l'orgueil qui nous a fait, jusqu'à

la fin du siècle dernier, tolérer théoriquement l'esclavage.

Je dis théoriquement; parce que, pratiquement, cette coutume de manger indirectement de l'homme s'est prolongée encore plus.

Pour ce qui est des circonstances atténuantes matérielles; nous dirons : premièrement, que l'homme, blanc surtout, se passe encore plus difficilement de viande que de pommes; et qu'il lui en faut d'autant plus qu'il est plus actif et plus intelligent; et, secondement, nous ajouterons que (dans le fond du golfe de Carpentarie, aussi bien que dans toutes les autres contrées torrides) les chairs des insectes, des reptiles, des poissons et des oiseaux deviennent des poisons d'autant plus violents que la chaleur contraint ces animaux à se parer de robes plus éclatantes; au lieu que le noir, dans les mêmes données atmosphériques, se porte d'autant mieux que son pigmentum se fonce davantage.

Mais direz-vous, en me voyant mettre l'anthropophage systématique bien au-dessus de l'homme qui n'est cannibale qu'accidentellement et le blanc Océanien, que son orgueil rend insatiable, bien au-dessus du noir, que sa misère trop humiliante ravale presque au

niveau de la bête; allons-nous donc voir l'Océanien devenir d'autant plus superbe et d'autant plus méchant qu'il progressera davantage?

— Oui, nous allons voir son instinct destructeur et son orgueil (bases primordiales de la civilisation militaire) grandir, l'un et l'autre, tant, qu'il n'aura pas conquis, sur tout et sur tous l'empire qu'il veut prendre; c'est-à-dire, tant que la sauvagerie primordiale aussi de tous et de tout lui laissera le moindre ombrage.

Est-ce ma faute à moi, simple observateur, si l'homme du Nouveau-Monde (vu ce qu'il y a de trop hostile à notre espèce dans les éléments, les plantes et les bêtes des pays d'âge préhistorique) ne peut pas plus sortir de sauvagerie que celui de l'ancien ne le put de barbarie; sans former tout d'abord des sociétés de plus en plus nombreuses et de plus en plus militantes;..... si ces sociétés, de plus en plus nombreuses et de plus en plus militantes tout d'abord, ne peuvent être conçues et surtout réalisées que par la passion, sans mesure, et la fermeté, sans commisération, d'un petit nombre de supériorités sociales et surtout socialisantes (mieux vaudrait dire d'une seule);..... si, de par la prépondérance primordiale de nos

instincts destructeurs et matériellement dominateurs, ces supériorités sociales et surtout socialisantes en petit nombre, ont pratiqué, bien avant d'être à même de le formuler, le fameux aphorisme de l'*initium sapientiæ timor domini;.....* si enfin, pour toutes ces causes (tant mondaines que botaniques et tant humaines que zoologiques), je suis forcé de vous montrer en pleine voie de formation, du côté resté sauvage de notre terre, des phénomènes sociaux fort analogues, mieux vaudrait dire identiques, à ceux que l'histoire nous affirme s'être déroulés du nôtre, quand il était encore plongé en barbarie.

Quand il était encore plongé en barbarie ! A savoir: l'anthropophagie systématique succédant au cannibalisme à la Saturne ; le brigandage, succédant à l'anthropophagie : l'esclavage au brigandage : le servage à l'esclavage ; et cætera, et cætera.

Je dis : et cætera, et cætera ; premièrement, parce que je ne veux pas répéter ici ce que j'ai cru devoir placer au début de ce volume ; secondement, parce que les institutions sociales, auxquelles je fais allusion, me forceraient à vous parler d'autres pays que l'Australie ; et, troisièmement, enfin, parce que je crois utile

de vous faire connaître ce que je nomme la théorie du noir, avant que vous n'ayez complétement oublié ce que j'ai raconté des formes et des mœurs que les qualités, véritablement inhumaines, du désert australien central imposent aux Papous qui l'habitent.

Donc, passons à la partie spécialement dogmatique de ce livre.

THÉORIE DU NOIR

 *Fabricando fit faber.*

INTRODUCTION

Suivez bien mon raisonnement.

Sans humidité, dans l'air, et sans fixité dans le sol ; pas de végétaux. Sans végétaux, pas d'herbivores. Sans herbivores, pas de carnassiers.

Or, au désert torride, soit d'Australie, soit d'Afrique ; l'air est aussi desséché que le sable est mobile.

Donc, au désert torride, soit d'Afrique, soit d'Australie ; faute d'eau, de terre, de plantes et de bêtes ; le noir ou mieux (la couleur n'étant qu'une chose secondaire) le puls parfait exemple qui soit encore du prototype de notre variante végétative, ne respire, ne boit et ne

mange, en deux mots, ne *vit plastiquement* qu'avec une peine excessive.

Eh bien ! parce qu'il éprouve, rien qu'à subsister seulement, cette peine excessive, ce spécimen (je le répète à dessein) le plus fidèle de nos aptitudes et formes primordiales réduit, à leurs minima respectifs, l'amplitude et le feu des appareils et machines qui lui servent à se mouvementer et surtout à penser ; afin de consacrer, autant que possible, ce qu'il fabrique de pulpe ou force nerveuse incitatrice, au jeu maximum et à l'amplitude *nec plus ultra* des organes qu'il emploie à transformer, en sang humain, tout ce qu'il avale ou respire.

Autrement dit, il étrique (de son mieux et de tout son cœur) sa tête, ses bras et ses jambes, en leurs parties les plus élevées ou (ce qui est tout un) en leurs parties les moins indispensables à la mastication, à la préhension et à la sustention ; et cætera, et cætera, et cætera,.... ...il étrique, dis-je, sa tête, ses bras et ses jambes, pour amplifier, autant que possible, sa boîte à viscères, c'est-à-dire son tronc, et, dans ce tronc, par desus tout, son ventre.

Son ventre ! qui, si bien, lui sert d'alambic ; et, si bien encore (vu l'énorme expansion qu'il

peut prendre en avant) lui sert pareillement, pour ce qu'il a digéré déjà, de pot à graisse sous-péritonéale et (pour ce qu'il n'a fait qu'avaler encore) de grenier, magasin, cellier ou cave.

Mais, direz-vous, nous ne pouvons admettre que le plus abruti des Papous puisse : premièrement, apprécier les propriétés physico-chimiques de son milieu, mieux que ne le ferait peut-être un météorologiste; secondement, connaître la composition et le jeu de son organisme aussi bien qu'un biologiste; troisièmement, conclure, comme un parfait hygiéniste, de ce double savoir, aux modifications plastiques et fonctionnelles qu'il doit faitre subir à tout son être, pour le mettre en harmonie superlative avec son milieu ; et, troisièmement, enfin, opérer, ainsi qu'un sage et patient moraliste pourrait le vouloir entreprendre pour lui-même, toutes ces transformations d'organes et de produits.

Nous ne pouvons, dis-je, admettre pareilles choses, quand nos plus grands philosophes ont tant de peine et emploient tant de temps à embellir, mentalement et corporellement, leurs plus fervents adeptes.

Donc, votre expression de tout cœur (qui

signifie avec autant de bon vouloir que de plaisir, sinon d'intelligence) est aussi impropre qu'exagérée.

— Soit! je la retire et fais mieux encore. Car je conviens avec vous (si telle est votre idée) que le noir ne comprend, ni ne veut rien, absolument rien, de ce qu'il fait organiquement; et j'affirme en outre que, de tout temps, il en fut ainsi. Mais!...

Mais, de ce que j'affirme que cette variante de notre espèce ne comprend et ne comprit, ne veut et ne voulut jamais rien, absolument rien, de ce qui lui arrive ou arriva; dois-je conclure qu'elle ne fut, n'est et ne sera jamais travaillée, par son milieu, de façon à s'ancrer de plus en plus dans le type qu'elle a revêtu.... tant (bien entendu) tant que ce susdit milieu restera ce qu'il est et fut toujours?

Non, certainement non! Je ne dois conclure à rien de semblable. Car ma conviction intime est que n'importe quelle famille humaine..... (par cela même que notre espèce est une, comme l'affirment tous les savants et tous les prêtres juifs, musulmans et chrétiens; et par cela même qu'elle est apte à varier de couleur, de forme, de poids, de consistance, de chaleur, d'électricité, et cætera, et cætera).... Car

ma conviction intime, dis-je, est que n'importe quelle famille humaine prendrait toutes les qualités que nous allons dire être celles du Nègre ou du Papou, du noir tirant sur le marron ou du noir tirant sur le bleu; si on lui faisait subir, pendant un nombre suffisant de générations, toutes les influences d'un milieu comme celui du désert central d'Australie ou d'Afrique.

§

Donc; le problème si complexe que pose mon assertion est en résumé celui-ci : sachant que *l'homme peut, dans son ensemble*, varier, pour la couleur, du noir au blanc; pour la taille, de la hauteur du géant Patagon à la petitesse du nain des Adamans; pour le volume, de l'embonpoint d'un Sylène à la maigreur d'un saint Jérôme; pour la consistance charnelle, de la fermeté d'un hercule à la flaxidité d'un lymphatique; pour la puissance morale, du génie d'un Charlemagne à la stupidité du crétin, et cætera, et cætera..... tout comme il peut varier, *dans le détail*, quant à la forme du cheveu, de la laine à la soie; quant à celle de l'œil, du rond quasi parfait à l'amande presque linéaire; quant à celle du nez, du

pied de marmite au bec de corbin; quant à celle de la bouche, du cul de poule à la gueule; quant à celle du menton, de la galoche au manque absolu, et cætera, et cætera;...

Déterminer ce que deviendront, dans leurs détails, les qualités géométriques, mécaniques, physiques, chimiques, biologiques, sociologiques et morales de tout son être et de chacune de ses parties constituantes;

Quand on le maintiendra, de génération en génération, dans un milieu trop sec, trop stérile, trop monotone, trop lumineux, trop chaud, trop silencieux, et cætera encore; sans qu'il puisse échapper à une seule de ces influences.

Comme vous le voyez, la quantité des questions que je soulève à l'occasion de l'homme, que je dis être le prototype de notre variante végétative ou, si mieux vous aimez, le nombre des problèmes que doit résoudre ce que je nomme la théorie du noir est considérable; donc je ferai bien d'y mettre un certain ordre.

— Eh bien! par où commencerai-je? Quelle sera ma première question?

— Celle qui nous préoccupe encore, vous,

moi et tout le monde ; celle que les enfants ne manquent jamais de vous adresser sous l'une ou l'autre des formes qui vont suivre, aussitôt qu'ils voient un nègre :

Pourquoi a-t-il la peau noire?

A quoi lui sert-il d'avoir la peau noire?

Dans le pays, d'où il vient, ne peut-on donc pas vivre sans avoir la peau noire?

— Eh bien ! non ; dans le pays d'où il vient, l'homme qui ne s'est habillé qu'à mesure qu'il s'est civilisé ; l'homme qui est né tout nu *socialement*, comme il naît encore tout nu *individuellement*, l'homme n'aurait pas pu vivre s'il n'était en toute hâte devenu de plus en plus noir.

§

Je dis : devenu de plus en plus noir en toute hâte, parce que l'enfant du Nègre aussi bien que celui du Papou naît blanc ; et qu'à partir du second, troisième ou quatrième jour de sa naissance, il va, jusqu'à l'époque de sa pleine et entière virilité, noircissant d'autant plus qu'il est plus vigoureux, mieux portant et plus sauvage.

Mais j'anticipe, évidemment, sur ce que je dirai aux chapitres qui doivent suivre. Donc, ce que j'ai de mieux à faire, pour le moment, est de clore ce préambule pour entrer carrément en matière.

CHAPITRE PREMIER

De la peau, envisagée comme organe exclusivement végétatif, chez le Noir qui habite les pays excessivement chauds et excessivement secs.

PREMIER PROBLÈME

Déterminer ce que deviendra (sous tous les rapports) la peau de l'homme, obligé de subir, dans sa parfaite nudité primitive et sans la moindre protection sociale, toutes les fatalités cosmiques du désert torride, australien ou africain.

Sachant, d'une part, qu'en cette immense localité le sol est aussi instable que stérile, et l'air aussi pauvre d'impulsions mécaniques, d'images visuelles, de modifications électriques, d'ondes sonores, de variations barométriques, d'humidité, d'aromes, de saveurs, et cætera, et cætera, que riche de calorique et de lumière durant le jour; sachant, dis-je, tout cela d'une part;

Et sachant, de l'autre, que notre peau se

compose, *en tant que membrane végétative* : *premièrement*, d'une sorte d'écaille épidermo-défensive, formée de cellules plus ou moins transparentes diposées par couches ; *secondement*, d'une nappe de granulations pigmentaires plus ou moins abondantes, ainsi que plus ou moins colorées ; *troisièmement*, d'un corps muqueux, placé sous ces dernières et leur donnant naissance ; *quatrièmement*, d'une infinité de papilles vasculaires recouvertes par ce susdit corps muqueux, papilles diversement alignées, suivant les régions qu'elles occupent, et trahissant leur présence par les innombrables lignes courbes qu'on nous voit surtout aux pieds et aux mains ; *cinquièmement*, d'un feutrage dermique, à fibriles blanches et jaunes servant de support ainsi que d'origine à ces susdites papilles ; *sixièmement*, de bulbes pileux ; *septièmement*, de leurs glandes sébacées ; *huitièmement*, de glandes sudorales ; *neuvièmement*, d'artères, de veines, de vaisseaux lymphatiques et de nerfs végétatifs (centrifuges aussi bien que centripètes) allant entretenir la vie et surveiller le jeu de ces différents organes ; et *dixièmement*, enfin, d'un coussinet cellulo-graisseux dans l'épaisseur duquel sont abritées (en même temps que les glandes auxquelles ne suffit pas l'épaisseur de notre

peau proprement dite) les plus grosses branches des vaisseaux et nerfs dont il vient d'être question.

Evidemment, pour déterminer ce que deviendra une pareille enveloppe, sous l'influence d'un milieu si despotique, ou, ce qui est tout un, pour découvrir comment cette peau se modifiera de manière à faciliter, de son mieux, la vie de celui qu'elle est seule à vêtir ; il faut connaître tout ce qu'il est forcé de faire.

Donc cherchons quels tours de force organique le noir (Australien ou Papou) devra effectuer.

GRANULATIONS PIGMENTAIRES.

Le premier de tous, incontestablement, sera de pouvoir supporter (sans la moindre indisposition, sans la plus petite bourbouille) une insolation capable de faire monter (comme la chose arrive à Calcutta, Bagdad et autres localités) le thermomètre centigrade jusqu'à 50, 55, 60 et même 62 degrés.

— Eh bien ! ce premier tour de force ; comment le noir l'effectuera-t-il ?

— En imitant les plantes; en disposant sa

peau comme les végétaux disposent leurs feuilles, les pétales de leurs fleurs et la pelure de leurs fruits, quand la richesse calorico-lumineuse de l'air qui les baigne oblige ces être vivants à mieux élaborer leurs produits respectifs; en laissant tout bonnement les granulations de son pigmentum sous-cutané se forcer de couleur et de nombre....... comme dans les feuilles des arbres, les pétales des fleurs et le péricarpe des fruits (qui ne comprennent certainement pas ce qui se passe en eux) se forcent de teinte et de nombre les grains de chorophyle verte, jaune, rouge, bleue ou toute autre couleur; quand des circonstances météorologiques luxuriantes déterminent la production de pulpes plus savoureuses ou d'huiles plus odorantes.

C'est que le pigmentum est, aux animaux, ce que la chlorophyle est aux végétaux. C'est qu'il absorbe et décompose, comme elle le fait, les rayons du soleil; afin d'amoindrir leurs trop puissants effets caloriques, en utilisant (au profit de toutes les chairs) leurs autres propriétés phisico-chimiques.

La chlorophyle et le pigmentum! Tels sont donc, si je peux ainsi parler, les meilleurs

charbons culinairo-plastiques des plantes et des bêtes ; les poussières florales et fauniques les plus efficacement végétativo-catalysantes ; les granulations diversement colorées qui semblent posséder, au plus haut degré, ce pouvoir quasi-mystérieux à l'ombre duquel ce qui n'était encore que matière minérale, que substance aveuglément esclave du monde extérieur, devient pulpe vivante, tissu organique à initiative propre, élément organisé d'autant plus impressionnant qu'il est plus impressionnable.

Un de nos appareils, organes ou tissus, doit-il, pour son propre compte ou pour venir en aide à l'un de ses compatriotes sous-cutanés, exagérer sa fonction ; immédiatement ce qu'il renferme de pigmentum s'accentue davantage.

— Mais, direz-vous, du moment qu'il en est ainsi et, du moment, en outre, que notre espèce est une, autrement dit, que rien n'existe chez une de ses variantes qui ne se trouve au moins en présence virtuelle dans toutes les autres ; ce n'est pas seulement chez le noir et dans la peau, mais bien chez tous les autres genres d'hommes (blancs, jaunes ou rouges), et dans tous les tissus possibles qu'on doit voir ce susdit pigmentum (cette catalysante chlorophyle humaine) se forcer de teinte et de quan-

tité; à chaque fois que, provisoirement ou pour toujours, un organe est contraint d'exagérer son pouvoir végétativo-plastique ?

— Rien de plus exact que cette observation. Chez le nègre...... (qui doit végétativement beaucoup travailler de la peau, pour ne pas brûler; beaucoup du poumon, pour ne pas suffoquer; beaucoup du ventre, pour ne pas mourir soit de faim, soit d'indigestion; beaucoup du foie, de la rate et des jambes, pour que ces organes ne restent pas lésés quand il se les est foulés à force de courir; beaucoup du nez, des yeux et des oreilles, pour qu'ils soient très-vite réparés, quand il se les est exténués à sonder anxieusement l'espace; enfin beaucoup de la cervelle, afin qu'elle ne s'use point à se demander, sans relâche, pourquoi tout lui manque perpétuellement en son affreux désert)...... Chez le nègre, dis-je, on trouve du pigmentum non-seulement sous la peau, mais encore sous la muqueuse aérienne (oculaire, nasale ou respiratoire), sous la muqueuse digestive (buccale ou abdominale), sous plusieurs séreuses et même en certains centres nerveux.

Quant aux blancs, aux jaunes et aux rouges, toutes les fois qu'une de leurs femmes devient grosse (autrement dit se met en demeure de tra-

vailler beaucoup des parties génitales, de respirer pour deux, et de, beaucoup encore, devoir travailler des seins, bref, de hausser considérablement le ton de son activité organique végétative), le pigmentum, immédiatement, se force, en qualité comme en quantité, en ces susdites parties génitales; aux régions de la peau que sa nudité habituelle laisse à même de fonctionner hématosiquement (en absorbant l'oxygène et les rayons lumineux de l'air), au pourtour du mamelon, où aboutissent tous les conduits galactophores; et finalement aux régions vasculairement liées avec tous ces organes.

Pour ce qui est des hommes, de ces mêmes variantes blanches, jaunes ou rouges, chaque fois que l'un d'eux (pour cause de tuberculisation ou autre affection) doit augmenter l'activité de son tégument externe; immédiatement......

Mais j'anticipe sur ce qui va suivre; donc bornons là nos digressions.

DES GLANDES SUDORALES ET SÉBACÉES DU PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

Non-seulement, en son désert, le noir ne doit pas mourir d'insolation; mais il ne doit pas davantage mourir de faim ou de suffocation!

— Eh bien! pour ne pas succomber à la faim en un pays aussi stérile que le sien, que lui faudra-t-il faire?

— Nous l'avons déjà dit, fournir, au besoin, des courses considérables, et, ces courses considérables une fois terminées, fournir (encore au besoin), c'est-à-dire si elles ont été bien fructueuses, des expansions cutano-abdominales non moins considérables.

— Or, pour se prêter aux tiraillements incessants de la course, aussi bien qu'aux exceptionnelles amplifications d'un ventre bondé outre mesure; il faut (n'est-il pas vrai?) une humidité parfaite à la peau?

— Evidemment.

— Donc, tout d'abord, il faut que la peau du noir soit toujours parfaitement lubréfiée; c'est-à-dire parfaitement enduite de sueur ou de matière sébacée, sinon des deux à la fois.

En conséquence (deuxième condition *sine quâ non* d'existence pour lui) fonctionnement et, partant, développement considérable de ses glandes sudorales ou de ses glandes sébacées, ou des unes comme des autres en même temps.

Développement considérable! C'est-à-dire possibilité, d'abord, en certaines circonstances,

de les sentir sous la peau, comme, à travers la toile d'un sac de plomb de chasse, on sent les grains qu'elle recouvre ; et possibilité, ensuite, en certaines circonstances encore, de trouver cette susdite peau, grâce à l'évaporation des hypersécrétions répandues sur elle, aussi fraîches que le sont, en plein soleil, tant de feuilles et tant de fruits sous-tropicaux.

Je dis grâce à l'évaporation, parce que, pour s'envoler, un liquide quelconque dérobe toujours, à la surface qu'il abandonne, une partie de la chaleur qu'elle renferme, afin d'en faire son calorique latent.

Et je dis en certaines circonstances, parce que le même noir a (suivant la saison qu'il traverse, le pays où l'amène la maraude, l'exercice qu'il fait, ou la santé dont il jouit momentanément) la peau douce, fraîche et parfaitement inodore, comme celle de la plus propre des femmes blanches; gluante, granuleuse et puante comme celle du rhinocéros, de l'hippopotame et de l'éléphant; ou sèche, infecte et squammeuse, comme celle encore d'un crocodile, d'un caïman ou d'un alligator qui s'est par trop longtemps délecté au soleil.

Mais n'allons pas si vite, et, puisque nous

n'en sommos encore qu'aux glandes sudorales et sébacées, tenons-nous-y.

J'ai dit (à propos du spécimen africain ou australien, de notre variante végétative) qu'il ne devait, pour vivre, pas plus succomber à l'insolation qu'à la faim ou à la suffocation ; c'est-à-dire pas plus mourir de la sécheresse de sa peau qui, par trop racornie, l'empêcherait de mouvoir ses membres et balonner son ventre outre mesure, chose qu'il fait volontiers, que de la sécheresse de sa muqueuse pulmonaire qui, dénuée de toute glande humidipare, ne fonctionne que trop souvent d'une façon tout à fait pénible et tout à fait insuffisante ; à en juger par ce qui nous arrive, à nous autres Européens, quand, par hasard, nos étés sont à la fois très-secs et très-chauds.

— Eh bien ! pour ne pas mourir de ce fonctionnement pulmonaire, qui n'est que trop souvent tout à fait pénible et tout à fait insuffisant, comment s'y prendra-t-il ?

— Puisqu'il n'y a pas, dans notre corps, une seule glande, élaborant normalement son produit, qui ne contribue à notre hématose ; puisque tout appareil sécréteur (qui reçoit une certaine quantité de sang artériel, pour entretenir

son jeu ; plus une certaine quantité de pulpe nerveuse, pour le régulariser ; plus encore une certaine quantité de sang veineux, pour servir de matière première à ce qu'il fait) rend à l'organisme plus de sang rouge qu'il n'en a reçu ; évidemment l'homme à peau noire, pour ne pas suffoquer, fera aider son poumon, au moins par un de ses autres organes sécréteurs ou excréteurs.

— Fort bien! mais lequel choisira-t-il? Ou mieux lequel désignera, en son lieu et place, l'influence du milieu qui l'entoure? Sera-ce le rein?

— Non, car c'est en pays froids seulement que se complaît cet excréteur : témoin ce qui nous arrive en été, où nous urinons si peu?

— Le foie, alors?

— Pas davantage; attendu que ce n'est qu'aux pays très-chauds, il est vrai, mais fort humides que nous trouvons les impressions cutano-cosmiques favorables à l'exagération fonctionnelle de cette énorme glande : exemples, tous les fœtus, si constamment remplis de maconium, tous les poissons, reptiles, oiseaux et mammifères nageurs, qui hantent les eaux chaudes?

— Alors, les testicules?

— Encore moins ; vu que jamais ces glandes ne peuvent bien sécréter sans un excès d'innervation et de pléthore qui, presque toujours, manquent au noir du désert central.

— Eh bien ! la rate ?

— Pas plus que les trois précédents organes.

Car, à en juger : *premièrement*, par l'anatomie des veines mœsentériques de tous les animaux ; *secondement*, par l'anatomie encore des veines sous-cutanées de certains mammifères plongeurs, terrestres ou aquatiques, quadrupèdes ou cétacés, hippopotames, castors et loutres, ou phoques, baleines et marsouins ; *troisièmement*, par les formes abdominales et le mode vital de tous les êtres qui habitent des régions marécageuses ; *quatrièmement*, par l'historique de toutes les fièvres intermittentes ; *cinquièmement*, par la théorie générale des procédés si multiples qu'emploie l'organisme de tous ceux qui en souffrent, pour préparer (suivant leur point fort ou faible) le stade ultime ou dépurateur spécial à chacune d'elles ; et, *sixièmement*, enfin, par le rationalisme des moyens thérapeutiques différents qu'on peut opposer aux accès de ces affections morbides, afin de substituer, à leur intervention hématosante anormale, la douce continuité d'un mode

artérialiseur fonctionnel qui ne nous procure ni trouble ni douleur... Car à en juger, dis-je, par ce sextuple ensemble de faits ou phénomènes ; la rate sert bien plus à sécréter un liquide empêchant notre sang de se coaguler en nos veines privées de valvules (si longtemps qu'il y stagne et attende son tour d'hématose) qu'à s'y rubéfier par un travail dépurateur ne pouvant, en aucune façon, verser son excrément au dehors.

Restent donc la muqueuse digestive, le corps thyroïde et la peau.

— La muqueuse digestive, pourra-t-elle, chez le noir en question, venir en aide au poumon ?

— Hélas! elle n'a, pour son propre compte, que beaucoup trop à faire ; soit qu'il lui faille, en temps d'aubaines, malheureusement bien rares, transformer en principes de chair humaine des surcharges quasi impossibles de mangeaille ; soit qu'il lui faille au contraire en cas de disette, malheureusement trop fréquente, s'épuiser à extraire d'une substance, à peine déminéralisée, jusqu'à sa dernière parcelle de matière humanisable.

Donc, impossible de songer en fait d'auxiliaire hématoseur de quelque importance, à autre chose que le corps thyroïde ou la peau.

Eh bien ! sans trop nous occuper du premier de ces deux organes qui (si l'on en juge par l'histoire du goître et du crétinisme, ainsi que par certaines affections féminines coïncidant très fréquemment avec de mauvaises règles) sans trop nous préoccuper, dis-je, du corps thyroïde qui semble jouer (en pays d'air froid, humide et raréfié) par rapport à nos poumons et à notre circulation veineuse supérieure, un rôle analogue à celui que joue notre rate (vis-à-vis de notre foie et de notre circulation veineuse inférieure en pays d'air humide et raréfié aussi *mais chaud*), sans trop nous occuper, dis-je, du corps thyroïde, glande à fonctions trop peu connues ; affirmons, pour en finir et bien finir, que c'est encore sa peau que le nègre ou le Papou choisira comme son premier auxiliaire, sinon comme son premier organe d'hématose.

Sa peau ! si richement noire de substance végétativo-catalysante et si à même, vu sa parfaite nudité, d'emprunter à l'air son oxygène.

Je dis comme son premier auxiliaire, sinon comme son premier organe d'hématose ; pour ne pas trop choquer les idées reçues. Car je sais fort bien que le noir respire tant, par cette surface externe, qu'il suffit de le contraindre à travailler couvert en plein soleil ; pour qu'immé-

diatement il s'empoisonne lui-même et devienne typhoïque; comme s'empoisonnent, réciproquement, et, réciproquement, se rendent typhoïques, les blancs qui se fatiguent outre mesure et s'entassent en des logis manquant d'air et de lumière.

DU SYSTÈME VASCULAIRE CONTENU DANS LA PEAU DU PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

—Soit! direz-vous; nous reconnaissons que (de par le pouvoir calorique et lumineux du soleil) le pigmentum ainsi que les glandes sudorales et sébacées du nègre se sont développés, au point de pouvoir enduire toute sa peau d'une rosée aussi dépurante que rafraîchissante. Mais cela ne suffit point. Car toute bonne et copieuse distillation réclame, outre un suffisant approvisionnement de charbon animalo-catalyseur et un alambic perfectionné, une certaine dose de savoir directeur; plus une certaine dose, encore, non plus de combustible mais de comburant; plus enfin une certaine dose aussi de matière première, toutes trois en rapport avec la nature et la quantité du produit à fournir.

Une certaine dose de savoir directeur, de comburant et de matière première voulant dire,

tout simplement, au moins un peu d'innervation plastico-sympathique, pas mal de sang artériel, et beaucoup de sang veineux.

Donc, dans la peau du noir.....

— On doit trouver (ce qu'on trouve en effet), un réseau vasculaire fort développé (on ne peut plus développé) en sa partie veineuse ; développé notablement encore, en sa partie artérielle ; et développé d'une manière assez remarquable en ses nerfs végétativo-incitateurs aussi bien que surveillants.

Avons-nous tout dit, sur la peau du noir? Non, certainement non! Par conséquent, continuons à conclure du milieu tout puissant qu'il habite, aux prodiges fonctionnels qu'exige de lui, sous peine de mort, ce susdit milieu tout puissant; et, de ces prodiges fonctionnels, à l'anatomie des organes qui les accomplissent.

DE L'ÉPIDERME ET DU GENRE DE POIL DU PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

La peau du noir est et doit être (avons-nous dit et prouvé) extrêmement puissante à décomposer les rayons du soleil ; extrêmement souple, extrêmement fraîche et extrêmement hématosante; en un mot, extrêmement perméable aux agents physico-chimiques ainsi qu'aux

vapeurs ou gaz dont l'organisme réclame le passage.

Eh bien! cette aptitude si précieuse (tant pour l'endosmose que pour l'exosmose), et cette transparence, si remarquablement diathermane, les posséderait-elle à un aussi éminent degré; si elle était couverte de poils et si, en outre, son épiderme était quelque peu épais ?

— Non, évidemment, non.

— Donc, au nombre des conditions, *sine qua non*, d'existence du noir, nous ajouterons encore ces deux-ci : poil nul ou mieux réduit à l'état de duvet, *comme chez l'enfant*, *et*, *comme chez l'enfant*, épiderme cutané on ne peut plus mince.

Etonnez-vous après cela que certains nègres ou Papous aient la peau douce, autant que le velours ; et totalement dégarnie de poils, sauf au cuir chevelu où se trouve souvent une surcharge de laine.

Quand j'entrerai dans les détails, je reviendrai sur le compte de cette dernière disposition anatomique.

Pour le moment, parce qu'il importe d'en finir avec la peau du noir qui nous occupe ; je passe à l'anatomie du derme proprement dit et du tissu cellulaire qui lui sert de coussinet.

DES QUALITÉS DU DERME CHEZ LE PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

Parmi les tours de force que doit exécuter l'organisme du sauvage qui habite le désert torride, afin de n'y pas mourir ; il en est deux qui ne le cèdent en rien à ceux que nous avons signalés déjà : faire du chaud, la nuit, ou tout au moins ne pas succomber au froid ; et engraisser, pendant l'abondance, plus vite qu'il ne maigrit pendant la disette.

— Faire du chaud, la nuit, avec sa peau, lui est-ce bien possible ; quand, en définitive, la donnée générale de son pays, la résultante des exigences cosmiques de son climat est positivement un excès de chaleur ?

— Evidemment, non.

— Donc, il doit recourir au feu, au vêtement ou à la chair de poule mieux que les deux autres variantes de notre espèce.

Eh bien ! c'est effectivement ce qui a lieu. Si partout on n'aperçoit pas le nègre enveloppé dans un manteau, durant la nuit : partout, du moins, on le rencontre accroupi, du soir au matin, auprès d'un feu, plus oumoins fort ; et rôtissant, d'un côté, pendant que de



l'autre il gèle, frissonne ou grelotte, tout en hérissant le duvet et les papilles vasculaires de sa peau mieux que ne le ferait un autre homme.

Mieux que ne le ferait un homme! Le tout pour ne pas laisser trop languir sa circulation cutano-capillaire; diminuer l'étendue de son tégument externe; et gêner, crainte d'un refroidissement trop intense et trop prompt, le renouvellement de l'air touchant à sa peau, en entortillant chacune de ses bulles, dans chacune des fibrilles de son duvet si bien frisé.

Ainsi font les animaux, lorsqu'ils veulent se préserver du froid.

Au lieu de plaquer leurs poils ou leurs plumes contre leur corps et, partant, de paralyser l'office de leur duvet en le rabattant sur leur peau; ils ébouriffent, au contraire, ces susdits poils ou ces susdites plumes, afin de laisser à leur bonne doublure de flanelle tout son effet calorique et isolant.

— Oui, mais chez tous ces animaux, les innombrables fibrilles du muscle peaucier sont autrement plus développées que chez l'homme; et en outre leurs contractions sont du domaine de la vie volontaire.

— Je n'en disconviens pas. Mais, pour être involontaire, l'hérétisme duveto-papillaire du

noir n'en n'est pas moins réel et efficace; attendu qu'il est dans la dépendance d'un derme aussi épais qu'énergique; dans le ressort d'un feutrage de fibre élastique (les unes blanches, les autres jaunes) aussi promptes à se vigoureusement racornir au froid, que complaisantes à se nonchalemment épanouir au chaud.

Et comment le derme du noir ne serait-il pas, comme les faits anatomiques et physiologiques le montrent, aussi riche que bien corsé. N'est-il pas la base fondamentale de notre peau ; et cette dernière peut-elle (de par la puissance du cosmos, qui la baigne, et les modifications, qu'il imprime à l'organisme) être beaucoup arrosée, cruoriquement et nerveusement sans que lui, derme, profite plastiquement au moins de cette richesse végétative.

DU TISSU CELLULO GRAISSEUX SOUS-ÉPIDERMIQUE.

Je passe à l'examen du tissu cellulaire de la peau du noir, soit Africain, soit Australien ; ou, si mieux vous aimez, aux conséquences de ce fait : que le noir doit pouvoir engraisser et parfois engraisse prodigieusement vite.

— Pour engraisser prodigieusement vite que faut-il?

— Avoir de quoi, prodigieusement vite, emmagasiner les aliments qu'élabore le tube digestif.

— Ces aliments une fois élaborés, une fois devenus graisse humaine, où se logent-ils ?

— Dans les mailles du tissu cellulaire.

— Donc les mailles de ce tissu cellulaire doivent être tout à la fois, chez l'homme qui nous occupe, fort larges et fort abondantes.

— Eh bien ! où leur abondance et leur ampleur, en cas de surcharge, doit-elle nuire le moins à l'organisme ?

— Sous la peau, dont rien n'arrête l'amplification à l'extérieur ; et sous cette peau, dans les deux régions dont le développement, aussi prompt qu'anormal, peut le moins gêner les fonctions et mouvements de l'organisme ; à savoir : au ventre, par devant, et aux fesses, par derrière.

— Les faits justifient-ils tous ses aperçus théoriques ?

On ne peut mieux. Touchez la peau du nègre et vous verrez qu'elle est comme celle des jeunes animaux, extrêmement mobile sur les tissus qu'elle recouvre. Regardez-la de bien près ; et vous verrez, à l'abdomen et aux fesses plus qu'ailleurs, qu'elle est ridée par une infinité de plis losangiques lorsque celui qu'elle

recouvre n'est pas en notable embonpoint. Enfin contemplez le nègre quand il ne se meut que lentement, et vous verrez qu'au ventre, aux fesses et aux mollets sa peau semble ballotter et ballotte effectivement beaucoup plus que la nôtre; pour peu qu'il vienne de pâtir ou seulement de fatiguer.

Cela tient..... mais, avant de parler d'autre chose que de la peau du noir, finissons-en avec cette dernière; en répondant à une objection qu'on ne m'a que trop souvent faite.

CHAPITRE II.

De la peau, envisagée comme organe exclusivement végétatif, chez le noir qui habite les pays excessivement chauds et excessivement humides.

— Nous comprenons fort bien que (chez le noir, dont vous parlez ; chez l'habitant d'un milieu trop sec, trop chaud et trop stérile ; chez le sauvage forcé de faire, de sa muqueuse intestinale, une surface exclusivement digestivo-inhalante ; de son péritoine, un simple pot à graisse ; de sa cavité abdominale, un garde-manger; de son système veineux spléno-mœsentérique un réservoir anti-coagulateur ; et cætera et cætera) nous comprenons fort bien, dis-je, que la peau ait pris, d'abord, et conserve, ensuite, les qualités que vous dites.

Mais en maintes et maintes régions du littoral africain; asiatique ou océanien (au Sénégal, aux îles Adamans ou à la Nouvelle Guinée, par exemple), toutes contrées aussi parfaitement chaudes qu'humides, aussi parfaitement riches de végétaux que d'animaux ; tous les tours de

force organique, dont vous nous avez parlé, n'ont aucune raison d'être; et cependant l'homme (qui certainement ne les effectue pas) y est tout aussi noir qu'au désert central d'Afrique ou d'Australie!

Comment expliquez-vous ce phénomène? Pourquoi une seule et même coloration en deux pays si différents?

— Rien de plus simple à concevoir.

De ce que les vivres abondent, aux parages à la fois très-chauds et très-humides ; il résulte effectivement que les courses énormes, les efforts digestifs prodigieux, les distensions abdominales considérables, et cætera, et cætera, dont je vous ai parlé, n'ont plus lieu. Mais pour changer de nom ou mieux de difficulté, le problème vital n'en est pas moins difficile pour l'organisme.

En effet, il s'agit, pour le noir habitant de ces divers rivages, non-seulement d'y vivre, mais encore de n'y point péricliter; non-seulement d'y respirer (malgré la détrempe que fait subir, à sa peau et à sa muqueuse pulmonaire, une surcharge de vapeur d'eau chaude en air chaud), mais encore de n'y pas tomber malade, malgré les miasmes fébripares que que cette susdite surcharge tend forcément à

introduire dans l'organisme ; non-seulement enfin de se décarboniquer et de se désammoniaquer par des voies autres que l'haleine ou la sueur, mais encore de ne se point laisser pénétrer par des matières morbibes animalo ou végétativo-désassimilées, comme fatalement il s'en produit, en toute contrée, chaude et marécageuse, encombrée de bêtes et d'herbages.

De ne point laisser, dis-je, pénétrer son organisme par de pareilles matières! ou si la chose arrive, de le débarrasser de tous gaz insalubres provenant des décompositions organiques du dehors, en même temps que de leurs analogues, provenant des décompositions organiques aussi du dedans ; puisque nous ne pouvons, un seul instant, vivre, agir et même penser, sans en produire.

— Si bien que, d'après vous, le problème de l'artérialisation de notre sang (au bord de certains fleuves, marais ou rivages sous-tropicaux d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie) est autant, pour le moins, si ce n'est plus difficile qu'au désert torride.

— Vous l'avez dit : autant, pour le moins si ce n'est plus difficile qu'au désert torride.

— Alors, comment l'homme, privé de tout

médicament comme de tout produit antiseptique civilisé, s'y prendra-t-il pour vivre ?

— Tout d'abord, afin de n'être pas empoisonné par imbibition cutanée ; il s'enduira le plus possible d'huile (humaine, bien entendu) c'est-à-dire du liquide que sécrètent ses glandes sébacées. Donc, afin d'exagérer leur rendement, le plus possible ; il tarira, le plus possible encore, le travail de ses glandes sudorales et, le plus possible aussi, celui de ses bulbes pilipares.

Eh bien ! parce que tel sera son premier soin et parce que nul rendement ne saurait être fort, si l'organe rendant ne l'est pas un peu lui-même ; tout naturellement le volume de ses glandes sébacées se trouvera doublé, triplé, quadruplé, peut-être, ou mutiplié par un nombre plus grand encore.

Par conséquent, au lieu de rester un homme à peau fraîche et lisse comme son frère des terres brûlantes ; il deviendra un être à peau huileuse et granulée : granulée surtout à la verge, surtout sous les aisselles, surtout au mamelon ; bref, à tous les endroits, où pour éviter les mauvais effets d'un frottement ou bien d'une succion, l'organisme réclamera un plus grand développement de ses glandes oléïpares.

— N'éprouvera-t-il que cette seule modification ?

— Oh ! que non pas. Car, par cela même qu'il éprouvera cette modification cutanée, il deviendra plus odorant et moins poilu. Moins poilu ou mieux moins laineux. Il suffit de comparer la chevelure du Papou à celle du nègre pour être convaincu de cette vérité.

— Moins poilu ou moins laineux, soit ! Mais cela ne dit pas comment il se fait qu'entouré d'ombre et de fraîcheur, que n'ayant plus à s'abriter derrière son pigmentum et sa propre vapeur d'eau, sa peau n'en reste pas moins noire.

— Aussi vais-je vous l'expliquer.

— Privée, comme elle l'est, de toute glande pouvant la graisser, sa muqueuse pulmonaire pourra-t-elle ne se pas laisser imbiber par le vétricule des miasme paludéens?

— Evidemment, non !

— Donc, toute la première, elle en sera pénétrée. Donc, toute la première, elle en sera endommagée. Donc, toute la première, enfin, elle ne fonctionnera que peu ou mal pour l'hématose générale.

Conclusion. — Aux parages sous-tropicaux, aussi chauds qu'humides ; le poumon non-seulement remplit mal son rôle d'artérialiseur;

mais, qui pis est, devient voie d'intoxication marécageuse.

— Eh bien ! quel organe, appareil ou surface exosmosante non-seulement le remplacera ; mais, qui mieux est, deviendra l'expulseur de toutes ses inhalations fébripares ?

— Le rein ?

— Non ! Ce parenchyme ne fonctionne bien qu'en pays froid.

— La thyroïde ou la rate ?

— Où voulez-vous qu'elles crachent ? Elles n'ont aucune communication avec l'extérieur.

— La muqueuse intestinale, alors ?

— Pas davantage. En ces pays nouveaux, comme partout ailleurs, son office est d'absorber les graisses animales ou les huiles végétales ; et non d'en expulser.

— Alors, le foie ?

— Eh oui ! sans doute, le foie. Témoin son volume, témoin sa force et témoin son activité, chez tous les nageurs d'eaux chaudes.

— Mais le foie suffira-t-il ?

— Telle est précisément la question !

— Eh bien ! disons-le tout de suite, afin d'en finir aussi vite que bien ; non le foie ne suffira pas. Et c'est parce qu'il ne suffira pas, aux époques les plus chaudes et les plus humides

surtout, qu'il faudra qu'à son tour (sous peine d'ictère, de fièvre jaune ou d'accès pernicieux) il trouve dans l'organisme un très-puissant auxiliaire. Donc, cet auxiliaire, quel sera-t-il?

— La peau, évidemment; puisque c'est le seul excréteur qui nous reste.

— Eh bien! oui, ce sera la peau!

La peau fonctionnant beaucoup; afin de sécréter non plus une sueur, qui serait nuisible en pareille occurence, mais bien un indispensable savon gras contenant, comme la bile, force margarates, force oléates et force phosphates sodiques et calcaires, qui, à défaut de compagnons butireux et caséeux, sauraient fort bien se faire sentir eux-mêmes.

—*Force margarates, force oléates et force phosphates, qui, à défaut de composés butireux et caséux*, sauraient fort bien se faire sentir; qu'est-ce que tout cela signifie?

Tout cela signifie qu'il ne s'agit plus maintenant, pour la peau, de faire purement de l'eau sudorale ou de la perspiration carboniquée, autrement dit, des composés binaires seulement; mais bel et bien des produits ternaires, quaternaires, quinternaires ou plus compliqués encore.

Donc cette susdite peau d'habitant de pays

très-humides et très-chauds devra travailler autrement que celle du nègre ou du Papou des sables brûlants; autrement voulant dire plus.

Donc, autrement plus que le tégument externe de l'un ou l'autre de ces deux hommes; la peau du sauvage habitant des régions paludéennes sous-tropicales d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie, devra être abondamment pourvue de charbon humain culinairo-végétativant (autrement dit) de pigmentum; plus de comburant cruorique (autrement dit encore) de sang artériel; plus de science plastico-organisante (autrement dit aussi) d'innervation sympathique; plus enfin et surtout de matière première à distiller, alambiquer, préparer, saponifier (peu importe le mot), c'est à dire : de sang veineux.

Etonnez-vous après cela que cet habitant du littoral torride atlantique, indien ou pacifique, épaississe l'épiderme de sa peau, afin qu'elle devienne quasi imperméable à l'humidité, et se la fasse, en outre, aussi noire et pour le moins aussi riche, vasculo-veineusement parlant, que son compatriote de l'intérieur, qui (lui du moins) n'a point à combattre un air marécageusement empoisonné.

Demandez aux créoles, qui ont vu travailler les noirs aux colonies, s'ils ont tous la même

teinte, s'ils ont tous la même odeur, s'ils ont tous les mêmes aptitudes (quel que soit leur pays natal et quelque temps qu'il fasse), s'ils sont aussi laborieux en été qu'en hiver, s'ils ont tous la même peau (fine, fraîche et veloutée ou bien épaisse d'épiderme, granuleuse et gluante), si leurs femmes ainsi que les nôtres (alors qu'elles ont à vivre pour deux ou à se débarrasser prochainement d'un sang veineux devenû inutile faute de gestation) ne forcent pas leur couleur et leur odeur, et cætera, et cætera; pesez bien tous les faits anatomiques ou physiologiques par lesquels ils vous répondront; et vous verrez qu'il n'y en n'aura pas un seul qui ne trouve son explication, dans ce que je vous ai raconté déjà ou dans ce que je vous raconterai par la suite sur le culte du bœuf, de l'éléphant, de l'hippopotame, du crocodile et du serpent, et cætera, et cætera.

CHAPITRE III.

Peau du Noir envisagée comme organe animal

Des papilles tactilo-sensorielles du noir — des effets que leurs perceptions produisent, tout particulièrement sur la moelle épinière — et de la manière d'être que la puissance réflexe de cette dernière impose aux parties dures et molles de la machine locomobile que tout particulièrement elle gouverne.

Envisagée comme un vêtement naturel, dont les continuelles variations de formes, de température, de goût, d'arome, de couleur et de sonorité trahissent les incessantes variations involontaires que nous fait éprouver le monde, en changeant à chaque instant de propriétés physico-chimiques, notre peau exige, pour être bien étudiée, qu'on examine tous ses organes tactilo-sensoriels, le mécanisme qui sert à les placer de manière à bien remplir leur office de receveur d'impressions et, tout au moins, le système nervoso-spinal dont le pouvoir perceptivo-reflexe suffit, à la rigueur, pour mettre en jeu ce susdit mécanisme.

(J'entends par organes tactilo-sensoriels seulement ceux dont les papilles nerveuses servent à mesurer la chaleur, l'humidité, la consistance et la dureté des corps.)

Donc, nous devrons, à propos de la nouvelle étude que nous allons faire de la peau du noir, parler, en premier lieu, des innombrables papilles tactilo-sensorielles qu'abritent son pigmentum et son épiderme ; en second, de sa moelle épinière (au moins) ainsi que de tous les nerfs qui s'y rendent ou en sortent ; et en troisième lieu, enfin, de tous les os, ligaments, cartilages, périostes, aponévroses, muscles, tendons, membranes et capsules ou manchons synoviaux qui composent notre machine locomobile.

Ainsi qu'on peut dès à présent s'en former une idée, ce triple examen ne sera pas court ; donc, pour abréger, entrons, sans autre préambule, en matière.

PREMIÈREMENT. — *Des papilles tactilo-sensorielles que renferme la peau des noirs.*

Pendant que le noir du désert trop chaud, trop aride et trop lumineux se fait, tout le

long du jour, le plus d'ombre et de fraîcheur qu'il peut, avec son pigmentum et ses glandes sudorales, afin de ne pas mourir desséché ; celui qui hante les marécages, les îlots surbaissés et les deltas fangeux, se fabrique, avec ses glandes sébacées, le plus qu'il peut aussi de l'huile dépurativo-odorante, afin de n'être ni noyé, ni surtout empoisonné par les miasmes fébripares qui surchargent son atmosphère.

Donc, sur la côte aussi bien qu'au désert, soit d'Afrique, soit d'Australie ; il y a, tant que le jour dure, surcharge de liquide sur la peau du nègre ou du Papou.

Surcharge de liquide ! C'est-à-dire détrempe de toutes les papilles nerveuses que renferme cette enveloppe de notre être ; partant, impossibilité de suffisant éréthisme ; partant, fonctionnement plus qu'imparfait ; partant, enfin, faute de convenable exercice, diminution de volume et de sensibilité.

Quand la nuit vient, des influences diamétralement contraires aux précédentes se font sentir et produisent, sous le rapport de l'atrophie anatomo-physiologique des organes en question, un résultat encore plus accentué.

En effet, au désert torride, la différence entre les chaleurs maxima du jour et minima

de la nuit est encore plus grande qu'à Bagdad et à Calcutta. Or, en ces deux localités, l'eau qu'on isole gèle pendant la nuit, tant est considérable le rayonnement sidéral ; tandis que, durant le jour (même à l'ombre, que doit-ce être au soleil?) le thermomètre monte jusqu'à 50, 52 et 54 degrés. Donc, au désert torride, le froid nocturne ratatine et rend insensibles les papilles tactilo-sensorielles du noir encore plus que la chaleur diurne ne les détrempe et paralyse.

Et, dans les pays d'excessive chaleur humide? me direz-vous. Dans ces pays-là, c'est chose pire encore. Car il ne s'agit plus du rayonnement nocturne, qui peut refroidir seulement le dos et les épaules du malheureux noir, mais bien d'une buée glaciale qui va se plaquer sur tout son corps.

Conclusion. — En quelque pays qu'il soit, le noir grelotte la nuit autant qu'il sue le jour. Donc les plusieurs centaines de mille (pour ne pas dire millions) de papilles nerveuses tactilo-sensorielles que renferme sa peau manquent, autant d'ampleur que de sensibilité ; de par le fait de leur détrempe diurne que par celui de leur crispation nocturne.

Comme souvent la théorie, en oubliant cer-

taines données biologiques ou cosmologiques aboutit à l'erreur ; voyons si la pratique (autrement dit, l'œil et l'observation du vulgaire) confirment tous nos raisonnements.

Les régions de notre peau qui savent le mieux sentir et toucher sont inconstestablement nos deux mains et nos deux pieds. Et, dans nos deux mains et nos deux pieds, celles qui s'entendent le mieux à le faire sont incontestablement encore nos dix extrémités digitales que renforcent, pour en faire des organes éminemment préhenseurs et palpeurs, que renforcent, dis-je, par en dessus, nos ongles et, par en dessous, les coussinets cellulo-graisseux qu permettent à nos papilles nervoso-cutanées d'être plus nombreuses à tâter les petits objets en même temps que plus habiles à se mouler sur leurs surfaces.

Eh bien ! examinez, chez le noir, ces vingt extrémités digitalesde notre être ; et vous verrez, premièrement, que, chez cette variante de notre espèce, les vingt ongles et les vingt petits coussinets cellulo-graisseux, qui en font des organes de perfectionnement, sont aussi plats [et aussi mal faits que chez nos petits enfants si maladroits à tâter et surtout à saisir.

Vous verrez, dis-je, premièrement cela, et

secondement vous verrez que sous ces ongles si plats et sur ces coussinets graisseux si mal faits, les papilles tactilo-sensorielles sont non-seulement plus petites et moins nombreuses que chez les jaunes ou les blancs, mais que de plus elles sont plus mal rangées : témoin les saillies beaucoup moins accentuées et beaucoup moins régulières des lignes parallèles, droites ou courbes, qu'elles dessinent sous les ongles ou sur les coussinets cellulo-graisseux en question.

Comme il me paraît à peu près impossible de rien dire d'anatomiquement plus probant, je passe au point de vue expérimentalo-physiologique; et, ne pouvant mieux dire que le docteur Pruner-Bey, je lui abandonne complètement la parole.

Voici comment il s'exprime, en son mémoire de janvier 1864, sur les noirs :

« Le phénomène le plus frappant, par rap-
» port à la sensibilité générale, c'est l'apathie
» au moins apparente du nègre en face de la
» douleur ; nous n'en avons jamais observé la
» moindre manifestation spontanée............
« Les contrariétés et les mauvais traitements
» font verser des torrents de larmes à la né-
» gresse, à son enfant, au nègre lui-même ;

» jamais la douleur physique ne provoque rien
» de pareil. Le nègre fait assez souvent résis-
» tance aux opérations chirurgicales; mais,
» une fois décidé, il fixe son regard immobile
» sur l'instrument et la main du chirurgien,
» sans donner le moindre signe d'inquiétude
» ou d'impatience; ses lèvres cependant chan-
» geront de couleur et la sueur ruissellera de
» son corps pendant l'opération.

» Un seul exemple suffira pour appuyer
» notre manière de voir.

» Une négresse subit d'abord l'opération de
» la moitié droite de la mâchoire inférieure
» avec un sang froid étonnant; puis, dès que
» la partie malade fut enlevée, elle entonna un
» chant d'une voix sonore et pénétrante; et,
» malgré toutes nos instances, ce fut seule-
» ment après avoir terminé son hymne de
» grâce qu'il fût possible de la panser. »

SECONDEMENT. — *De la moelle épinière du noir, de son couronnement encéphalique, et de tous les nerfs qui se rattachent à l'un ou à l'autre de ces deux organes.*

Nos trois systèmes nerveux (grand sympathique, spinal et encéphalique) nous font, respectivement et sans que nous nous en doutions,

des forces ou pulpes nerveuses (végétativo-carnifiante, animalo-mouvementante, et mentalo-coordonnante), en fonctionnant sous la triple influence des agents physico-chimiques, des impulsions mécaniques et des événements esthétiques (ou spécialement sensoriels) que produisent les êtres qui nous entourent, en agissant les uns sur les autres ; absolument comme nos différents viscères nous font, à notre insu, du sang, en fonctionnant au contact des matériaux (solides, liquides ou gazeux) que nous ingérons volontairement ou non.

J'entends par événements esthétiques, ou spécialement sensoriels, ceux dont les sons, les aspects, les aromes, les saveurs ou les contacts peuvent assez éveiller notre intelligence ; pour qu'elle désire leur prolongation; se rappelle en avoir perçu de semblables ou d'analogues ; et (surtout, surtout !) se complaise à en imaginer de meilleurs.

Evidemment, notre moelle épinière, son couronnement (notre surface grise encéphalique) et, dans cette surface grise encéphalique, la région la plus précieuse de toutes (notre couche cortico-cérébrale) ne déterminent, tout à la fois, les modifications matérielles que devront éprouver nos différents appareils (viscéraux,

locomoteurs et mentaux) et les différentes quantités et qualités de pulpes nerveuses que devront dépenser chacun des nerfs qui surveillent ces différents appareils..... évidemment, dis-je, notre moelle épinière, notre surface grise encéphalique et plus particulièrement notre couche cortico-cérébrale ne déterminent les modifications matérielles à produire en nos organes, et les quantités et qualités de pulpes nerveuses à y consacrer qu'en appréciant, du même coup, ce qui se passe en nous et hors de nous.

Donc, si tous nos organes tactilo-sensoriels barométriques, thermométriques, hygrométriques et électrométriques (impressionneurs spéciaux, si je puis ainsi parler, de notre moelle épinière), plus tous nos organes sensoriélo-esthétiques (auditifs, optiques, olfactifs, gustatifs) plus encore tous nos organes sensoriélo-végétatifs (individuels ou spécifiques, si je puis encore ainsi parler, autrement dit, sitiques, respiratoires, faméliques, urinaires, défécateurs ou vénériques) inhérents, soit à notre peau, soit à notre muqueuse, sont dans un état tel que forcément ils ne peuvent que mal percevoir ; forcément les actions réflexes qu'ordonnera notre moelle épinière et les résolutions de toutes sortes que forgera notre suprême coordinateur pécheront par la qualité, la quantité ou les

deux à la fois; et forcément aussi les pulpes nerveuses végétatives animales ou mentales chargées d'en surveiller la réalisation seront dans le même cas.

Il va sans dire que ce double résultat, déjà si fâcheux, serait pire encore; si les impressions à recueillir par ces susdits organes percepteurs, forcément infidèles, étaient, les unes, tellement faibles et monotones qu'elles ne sauraient mettre en activité suffisante nos centres nerveux et, les autres, tellement nombreuses et puissantes, qu'elles ne pourraient que les blesser et, partant, les pousser à mal.

Ceci posé, parce que les noirs qui nous occupent n'ont, pour stimuler leurs trois grands appareils nerveux que des phénomènes caloriques et lumineux tellement intenses qu'ils déterminent (en dépit de l'inertie des papilles tactilo-sensorielles qu'ils affectent) des hypersécrétions considérables ou des phénomènes hygrémétriques, barométriques, électriques, acoustiques et olfactifs si peu accentués d'habitude, qu'ils sont insuffisants; nous dirons de ces pauvres hères Africains ou Papous qu'ils sont (de par le ciel, la terre, l'air et l'eau) insuffisamment innervés au point de vue animalo-actif et surtout au point de vue mentalo-

spéculatif, et que c'est tout au plus s'ils le sont assez au point de vue végétativo-plastique.

Donc, ils seront (comme les enfants), énormément faibles de poitrine et de membres, encore plus énormément faibles d'esprit ; et, par cela même, auront un grand sympathique relativement plus développé que leur moelle épinière et surtout que leur encéphale.

Une conséquence forcée de tout ce qui précède est qu'ils auront, dans ce susdit encéphale, une surface grise circumventriculaire beaucoup plus développée relativement que leurs surfaces, grises aussi, péricérébelleuse et (surtout, surtout !) certico-cérébrale. Mais n'anticipons pas sur les considérations que nous ne devrons émettre qu'au chapitre où nous examinerons la peau sous le rapport mental, et puisque nous savons maintenant vers quel but, éminemment matériel, tous les êtres qui entourent le noir l'acheminent et comment ils l'innervent ; tirons profit de ces instructions pour déterminer et la structure intime, d'abord, et la forme, ensuite, que doivent prendre ses muscles, os, périostes, aponévroses, et cætera, et cætera..... bref, toutes les pièces de la machine qui doit lui servir à mettre en postures et mouvements convenables tous ses appareils tactilo-sensoriels cutanés ou muqueux.

TROISIÈMEMENT.—*De tous les os, ligaments, cartilages, périostes, aponévroses, muscles, tendons, membranes et capsules ou manchons synoviaux qui composent la machine locomobile du noir.*

MUSCLES. — Le noir use beaucoup de pulpe contractilo musculaire : premièrement, à envoyer jusqu'à sa peau la presque totalité de son liquide sanguin, afin que cette noire surface artérialise de son mieux ce que ses poumons hématosent si imparfaitement; secondement, à faire continuellement se raccourcir les fibriles musculaires qui vident les innombrables glandes (sudorales ou sébacées) que renferme cette susdite surface noire qui lui rend tant de services, afin qu'elle soit toujours fraîche et dispose; troisièmement, à mécaniquement brasser, depuis la bouche jusqu'à l'anus, les si tristes aliments dont il lui faut extraire jusqu'au dernier atome nutritif; et quatrièmement, enfin, à faire continuellement se raccourcir aussi les fibriles musculairès qui pareillement vident les innombrables glandes gastriques, biliaires, duodénales, pancréatiques et intestinales, dont les sucs ne sauraient être trop abondants, puisqu'il s'agit de convertir en chyle des substances quasi indigestes.

Or, cette pulpe nerveuse contractilo-musculaire, que notre système nerveux animalo-rachidien fournit à son collègue végétativo-sympathique, la moelle épinière du noir ne la fabrique, nous venons à l'instant même d'en montrer le pourquoi, ne la fabrique, dis-je, qu'en fort petite quantité.

Donc, si les muscles de sa vie végétative en dépensent beaucoup, ceux de sa vie de relation forcément n'en auront à user que fort peu.

Conclusion, parce que c'est en forgeant qu'on devient forgeron et qu'on se fait de vigoureux organes contractilo-volontaires ; autant les muscles de la vie de relation, chez le noir, seront relativement faibles de consistance, de coloration artérielle et de pouvoir contractile ; autant, au contraire, ceux de la vie purement végétative seront forts sous ces trois rapports.

Mais, direz-vous, ceci est de la théorie et semble peu conciliable avec les courses énormes dont vous nous avez parlé. A cette objection, je répondrai : premièrement, qu'au repos les chairs du noir qui nous occupe sont pendantes, preuve qu'elles manquent de consistance ; se-

condement, que le noir aime mieux rester trois, quatre, cinq jours et même beaucoup plus sans manger (quitte à se couper le ventre avec une corde, pour modérer ses orages instestinaux) que de se mouvoir prématurément, preuve qu'il ne se sent que faiblement innervé; troisièmement, qu'il ne se meut jamais que lorsqu'il est profondément amaigri, c'est-à-dire aussi léger que possible, pour avoir moins à supporter; quatrièmement, qu'il aime mieux courir que marcher, la loi d'inertie favorisant d'autant mieux l'équilibre des corps en mouvement que leur course est plus rapide; et cinquièmement, que, ce faisant, il ne contracte jamais ses muscles au grand complet et jamais non plus ne fléchit ni n'étend ses jambes au maximum.... En un mot, que, si vite qu'il aille, il a toujours une démarche déhanchée et toujours fait l'effet d'un homme qui cherche à rattraper son équilibre en courant après son centre de gravité.

Voyons si l'anatomie vérifie ces explications physiologiques des us et coutumes du noir; autrement dit, laissons parler le scalpel.

Chez le noir, l'acier nous montre, en premier lieu, un tube digestif énormément épaissi par les muscles circulaires et longitudinaux

qui doublent et triplent sa muqueuse ; en second, un cœur très-volumineux, surtout du côté droit ; c'est-à-dire un organe analogue à celui du fœtus, qui si bien envoie son sang veineux respirer non-seulement dans son foie, non-seulement même dans ses glandes cutanées, mais bel et bien dans son placenta ; enfin, en troisième lieu, des muscles à contraction volontaire brun-jaunâtre plutôt que rouges, ridiculement petits (vu les os qu'ils doivent mouvoir) et à fibres trop facilement pendantes.

Ne font exception, à cette dernière règle, que les moteurs de la mâchoire inférieure, les muscles de la bouche et ceux du larynx, que la dissection nous montre gros, forts et bien teintés. Je dis exception et j'ai tort ; car chez le noir, aussi maladroit parleur qu'habile suceur, les susdits muscles buccaux laryngiens et faciaux ne (servant que très-peu à causer entre adultes, mais beaucoup à sucer, humer et déglutir, en particulier) appartiennent beaucoup plus à la vie végétative qu'à la vie sociale et, dès lors, n'infirment pas la règle, mais tout au contraire la confirment.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit, au sujet des Papous australiens de la côte Ouest se régalant de baleine, ou de la côte Sud engloutissant

des entrailles d'Opossum, et vous serez, je crois, parfaitement convaincus.

Tissus blancs du Noir. — Nous l'avons déjà dit et prouvé maintes fois, le noir n'est, sous tous les rapports, qu'un grand enfant; refaire continuellement ses chairs, parce que son pays continuellement les lui consume, est sa grande mission; vivre, ou mieux, végéter est tout ce qu'il peut faire. Donc, en lui, tout est sacrifié à la vie végétative. Donc, en lui, les tissus qui (par leur structure, leur rigidité ou leur élasticité) rappellent le mieux la structure, la rigidité ou même l'élasticité des végétanx, sont lcs mieux élaborés.

— Eh bien! ces tissus quels sont-ils ?—Ceux, évidemment, qui sont le plus universellement répandus dans la série animale; ceux qui semblent composer exclusivement les bêtes placées aux plus bas degrés de l'immense échelle zoologique; ceux dont, en notre corps, nous modifions le plus difficilement la vitalité; ceux que nous guérissons avec le plus de peine, quand ils sont endommagés; ceux que les maladies, qui stérilisent le mieux notre espèce, n'atteignent heureusement qu'en dernier lieu; ceux, enfin, qui prédominent chez les enfants des

familles qui s'éteignent dans la scrofule et la misère : les tissus blancs.

Les tissus blancs ! C'est-à-dire, le tissu cellulaire, le derme (tant cutané que muqueux), les aponévroses, le névrilème, les ligaments, les cartilages et surtout (surtout !) les os et leur périoste qui vivent si bien (ceux-là par celui-ci) comme les arbres par leur écorce.

L'anatomie et la physiologie confirment-elles ces *à priori* théoriques ?

On ne peut mieux ; car, chez le noir, les tissus que je viens d'énumérer sont aussi fermes et aussi abondants que leurs moteurs rouges (les muscles) sont faibles et raréfiés. Pas d'aponévroses, pas de névrilèmes humains plus corsés que celles et ceux du noir. Pas d'os humains surtout qui soient plus gros, plus lourds, plus blancs et plus accentués, en tous leurs reliefs d'insertion tendineuses, que ceux du noir.

Comme la singularité de ces faits anatomiques pourrait, jusqu'à un certain point, vous empêcher d'y croire ; laissez-moi vous en donner les raisons physiologiques ; en m'appuyant sur les trois aphorismes les plus généraux, les plus justes et les plus encourgeants qu'il y ait en histoire naturelle..... aphorismes qui, à la

rigueur, pourraient n'en former qu'un seul, et dont voici les énoncés :

Il n'y a pas de plante ou de bête qui, passant de l'état sauvage à l'état civilisé, n'amoindrisse ou ne perde ses défenses naturelles, tant internes qu'externes, en même temps que sa vigueur plastique, aussi bien individuelle que spécifique ;

Et *vice versà*, il n'y a pas de plante ou de bête qui, repassant de l'état civilisé à l'état sauvage, ne recouvre, tout au contraire, et celle-ci et celles-là :

Autrement dit, les êtres vivants sont d'autant mieux armés contre le monde qui les entoure que les éléments nerveux (personnels ou étrangers) qui les gouvernent sont moins solidaires et moins capables de former de bonnes conceptions défensives ; et réciproquement, ou mieux, inversement plus les éléments nerveux qui gouvernent, et cætera, et cætera.

J'entends (comme tous les biologistes, éleveurs et pépiniéristes) par défenses ou armes naturelles, tant externes qu'internes, des végétaux, les épines, poils, écorces, piquants, duvets, aspects hideux, odeurs repoussantes, sucs malfaisants; bref tous les produits quelconques susceptibles de les faire respecter ; et par dé-

fenses ou armes naturelles des animaux, pareillement, les fourrures fauves, cuirs épais, griffes déchirantes, cornes aiguës, dents acérées, incrustations résistantes, excréta nauséabonds et sécréta dangereux qui peuvent déterminer à le respecter.

Cela dit, entrons en matière.

Evidemment, la conclusion à tirer (sinon la traduction à faire) de tout ce qui précède est la suivante. Si parfaits que puissent devenir un organisme et les centres nerveux qui le gouvernent, jamais ceux-ci ne pousseront celui-là à réaliser autre chose que des actes et des produits grossiers ; tant qu'une sollicitude intelligente et morale n'épargnera point, à tous ses organes sensoriels cutanés ou muqueux, de mauvaises influences physico-chimiques, de méchantes impulsions dynamiques, ou de laides images sonores, optiques, olfactives ou sapides.

Donc, parce que (dans l'organisme du noir, maintenu à l'état sauvage par la sauvagerie de son désert) le névrilème est, pour le cylindre axis du nerf et son liquide protecteur, une matérielle défense ; le névrilème est, surtout aux mains et aux pieds du sauvage noir, excessivement épais.

Donc encore, parce que (dans l'organisme du noir, maintenu à l'état sauvage par la sauvagerie de son milieu) les aponévroses sont, pour les misérables muscles contractilo-volontaires qu'elles guident ou protégent, une défense matérielle; les aponévroses sont chez le noir excessivement épaisses.

Donc aussi, parce que (dans l'organisme de ce même noir) les ligaments et cartilages sont, pour les os qu'ils doivent maintenir en rapport, une véritable défense contre les déplacements que pourraient opérer des muscles insuffisamment forts et surtout insuffisamment bien gouvernés, les ligaments et cartilages sont chez le noir fort solides.

Donc enfin, parce que (dans l'organisme du noir, maintenu à l'état sauvage par la sauvagerie de son désert) le phosphate calcaire (tout en déterminant l'excès de poids, de blancheur et de dureté des os) est, pour ces leviers inflexibles, une très-grande cause de solidité, autrement dit une véritable défense matérielle; le phosphate calcaire est, dans les os du noir, beaucoup plus abondant que dans ceux du jaune et du blanc; et contribue, par cette surabondance même, à *leur donner* leur état particulier.

Soit! me direz-vous ; le surcroît de volume,

de poids, de blancheur et de dureté des os du noir (que vous auriez pu expliquer par ce fait, que le point de vue végétativo-matériel primant tout, chez ce genre d'homme, la matière calcaire devait plus abonder en ses leviers rigides que l'élément gélatineux), vous le justifiez par ce fait que les défenses brutales abondent là où les précautions morales ne peuvent même pas s'organiser. Mais l'excès de relief des parties où viennent s'implanter les tendons de ces muscles relativement trop faibles; comment l'interprétez-vous?

— Comme l'excès phosphato-calcaire; en posant en principe qu'il en est du consensus animalo-mécanique de notre organisme, comme de son consensus plastico végétatif; ou, si mieux vous aimez, en disant: chez le noir (dont l'activité, pour ne pas dire la logique, cortico-cérébrale est si faible) l'activité (pour ne pas dire aussi la logique) péricérébelleuse compense l'insuffisance musculaire par l'exagération des bras de leviers osseux; absolument comme l'activité, la logique, ou le surcroît d'étendue (car ces trois équivalents marchent de front) absolument, dis-je, comme l'activité, la logique ou le surcroît d'étendue de la surface végétativo-ventriculaire de l'encéphale compense le défaut d'hématose pulmonaire,

par l'exagération de la sécrétion cutanio-sudorale (dans les pays qui sont trop secs en même temps que trop chauds) ou par les hypersécrétions hépatiques et sébacées (dans ceux qui sont au contraire en même temps que trop chauds, trop humides).

Comme ces dernières phrases, que surchargent peut-être beaucoup trop de mots scientifiques, pourraient manquer de clarté; reprenons cette question des reliefs osseux exagérés, en partant directement du problème de locomotion que doit résoudre le noir, soit qu'il ait à se mouvementer en un pays de sables mobiles ou en un pays de boues plus mobiles encore.

— Pour lui, si pauvre de sang artériel et de pulpe nerveuse. de quoi s'agit-il en fait de mécanique animale ?

— De fournir, au moins de frais possible de comburant et de commandement, des quantités considérables de mouvement, sur un sol toujours prêt à se dérober sous lui ; le tout au moyen d'une machine très-mal équilibrée, fort lourde en ses leviers et, pour comble de malheur, garnie de muscles contractilo-volontaires énormément trop faibles.

— Donc, il lui faudra par en bas (comme à

tous les animaux qui ont pour coutume de se mouvoir sur l'eau ou de courir sur les herbes) une emplanture considérable, et par en haut (comme aux saltimbanques funambules, toujours sur le point de perdre leur équilibre) un énorme balancier.

— Autrement dit?....

— ....Au bout des jambes, d'énormes pieds munis d'orteils bien longs et bien facilement écartables; au bout des épaules des bras démesurément longs, terminés par d'énormes mains, afin que leur plus petit écart ait beaucoup d'importance; et, tout le long du corps (toujours comme les saltimbanques en question) jamais la moindre raideur; autrement dit une demi flexion perpétuelle, aussi bien du rachis que des membres inférieurs. D'où cartilages inter-vertébraux aussi bien qu'inter-osseux plus élevés.

— Voilà pour le squelette; passons à ses moteurs. Ils sont, avons-nous dit, flasques, mous et décolorés; donc pour mouvementer les bras de leviers si longs et si lourds, qui doivent permettre au corps du noir de marcher, ramper, grimper et nager au besoin avec la même facilité, que faut-il?

— Que toujours les tendons d'insertion

musculaire s'attachent le plus loin possible du centre de rotation.

— Donc les énormes pieds du nègre seront plats, c'est-à-dire fort peu cambrés, afin que leurs os ne perdent rien de leur longueur.

Donc ses calcanéums seront comme ceux du singe fort prolongés en arrière.

Donc ses tibias seront très-longs aussi.

Donc ses rotules seront fort saillantes.

Donc, au dessus comme au-dessous de son articulation fémorale, les os de son bassin, par devant aussi bien que par derrière, seront aplatis et prolongés, afin de n'amoindrir aucunement leur longueur, en prenant des courbes gracieuses. Certainement ses fesses n'en seront que plus creuses et pointues ; mais qu'importe !

Donc ses côtes (au lieu de s'étendre latéralement, au sortir de la gouttière vertébrale) se porteront brusquement en avant. Ce qui rétrécira sa poitrine.

Donc ses mains seront énormes, ses poignets tout osseux, ses avant-bras et bras énormes, son olécrane et sa tête humérale énormément accentués et prolongés, ce qui lui donnera un coude excessivement pointu et une épaule toute décharnée.

Donc, sa clavicule (exception, confirmant la règle, si je puis ainsi parler) sa clavicule,

dis-je, obligée de servir toute seule de point d'appui à ce bras (ce demi-balancier) si démesurément long et lourd, sera seule très-arquée, pour gagner en force et cambrure ce qu'elle perdra en longueur, quitte à faire paraître les épaules encore plus maigres et plus étriquées.

Donc, sa mâchoire inférieure, ici nous rentrons dans la règle, sera presque aussi droite que celle de l'enfant qui tète encore, d'où résultera son prognatisme facial.

Donc, enfin, son occipital (point d'attache de tous les extenseurs de sa tête, qui font tous contre-poids à son énorme face), sera très-prolongé, surtout en arrière, et, partant, causera, si je puis ainsi parler, son prognatisme cranien.

— Eh bien ! pour contenir des muscles, faibles à la vérité, mais si hardiment lancés loin du centre de rotation des mouvements qu'ils déterminent, que faut-il ?

— De très-fortes aponévroses.

— Et pour prévenir les glissements que ces points d'attache si lointains pourraient causer, que faut-il encore ?

— Des ligaments très-forts.

— Donc (car évidemment il faut conclure), donc, de cette démonstration nouvelle que

nous venons de faire, du besoin qu'il y a, pour le noir, que ses surfaces d'insertion tendineuses soient exagérées en volume et ses aponévroses en ligaments très-vigoureux, nous conclurons que, de quelque façon qu'on s'y prenne et à quelque point de vue qu'on se mette, on trouve que tous ses tissus blancs sont et doivent être tels que nous l'avons dit.

Au point où nous en sommes arrivés, nous n'aurions, évidemment, qu'à recouvrir de leur noire enveloppe tous les reliefs et toutes les dépressions que nous venons de théoriquement disséquer et à en faire la somme, si je peux ainsi dire, pour déterminer les formes et les mouvements du nègre.

Mais parce qu'il importe, quand on veut justifier une théorie, de démontrer qu'on arrive toujours, au moyen de son principe, aux mêmes conclusions aussi vérifiables que vérifiées par les faits, sous quelque jour qu'on envisage l'être qu'elle sert à étudier et faire comprendre, je vais, dans le chapitre suivant, expliquer les formes du noir, en partant non plus de chacune de ses parties composantes pour arriver à l'ensemble, mais au contraire de l'ensemble pour descendre jusqu'aux moindres détails.

CHAPITRE IV.

PEAU ENVISAGÉE COMME ORGANE ANIMAL.

Point de vue géométrique et point de vue mécanique, forme et mouvement.

Qui dit plante, dit être vivant ne pouvant se déplacer ni remuer, de son propre chef ; et qui dit animal, dit, au contraire, organisme susceptible de faire, peu et surtout beaucoup, l'un et l'autre.

Partant de là, étudier la peau de l'homme, en la considérant comme un organe animal ; c'est évidemment l'examiner à un point de vue géométrique et mécanique tout à la fois, c'est-à-dire, au point de vue des reliefs qu'elle peut successivement offrir et des mouvements qu'elle peut successivement opérer.

Or ces reliefs et ces mouvements ne sont, à leur tour, que les traductions plus ou moins exactes des poses et des contours que nos os,

nos muscles et nos autres tissus affectent ; quand ils obéissent aux manières d'être que déterminent, en nous, les influences *présentes* du milieu qui nous entoure et surtout celles *passées* (beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus puissantes) du monde qui nous a dressés, de générations en générations, à aimer, agir et penser d'une façon plutôt que d'une autre.

Donc, puisque ces reliefs et ces mouvements ne sont que la traduction de plus en plus exacte des poses et contours que prennent nos os, nos muscles et nos autres tissus, à mesure que notre pays et ses habitants de toutes sortes nous ancrent, de plus en plus aussi, dans tels et tels sentiments, telles et telles habitudes et tels et tels préjugés ; pour bien étudier notre tégument externe (en tant que machine locomobile animale) et bien comprendre toutes ses particularités morphologiques, nous devons commencer par décomposer tout notre être, aussi logiquement que biologiquement, en parties fonctionnelles, bien nettement accentuées ; et chercher, dans les qualités du milieu où il vit, les résultats qu'il exige de chacune d'elles, si nous voulons rationnellement déterminer les modifications de volume et de forme qu'il leur impose.

Eh bien ! cette analyse de plus en plus détaillée de notre corps, ce fractionnement préliminaire de notre organisme en ensembles fonctionnels de plus en plus spéciaux ; faisons-le.

Evidemment, l'homme est aussi décomposable, anatomiquement parlant, en deux grandes régions (l'une, sus-diaphragmatique ou supérieure, l'autre sous-diaphragmatique ou inférieure) que les animaux les mieux faits le sont en deux grosses moitiés : l'une, antérieure, leur avant-train ; l'autre, postérieure, leur arrière-train.

Evidemment encore, à ces deux régions primordiales de notre être, se rattachent respectivement, en haut, les organes qui surtout servent à notre vie de relation : tête, col, membres supérieurs et poitrine ou soufflet vocal ; et, en bas au contraire, ceux qui plus spécialement ont trait à l'existence matérielle de notre individu ou de notre espèce : viscères abdominaux, appareil génital, bassin et jambes.

Enfin, non moins évidemment, ces deux premières moitiés de notre être (bien qu'elles soient plus inséparables et plus solidaires, en notre espèce qu'en aucune autre) sont respectivement dominées par deux conceptions différentes. Conceptions qui sont, la première, plus

mentalo-animale que matérielle et, la seconde, plus animalo-végétative que spirituelle.

Donc il en est un peu de nous comme de notre planète, autrement dit nous avons deux pôles : l'un moral, l'autre bestial ; et c'est à faire prédominer celui-là sur celui-ci que nous devons consacrer et consacrons effectivement presque tous la phase ascendante de notre existence.

Comme je viens de l'affirmer à l'instant même, chez nous plus que chez tout autre animal, les deux grosses moitiés primordiales de l'être sont absolument inséparables et parfaitement solidaires.

Néanmoins, si l'on veut bien remarquer : *premièrement*, que les hommes de génie, quel que soit leur genre, sont aussi difficiles à nourrir qu'inaptes à se reproduire ; *secondement*, que les très-belles femmes, de n'importe quelle variante humaine, sont identiquement dans le même cas ; *troisièmement*, que nous soldons toujours, à l'instar de tous les animaux et de tous les végétaux philanthropes, l'exagération d'un mode fonctionnel ou moral quelconque par l'infériorité de notre vigueur plastique, surtout procréatrice ; *quatrièmement* enfin, qu'une population épuisée comme je viens de

le dire, par une manière trop exclusive de vivre, ne s'est jamais revivifiée que par des barbares, absolument comme nos plantes et nos bêtes, par trop cultivées, ne se ravivent jamais que par des sauvageons... Si, dis-je, nous voulons bien prendre en considération ces quatre grandes catégories de phénomènes humains, zoologiques et botaniques ; nous en arriverons forcément à la conclusion que voici :

En dépit de l'union indissoluble et de la solidarité parfaite qui les accole tout d'abord, dans le sein de notre être ; les deux grosses collectivités d'organes que j'ai nommé nos moitiés sus et sous-diaphragmatiques sont en antagonisme secondaire... absolument comme, dans notre globe encore, sont en antagonisme électrique également secondaire, le pôle magnétique nord et le pôle magnétique sud ; bien qu'ils soient primordialement en solidarité telle (de par la commune chaleur solaire qui détermine la formation de chacun d'eux en chauffant inégalement nos deux hémisphères) ; bien qu'ils soient, dis-je, en solidarité telle que l'un d'eux ne saurait varier sans qu'aussitôt l'autre ne variât.

Cette rivalité, secondaire seulement, des deux

points de vue (pour ne pas dire des deux plexus) qui gouvernent (en se le disputant) notre individu tout entier, tient à ce qu'il faut, *sous peine de mort*, que ces deux foyers, directeurs (l'un) de notre vie sociale et (l'autre) de notre existence matérielle puisent, en sens inverse, dans les communes réserves de notre sang artériel et de notre pulpe nerveuse ; attendu que nous ne pouvons, en vingt-quatre heures, nous faire qu'une quantité limitée de liquide nourricier et une quantité limitée aussi d'huile administrative.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi, parce qu'un de nos deux pôles compensera toujours, par ses économies, l'excès qu'aura dépensé l'autre ; nous pouvons affirmer que notre arrière-train s'atténuera, toutes les fois que la moitié sus-diaphragmatique de notre être s'amplifiera, pour obéir aux *exigences* du milieu matériel qui nous entoure, ou de la société que nous fréquentons, ou bien encore de l'âge que nous prenons, et cætera, et cætera ; et que cet arrière-train, susdit, s'hypertrophiera, au contraire, toutes les fois que les phénomènes cosmiques, sociaux ou individuellement chronologiques, dont nous subissons forcément l'influence, nous travaillerons en sens inverse.

Nous pouvons, dis-je, affirmer cela ! Et nous pouvons affirmer pareillement que les divisions et subdivisions que nous allons établir dans chacune de ces deux grosses moitiés feront comme elles ; si l'antagonisme fonctionnel mentalo-animal et animalo-végétatif, qui domine dans ces deux premières moitiés de notre personne, se poursuit dans chacune de leurs moindres parties constituantes.

Donc, si nous voulons arriver jusqu'au modèle de chacune d'elles, en prenant pour base de nos déterminations sculpturales le plus ou moins de mentalité animale ou d'animalité végétative que chacune d'elles doit exprimer, il faut que nous répondions tout d'abord à cette question : la loi de solidarité primordiale mais d'antagonisme secondaire que je viens de signaler comme gouvernant les rapports des deux grosses moitiés de l'être humain, tout aussi bien que celle de l'avant et de l'arrière-train de tous les animaux un peu supérieurs, domine-t-elle aussi (oui ou non) les rapports des autres divisions et subdivisions dicothomo-fonctionnelles (si petites qu'elles soient) qu'on peut établir dans ces deux grosses premières moitiés de notre être ?

Eh bien! oui, cette loi de solidarité primordiale et d'antagonisme secondaire se poursuit à travers tous les appareils, organes et portions constituantes d'organes formant un élément constituant si petit qu'il soit, ne fût-ce qu'un simple acinus excrétant.

Comme l'énumération de ces divisions et subdivisions (toujours dicothomiques) de premier, second, troisième, quatrième ordre, et cætera suffira largement à justifier mon assertion; permettez, qu'au moins je vous commence la liste de ces décompositions anatomo-physiologiques de moins en moins importantes.

MOITIÉ SUS-DIAPHRAGMATIQUE DE NOTRE ÊTRE.

Tête. Région cranienne et région faciale.

Dans la première de ces deux régions, nous trouvons un contenant (successivement pileux. peaucier, osseux, membrano-séreux et liquide) protégeant un appareil nerveux si bien fait pour élaborer des résolutions mentalo-animales plutôt que des combinaisons animalo-végétatives, bien qu'il en fasse de deux sortes!..... Si bien fait, dis-je, pour élaborer des résolutions mentalo-animales; que bien certainement on trouverait, à la surface grise qui élu-

cide ces susdites résolutions, mille, mille et mille fois plus d'étendue qu'à celle où s'amalgament les arrangements, seulement animalo-végétatifs, qui gouvernent plastiquement notre être; s'il était possible d'étaler, à côté du très-petit développement des parois et surtout du plancher de nos ventricules encéphaliques, l'énorme surface qu'offriraient les lobes, circonvolutions, plis, feuillets et folioles de notre périphérie cérébrale complétement rectifiés.

Tout au contraire, le plan et le mécanisme de notre région faciale témoignent bien plus d'une mission animalo-végétative (par ses organes servant à introduire en nous les solides, liquides et gaz qui nous sont nécessaires) que d'une mission mentalo-animale; bien que cette même face abrite les organes sensoriels qui nous servent à voir, écouter, sentir et déguster l'espace.

Col. Région laryngo-pharyngienne et région céphalo-motrice.

La texture et la structure de la première de ces deux régions où réside l'organe de notre expression par excellence (la voix) dénotent un appareil bien plus évidemment fait pour traduire des conceptions mentalo-animales que

pour servir d'entonnoir, bien qu'il en fasse au besoin l'office.

Le plan et le mécanisme de la seconde, au contraire (par la vigueur de ses os et de ses muscles, ainsi que par la présence du corps thyroïde qu'ils abritent si bien, par derrière et latéralement), dénotent un office beaucoup plus végétativo-animal qu'expressif; un appareil beaucoup plus utile à la conservation de notre sang (par sa partie glandulaire) et aux vigoureux mouvements et coups de notre crâne (par ses muscles moteurs) qu'à la fine expression mimée de nos pensées.

Je dis : Beaucoup plus utile à la conservation de notre sang qu'à la fine expression mimée de nos pensées; parce qu'en général (pour dire oui, non, ou manifester le déplaisir qu'on nous cause) nous remuons la tête et le col tout aussi brusquement que le font les sauvages.

Membre supérieur. Nous distinguons, en cet organe, deux régions : l'une, axillo-brachiale; l'autre, manuelo-exploratrice.

Evidemment, la richesse toute glandulaire et toute lymphatico ganglionnaire de la première dénote par ses hypersécrétions odorantes (en cas de violent exercice) et ses accidents

pathologiques (en cas de contacts malsains) un appareil bien plus fait pour veiller sur la composition matérielle de notre sang que pour servir à manifester, par les mouvements de notre épaule, ce qui nous plaît ou déplaît, bien que chez tous les peuples encore ces gestes aient la même valeur; et non moins évidemment la texture et la forme de la deuxième de ces deux régions (avec son manche et son éventail, son avant-bras et sa main, beaucoup plus riches en os, en muscles et nerfs qu'en vaisseaux et en glandes) accusent une destination plus, énormément plus, mentalo-animale qu'animalo-végétative.

Donc nous pouvons affirmer, pour en finir avec cette moitié sus-diaphragmatique de notre être, que nous avons deux régions bien distinctes dans l'intérieur de la poitrine; et qu'en dépit de leur mission commune d'organes (aspirants et refoulants) on ne peut plus utiles à notre vie plastique, ces deux régions bien distinctes témoignent parfaitement de l'antagonisme secondaire qui présida à leur structure ainsi qu'à leur texture.

Parlant ainsi, je fais allusion à notre appareil thoraco-pulmonaire et à notre appareil péricardo cardiaqne.

En effet, le premier, phono-respiratoire, sert (malgré son office d'appareil hématoseur inhalo-exhalant) de soufflet à l'orgue expressif de notre appareil mental ; tandis que le second (en dépit de sa texture exclusivement animale, c'est-à-dire musculo-contractile) sert non-seulement à lancer, vers toutes nos chairs, notre sang artériel qui est leur aliment, mais encore à les débarrasser toutes de leur sang noir, qui est leur excrément.

Je passe à l'énumération des divisions et subdivisions qu'on peut établir de la seconde *moitié* primordiale ou *sous diaphragmatique* de notre individu ; quand on met, d'un côté, les organes qui servent plus à notre vie végétativo-animale qu'à notre vie animalo-mentale et, de l'autre, ceux qui, tout au contraire, servent plus à notre vie de relation qu'à notre vie plastique.

Nous avons dans l'abdomen deux régions bien distinctes : l'une digestivo-intestinale qui, de prime abord, semble ne servir qu'à notre existence personnelle : l'autre, reino-génitale qui, évidemment, joue un rôle fort important dans notre vie de relation, puisque sans elle notre espèce disparaîtrait.

Eh bien ! ces deux appareils (qui témoignent si bien, par leur présence, des deux conceptions antagonisto polaires, qui se partagent le contenu de notre abdomen) peuvent, eux aussi, se respectivement subdiviser en deux régions, témoignant à leur tour, de l'incontestable concurrence que se font, partout notre être, les deux points de vue végétativo animal et animalo-mental qui se disputent notre vie.

En effet, si de même que notre tube intestinal se divise, tout naturellement en deux régions : l'une supérieure (digestivo-inhalante) plus glandulaire que musculaire, qui surtout sert à notre nutrition : l'autre inférieure (excrémento exhalante, plus musculaire que glandulaire) qui (sans nous être, en cas d'attaque, aussi utile qu'aux hérissons, aux crapauds et aux seiches) nous sert, grâce à la vigueur croissante avec l'âge de notre sphincter anal, à respecter de plus en plus nos semblables...., les gens les plus grossiers étant les seuls qui fassent usage de leurs gaz odorants, pour témoigner le peu de respect qu'ils ont pour les autres et eux-mêmes..... De même, dis je, que notre tube intestinal se divise, tout naturellement en ces deux régions, à fonctions comme à structure jusqu'à un certain point opposites ; de même

notre appareil génito-urinaire se divise, lui aussi. en deux régions : l'une reino-vésico-urétrale (plus abondamment et plus chimiquement excrétante que musculaire) qui ne sert absolument qu'à notre vie personnelle et purement végétative : l'autre, au contraire, copulativo-procréatrice (beaucoup plus mécaniquement sinon beaucoup plus musculairement puissante et beaucoup plus nerveusement, bien qu'infiniment moins copieusement sécrétante) qui, certainement, sert à la conservation de notre espèce, encore plus qu'à la nôtre, et, certainement aussi, contribue plus à nous lancer dans la vie domestique et, par cette dite vie domestique, dans la vie civile que ne le font nos autres organes de relation (oreilles, yeux, bouche ou nez) bien qu'ils soient infiniment plus jolis et plus montrables.

Enfin, disons pour en finir avec ces divisions secondaires et tertiaires de notre moitié inférieure, que nous avons dans son support une région iliaco-fémorale, ou mieux, inguino-cuissale (rotativo-désambulatrice) et une région pédo-telluro-palpante ; qui sont, la première, plus riche en graisse, en glandes, en vaisseaux lymphatiques et ganglions que la seconde ; et la seconde, au contraire, éminemment plus

riche que la première en os, en muscles et surtout en nerfs, bref, en instruments servant beaucoup plus à notre vie de relation (transport et toucher) qu'à notre existence purement plastique.

Je passe à la subdivision de nos régions anatomo-morphologiques tertiaires en contrées quaternaires.

Dans notre *crâne*, ou mieux dans son contenu si éminemment nerveux, la région qui surtout élabore des conceptions et des mouvements volontaires est l'antéro-supérieure (notre surface grise cortico-cérébro-cérébelleuse, la tête de l'homme étant supposée placée comme celle des animaux), et celle qui surtout forge des combinaisons plastiques et des mouvements involontaires est la postéro-inférieure, notre surface grise cortico-cérébello-ventricuculaire.

Dans notre *face*, la région qui surtout nous sert à recueillir des aliments intellectuels et moraux, des images lointaines (tant olfactives et visuelles qu'auditives) est la sus-palatine : et celle, au contraire, qui ne sert qu'à recevoir des matériaux sapides ou non et à les déglutir (pour nous faire non plus des idées et des

vouloirs bien précis, mais des appétits brutaux et surtout de la chair et des os) est la sous platine ou intra-maxillaire.

Dans notre appareil *larynyo-pharyngien*, l'organe qui surtout sert à notre vie de relation est le larynx, d'autant plus inhabile à émettre des sons intelligibles, que l'individu ou son espèce est plus jeune; et celui qui, au contraire, fonctionne le plus en faveur de notre plasticité matérielle, est le pharynx si habile à déglutir aux âges (personnels et sociaux) où son voisin de l'avant est si maladroit.

Dans notre *cœur*, les cavités de droite et celles de gauche; dans notre *appareil digestif* la région intestinale située au-dessus de la barrière des apothicaires et celle située au-dessous; dans notre *appareil urinaire*, les reins et la vessie; dans notre *génital*, les testicules et le mécanisme éjaculateur, et cætera, et cætera... sont des subdivisions dont l'antagonisme (au point de vue des services de plus en plus mécaniques ou de plus en plus plastiques) à rendre est trop connu pour que j'insiste davantage.

Je dis et cætera, et cætera, et cætera, parce que prolonger indéfiniment une liste semblable

ne pourrait évidemment aboutir qu'à trois choses : ennuyer, fatiguer et faire perdre de vue le problème dont nous poursuivons la solution ; problème qui, je le répète, est celui-ci :

Préciser les formes qu'a dû prendre le corps de l'homme, dans les pays où maintenant encore nous ne trouvons que des noirs ; pour faire face : *premièrement*, à toutes les exigences cosmiques ; *secondement*, à toutes les influences morales des sociétés, petites ou grandes, qui ont pu s'y former ; et, *troisièmement*, enfin, à toutes les exigences encore que pouvait imposer non plus le milieu (purement cosmique ou purement social). mais bel et bien le temps, autrement dit, la succession des âges : préciser, dis-je, toutes les formes de l'homme, travaillé par ces trois sortes d'influences ;

Sachant que, d'un bout à l'autre de son être, il y a (comme chez tous les animaux un peu supérieurs) antagonisme entre ceux de ses appareils, organes ou fragments d'organes qui sont plus utiles à sa vie mentalo-animale qu'à sa vie animalo-végétative, et ceux (au contraire) de ses appareils, organes ou fragments d'organes qui sont plus utiles à sa vie matérielle qu'à sa vie morale.

Posé de la sorte, ce problème d'architecture ou mieux de sculpture anatomo-physiologique devient immédiatement fort simple.

En effet, du moment que le milieu du genre d'hommes qui nous occupe est si monotone et si aride, si pauvre de spectacles sensoriels et si avare d'aliments nutritifs ! que son encéphale ne peut pas plus élucider un ensemble de résolutions nettes (un but précis, pour ne pas dire un idéal) avec ce qu'il perçoit d'images, que ses viscères ne se peuvent fabriquer un sang quelque peu riche (une vigueur quelconque) avec ce qu'ils reçoivent d'aliments ; il est évident que l'ensemble des influences qui déterminent et gouvernent sa vie ne lui impose qu'un devoir : développer son être en longueur, en épaisseur et en hauteur ; sans lui permettre de perdre son cachet d'animal, ne pensant qu'à une chose, se gaver ; n'agissant qu'en vue d'une chose, se gaver ; et gavé, n'aimant qu'une chose, dormir.

Ainsi n'ont à faire, ne font, et ne peuvent songer à faire autre chose, les enfants qui viennent de naître ; surtout quand la misère du sein maternel les a créés faméliques.

Conclusion. — L'ensemble des influences qui mènent la vie du noir lui impose le devoir

de ne devenir, de plus en plus, qu'un grand enfant; en d'autres termes, de ne se développer que, de plus en plus, materiellement ou, si mieux vous aimez, de ne faire que, de plus en plus, prédominer (en tout ses pareils, organes et fragments d'organes) le point de vue animalo-végétatif sur le point de vue mentalo-animal; par conséquent le volume et la plasticité des pulpes inhalo-exhalantes et des tissus purement inertes sur le volume et la plasticité des fibres contractiles et (dans les appareils, organes ou fragments d'organes constitués par ces fibres contractiles elles-mêmes) ces susdites fibres contractiles sur les éléments nerveux qui les gouvernent.

Eh bien! cette besogne d'amplificateurs éminemment matérialistes; faisons la pour chacune des deux grandes moitiés primordiales de l'homme noir, ainsi que pour chacune des divisions et subdivisions dans lesquelles nous avons biologiquement fragmenté sa statue; afin d'aboutir, comme résumé, à son portrait.

Premièrement. — Parce que dans la tête de ce genre d'homme, ce qui sert à penser doit être beaucoup moins développé que ce qui peut à la rigueur ne servir qu'à respirer, boire

et manger ; le crâne du noir est beaucoup plus petit que sa face.

Secondement. — Parce que, dans ce crâne, ce qui sert à élaborer des conceptions mentalo-animales (des idées et des expressions) doit être beaucoup moins développé que ce qui peut (à la rigueur) ne servir qu'à fabriquer des combinaisons purement plastiques et des mouvements involontaires ; la région antéro-supérieure est moins développée que la région postéro-inférieure.

Parlant ainsi, je fais aussi bien allusion au contenu qu'au contenant, à la région frontale qu'à la région occipitale et à la surface grise cortico-cérébrale de notre encéphale, qu'à la surface également grise de l'extérieur de notre cervelet et de l'intérieur de notre cavité encéphalo-ventriculaire.

Troisièmement. — Enfin, parce que, dans la face du noir, ce qui sert à loger les organes des sens, qui ne peuvent que nous fournir des éléments intellectuels et moraux, doit être moins développé que les cavités servant à humer, savourer et déglutir les gaz, liquides et solides indispensables à nos tissus animalo-végétatifs ; tout ce qui est au-dessus de notre palais est beaucoup moins développé que ce qui est au-dessous ; et, dans la moitié supérieure de notre

visage, les cavités osseuses réservées à l'oreille et à l'œil sont relativement beaucoup moindres que les reliefs et dépressions destinés à l'épanouissement du nerf olfactif, qui si bien guide les carnassiers en leurs chasses.

Comme je compte (à l'occasion de l'histoire naturelle de la peau du noir, envisagée comme appareil mental) faire très en détail l'anatomie de ses organes sensoriels, en partant de la physiologie qui leur est imposée par son milieu; je crois devoir, pour le moment, n'insister que fort peu sur les détails morphologiques de son appareil acoustique, oculaire, nasal, et buccal. En conséquence, je passe à l'examen sculptural de son col.

— Quelle est (chez l'enfant qui vient de naître, chez l'enfant qui doit avant tout bien plastiquement travailler, pour bien plastiquement se développer) quelle est, dis-je, la partie la plus faible de ce département anatomique.

— La région postéro-inférieure, ou mieux, vertébro-musculaire, celle qui lui servira plus tard à mouvoir son plus précieux explorateur du monde: sa tête, qu'en naissant il ne peut même pas soutenir.

—Et, dans ce même département anatomique,

dans ce col, qu'y a-t-il au contraire de plus fort?

— Son appareil antéro-supérieur ou laryngo-pharyngien qui tant lui sert à crier et surtout téter.

— Enfin dans cet appareil lui-même, qu'elle partie prime l'autre ?

— La partie hyoïdo-thyroïdienne qui sert de base à la langue et à sa bascule déglutissante, et non la cryco-arythénoïdienne si exclusivement phonique.

— Donc, chez le noir, la pomme d'Adam sera très-grosse, le dessous du menton large et le coup long et grêle.

Je passe au membre supérieur.

— Quelle est, dans le membre thoracique de l'enfant, la région la mieux faite?

— La supérieure.

— Et dans cette supérieure ?

— Le département axillaire qui tant sécrète, même dans le sein maternel.

— Et, dans ce même membre thoracique, qu'y a-t-il de moins bien fait ?

— L'avant-bras et la main, autrement dit l'appareil mentalo-animal, l'organe du toucher par excellence.

— Et dans cet organe du toucher par ex-

cellence, qu'est-ce qui est le moins achevé?

— La main ; et, dans cette main, les doigts ; et, dans ces doigts, le bout, tant supérieur qu'inférieur, tant région unguéale que région corpusculo-nerveuse malpigienne.

— Donc?

— ... Le noir a, dans le membre thoracique, l'épaule et le bras mieux faits que l'avant-bras et la main ; dans l'épaule, le surveillant végétatif de sa circulation brachiale (le creux axillaire) mieux fait que le moteur osso-musculaire de son bras, témoin la gracilité de l'un et l'odeur pénétrante de l'autre ; dans le bras et l'avant-bras, la région lymphatico-ganglionnaire par excellence, le pli du coude, mieux faite que les régions purement motrices ; et finalement, dans la main, ce qu'il peut employer comme support, pour ne pas dire comme patte, la paume mieux faite, infiniment mieux faite que ce qui peut servir d'éventail explorateur, les doigts si plats, si gros du bout, et si dénués d'ongles bombés.

Je passe à la poitrine.

— Dans cette partie constituante de l'enfant, la région la plus développée quelle est-elle ?

— La région cardio-circulatoire.

Et la plus étriquée?

— La phono-respiratoire.

Et (dans la première de ces deux régions, la cardio-circulatoire) qu'y a-t-il de plus remarquable ?

— Le cœur droit qui fait pour ainsi dire tout, grâce au trou de botal ; tandis que le cœur gauche ne fait rien.

Et (dans la deuxième de ces régions susdites, la phono-circulatoire) que faut-il remarquer aussi ?

— La double exiguité de l'appareil osso-musculaire thoracique et de l'appareil animalo-phonique ! Double exiguité qui entrave l'action hématosante du poumon, en gênant l'expansion de cet organe et le passage des gaz qu'il inspire et expire.

— Donc ?...

— Le noir a une poitrine qui paraît, avec l'âge, s'étriquer de plus en plus relativement. Et, dans cette poitrine étriquée, un cœur qui devient, au contraire, de plus en plus gros non relativement mais de fait ; et, dans ce cœur de plus en plus gros, des cavités droites qui se développent et fonctionnent plus que les cavités gauches, bien que, finalement, le trou de botal se bouche comme chez le blanc.

Je passe à l'examen morphologique de la moitié sous-diaphragmatique du noir.

— De tous les appareils inférieurs de l'enfant, quel est le plus développé?

— L'appareil viscéro-abdominal, incontestablement.

— Et dans cet appareil viscéro-abdominal?

— Le tube digestivo-intestinal.

— Et dans ce tube digestivo-intestinal?

— La région supérieure : estomac, intestin grêle, foie, pancréas, vaisseaux chlyifères, ganglions et conduits lymphatiques, veines mœsentériques et rate, bref, tout ce qui sert, à la rigueur, à transformer nos aliments en liquide cruorifiable, sinon cruorique, et empêcher ce dernier, devenu veineux, de se coaguler en attendant l'hématose pulmonaire; de se coaguler, dis-je, bien qu'il ne circule pas.

— Donc, chez le noir, tous les organes que je viens d'énumérer seront, comme chez son modèle, très-développés et surtout très-développables. Par conséquent, le contenant de ces organes sera prépondérant, à parois antérieures fort dilatables, et pourra, en formant besace au besoin, tomber beaucoup plus bas que le pubis. Donc chez le noir, comme chez l'enfant, cet organe (il s'agit toujours du ventre) ne sera pas enfermé latéralement dans une ceinture osseuse.....

Mais je vais un peu trop vite, en parlant de

la forme du contenant avant d'en avoir fini avec celle du contenu. Donc j'en reviens à l'appareil génito-urinaire.

Chez l'enfant qui vient de naître, ce double appareil est excessivement peu développé, surtout dans sa région génitale : celle des deux qui évidemment comporte le plus la vie de relation et même, en certains moments, la commande si impérieusement qu'elle affole l'individu.

Donc, chez le noir, l'appareil génito-urinaire ne se développera que fort peu ; et, par suite, la région lombo-reinale qui sert tout à la fois de siége aux reins et de point d'attache aux glandes génitales sera peu développée ; d'où échine étriquée.

Mais, parce que chez le petit garçon qui vient de naître et surtout chez la petite fille, les organes copulateurs (verge et petites lèvres) sont énormément plus développés que ceux qui sont vraiment générateurs (testicules et ovaires) ; chez le noir comme chez la noire (qui copient les enfants, en exagérant, à mesure qu'ils se développent, leurs disproportions puériles) ces deux organes s'exagéreront de plus en plus et le feront tellement (surtout chez celui des deux sexes qui reste le plus en-

fant toute sa vie) qu'ils finiront par constituer une hideuse difformité.

— De sorte, me direz-vous, qu'à l'inverse de ce qui arrive pour tous ses autres organes; c'est, l'appareil du rapprochement sexuel qui, chez le noir, domine l'appareil glandulo-prolifique; autrement dit, l'appareil copulativo-sensoriel qui domine celui dont la sécrétion n'est socialement utile qu'à l'espèce et tend à végétativement appauvrir l'individu?

— Précisément; et la seule conséquence qu'on doive tirer de ce fait, qui n'est anormal qu'en apparence, est que l'antagonisme qui existe entre les deux points de vue (mentalo-animal et animalo-végétatif) qui se disputent en tous nos organes n'est, comme je l'ai répété si souvent, que tout à fait secondaire et que tout, chez le noir, est emménagé pour favoriser la nutrition et modérer les dépenses matérielles.

Au reste, comme je traiterai fort en détail l'architecture et la contexture des hanches, des fesses, et cætera, et cætera, du noir et de la noire, à propos de notre sens vénérique, lorsque j'envisagerai la peau comme appareil mental, je passe outre momentanément. Autrement dit, j'en arrive à la forme du membre inférieur.

Chez l'enfant, le membre inférieur est certainement plus lent à se perfectionner assez pour remplir son office que ne l'est le membre supérieur, et, dans ce membre inférieur, certainement encore, les muscles sont beaucoup plus tardifs à prendre leur maximum de vigueur et leur forme définitive que les os.

Donc, chez le noir (qui ne fait qu'exagérer, en grandissant, les formes de l'enfant) le défaut d'équilibre morphologique s'accentuera de plus en plus entre les os et leurs moteurs contractiles ; autrement dit, à mesure que ceux-là exagéreront leurs reliefs pour compenser par leur longueur la faiblesse de leurs moteurs, ceux-ci, au contraire, réduiront relativement leur volume et, par suite, feront paraître la cuisse et la jambe d'autant plus maigres et décharnées que le noir qui nous occupe s'approchera plus de la virilité.

Quant au pied, n'ayant qu'un office : celui de servir de support à un être de plus en plus mal équilibré et de lui offrir une base d'autant plus large qu'il est moins bien fait, il devra paraître évidemment d'autant plus plat et plus large qu'il servira de base à une colonne plus grêle.

La conclusion à tirer de tout ce qui précède, la voici :

Au point de vue esthétique du blanc (qui prend pour prototype de la beauté humaine la statuaire grecque et la peinture italienne), le noir n'est jamais plus beau qu'au moment où il vient de naître; quant à ce qui est de son portrait, au moment où il atteint le *nec plus ultra* de sa puissance végétative, aux pays les plus torrides qui soient (n'oubliez pas cette restriction), le voici :

Tête petite; front fuyant; face énorme, surtout en bas; col grêle; poitrine étriquée; épaules étroites; bras longs et maigres; mains énormes et en battoirs; échine maigre et sans courbure; ventre énorme, quand il est plein, (vous diriez alors celui d'un rachitique) flasque et tombant, quand il est vide; bassin étroit, comme latéralement écrasé; organes copulateurs (verge et nymphes) hideusement développés, surtout chez la femme; jambes abominablement mal faites, beaucoup trop longues et beaucoup trop grêles, principalement chez l'homme; enfin pieds larges, grands et affreusement faits, chez ce dernier principalement; bref, en tout et partout, exagération des formes d'un nouveau-né, arrivant en ce monde aussi exténué que possible.

Soit, me direz-vous, du moment que vous posez en principe (chose que, du reste, on ne saurait nier), du moment, dis-je, que vous posez en principe que le milieu cosmique du noir blesse constamment ses organes sensoriels, n'offre (en fait d'aliments) à son imagination que des images et des événements d'une monotonie excessive, et lui donne (pour unique mission biologique) de consacrer toutes les forces de son organisme au développement de son pouvoir végétatif; vous devez, évidemment, aboutir, de par la théorie, aux formes que vous dites.

Mais qu'en pense la pratique ou, si mieux vous aimez, qu'en disent Messieurs les voyageurs et habitants des pays torrides?

— Ils partagent mon opinion. Car, à propos du noir, tous les individus qui ont vécu sous les tropiques (aussi bien en pays civilisés qu'en pays sauvages) disent: *premièrement*, que le petit négrillon naît tout aussi gentil que le petit blanc; *secondement*, qu'il est, en venant au monde, à peu près aussi peu coloré que nos enfants d'Europe; *troisièmement*, qu'il met à devenir décidément noir 3, 4, 5, 6, 8 jours; *quatrièmement*, que sa couleur va fonçant jusqu'à ce qu'il soit en pleine virilité, époque à laquelle il atteint son maximun de nigritisme,

pourvu (cela va de soi) qu'il ne soit pas malade, car en état morbide il est toujours plus pâle; *cinquièmement*, qu'il ne devient laid qu'en prenant de l'âge; *sixièmement*, que la négrillone est dans le même cas; *septièmement*, qu'elle reste, en devenant nubile, plus ou moins jolie tant qu'elle est susceptible d'avoir des enfants; *huitièmement*, que, malheureusement, en perdant ses règles, elle enlaidit si vite et tant, qu'elle ne rattrape que trop (hélas!) le temps perdu, si temps perdu on peut appeler les quelques années pendant lesqnelles elle était présentable; *neuvièmement*, qu'à âge égal l'enfant noir est infiniment plus précoce que l'enfant blanc à se débrouiller au milieu du monde matériel : *dixièmement*, que c'est quand il faut en arriver à comprendre les difficultés sociales et surtout les phénomènes purement intellectuels que son infériorité mentale commence à se trahir; *onzièmement*, enfin, que si le noir est, une fois adulte, le dernier de nos trois grandes variétés humaines, pour ce qui est de l'esprit et même du caractère; pour ce qui est du cœur et de l'instinct, c'est-à-dire, de bien sentir (sinon bien saisir) tous les penchants et toutes les coutumes des êtres vivants qui se meuvent et gouvernent sans beaucoup réfléchir, ce susdit noir n'a pas son pareil.

Conclusion socialo-historique — Pour bien sympathiser et, partant, bien vivre avec les bêtes et les plantes, ce genre d'hommes n'a pas son pareil. Donc, le noir est excellent jardinier et excellent palfrenier. Si excellent jardinier et si excellent palfrenier ! que c'est très-probablement à lui que notre vieux monde (Afrique, Asie, Europe) doit la domestication de presque tous les végétaux et presque tous les animaux que nous cultivons encore. Mais, évidemment, je m'écarte de mon sujet, en insistant, comme je le fais, sur les services matériels que nous a rendus notre variante végétative en temps pré-historique. En conséquence, je ne saurais faire mieux que d'en rester là quant à présent.

CHAPITRE V.

Deux mots seulement sur le rapport qu'il y a entre le développement intellectuel du noir et l'intensité de son mélanisme.

Mens sana, in corpore sano. Sanguis moderator nervorun. Conclusion: plus le sang est pur, mieux le cerveau fonctionne.

Il est à peu près impossible de parler des Papous ou des nègres à n'importe qui, sans être bientôt apostrophé par cette question des plus simples en apparence : les plus noirs d'entr'eux sont-ils les plus intelligents; ou bien est-ce le contraire ?

A cette demande, si fréquemment posée, les voyageurs les plus émérites et les anthropologistes les plus sérieux n'ont généralement répondu qu'en se contredisant les uns les autres ; quand ils ne se contradisaient pas eux-mêmes. D'où le public à conclu, assez logiquement, qu'on ne pouvait rien dire de bien catégorique à cet égard.

Eh bien! notre conviction est toute autre. Car (d'après ce que nous avons vu, lu et entendu) nous pensons, au contraire, qu'on peut répondre fort nettement à cette question; et qu'il est même assez facile de concilier tous les avis des observateurs, si opposés qu'ils paraissent.

Il suffit, en effet, pour en venir à bout, d'imiter les marchands d'esclaves qui ne déterminent jamais la valeur mentale de leurs denrées, plus ou moins foncées, qu'en tenant compte, tout à la fois, de leurs formes, de leur couleur et de leur provenance.

Je m'explique.

Les pays (presque tous intertropicaux, par conséquent fort chauds) qu'habitent les noirs sont de trois sortes: ceux où l'*air* est on ne peut plus sec, tels que le désert central de l'Afrique ou de l'Australie; ceux où l'*air* est surchargé de vapeur d'eau, tels que les îles surbaissées, les deltas des fleuves et les rives de beaucoup de lagons, rivières ou marécages; et ceux enfin où, malgré l'intensité des rayons solaires, l'*air* est suffisamment humide et frais, grâce aux vents alizés, à une altitude favorable, au voisinage de la mer, à une bonne orientation, ou à toute autre condition avantageuse.

D'où trois cas à successivement examiner pour bien répondre à la question susdite.

Premier cas. — En pays excessivement secs et chauds, le poumon, abominablement crispé, respire aussi mal que possible ; si mal ! que c'est la peau du noir, mouillée par sa propre sueur, qui devient pour ainsi dire le premier organe de son hématose.

Donc, mieux cette peau fonctionne et mieux se nourrit et développe, chez cette variante de notre espèce, tout l'organisme ; et, dans cet organisme, son régulateur suprême, l'encéphale ; et, dans cet encéphale à son tour, sa région la plus délicate, la région intellectuelle ou cortico-cérébrale antérieure.

Conclusion.—Le noir des pays excessivement secs et chauds a l'intelligence d'autant plus nette et lucide qu'il fonctionne mieux de la peau.

Mais, direz-vous, le manomètre du pouvoir sudoralement hématoseur de cette grande surface externe ; c'est la force mélanique de son charbon animalo-catalyseur : la noirceur de son pigmentum qui, si bien, éteint caloriquement les rayons solaires en les utilisant chimiquement.

Donc, vous répondrai-je, en donnant à ma conclusion sa dernière forme : le nègre et le Papou des pays excessivement chauds et secs sont d'autant plus intelligents qu'ils sont, tout à la fois, plus noirs et plus végétativement bien constitués ; c'est-à-dire, moins esthétiquement bien bâtis.

Pour vous montrer que les faits confirment, on ne peut mieux, ces assertions, déductions et conclusions éminemment théoriques, laissez-moi vous citer quelques lignes du mémoire qu'a publié, sur les nègres, le docteur Pruner-Bey.

« ... Dans les maladies chroniques, la dimi-
» nution du pigmentum s'opère toujours à
» vue d'œil. Ainsi le nègre pâlit à sa manière,
» de même que le blanc, Règle générale : plus
» l'individu nègre est coloré par rapport aux
» autres personnes de la même tribu, et plus il
» est en santé.

» ... M. Barth prétend qu'au *centre du Sou-*
» *dan* la peau la plus luisante et la plus noire
» possible est l'apanage des nations les plus
» intelligentes. »

Je passe aux pays du *second genre*.

Dans les parages très-chauds et très-hu-

mides; c'est encore la noirceur du pigmentum qui indique le pouvoir dépurateur de l'appareil cutané.

Or, en pareilles contrées; le foie, d'abord, et la peau (fonctionnant sébaciquement) ensuite, ont non-seulemeut à décarboniquer le sang; mais encore à débarrasser l'organisme de tous les miasmes fébripares qu'absorbe le poumon constamment au contact d'une buée paludéenne.

Donc, plus la peau du nègre ou du Papou de ces contrées est noire, autrement dit, plus le tégument externe de cette variété humaine ajoute de butirates, de cazéates et de caproates, de lactates, urates, et phosphates (plus ou moins sodiques et plus ou moins ammoniacaux) aux choléates et autres savons animaux, ne sentant pas meilleur qu'eux, sécrétés par le foie; mieux se nourrit et développe l'organisme; et, dans cet organisme, son régulateur suprême : l'encéphale; et, dans cet encéphale à son tour, la si délicate surface qui règle sciemment nos rapports avec le monde extérieur.

Conclusion numéro 2. — Plus est noir (en même temps que mal bâti et horriblement puant) le nègre ou le Papou des pays excessi-

vement chauds et humides; plus est vive son intelligence.

Pour vous prouver que les faits confirment cette deuxième suite d'assertions, déductions et conclusions éminemment théoriques, aussi bien qu'ils ont fait les précédentes; laissez-moi vous citer une partie de l'article que le *Dictionnaire des sciences naturelles* (tome XXI) consacre aux noirs:

« La race nègre comprend deux grandes » variétés, les Cafres et les nègres proprement » dits.

» Ces derniers, auxquels appartiennent es- » sentiellement les principaux caractères de » leur race, vivent sur la côte occidentale de » l'Afrique, depuis les environs du cap de » Bonne-Espérance jusqu'au delà de l'embou- » chure du Sénégal et aux îles du cap Vert. » Ils sont répandus, vers l'intérieur, *le long* » *des plaines qu'arrosent le Niger et les* » *grands fleuves africains qui se jettent dans* » *l'Océan atlantique, tels que le Sénégal, la* » *Gambie et le Zaïre*. Cette variété comprend » les Jaloffes, les Foules ou Foulis, et les au- » tres peuples des pays voisins du Sénégal, de » Sierra-Leone, de Maniguette, de la Côte-d'Or,

» d'Andra, du Benin, du Majombo, des Mar-
» d'Ingues, du Loango, du Congo, d'Angola,
» de Benguela et de plusieurs autres contrées.»

Ce sont donc les noirs du littoral africain que ne rafraîchissent pas les vents alisés, autrement dit, les nègres des sables brûlants, et les nègres des rivages excessivement chauds et humides; ceux, par conséquent, à peau sudoralement hématosante, dont nous avons parlé en premier lieu, et ceux à peau sébaciquement artérialisante en même temps que dépurante, dont nous parlons en ce moment même; tous ceux, en un mot, dont M. Barth, observant *au centre du Soudan*, à pu dire « *la peau* » *la plus luisante et la plus noire possible* » est *l'apanage des nations les plus intelli-* » *gentes. L'exemple des Yolofs paraît confir-* » *mer cette assertion pour l'Occident.* »

Quoi de plus luisant, en effet, qu'une peau couverte de sueur? si ce n'est une peau couverte de liquide sébacé!

Je passe au *troisième cas.*

Dans les pays où (grâce au voisinage de la mer, aux vents alisés, à une altitude favorable, à une bonne orientation ou à toute autre condition avantageuse) l'air est suffisamment hu-

mide et frais, malgré l'intensité des rayons solaires ; le poumon, agréablement caressé par une atmosphère aussi aimable que parfumée, reprend son premier rôle d'organe d'hématose; enlève à la peau toute raison d'exagérer son mélanisme en même temps que son hypersécrétion sudorale ou sébacique; et lui permet, dès lors, de contracter les teintes et les formes qu'elle adopte, chez les hommes qu'un milieu climatérique meilleur dispense de prodiges végétatifs ou même de tours de force musculaires.

Donc; plus la peau du nègre ou du Papou qui habite les pays sous-tropicaux de notre dernière catégorie est claire ; mieux les formes de ceux qu'elle recouvre se rapprochent des nôtres; et plus est pareillement claire, nette et vive leur intelligence.

Pour vous prouver (pour la troisième fois) que mes assertions, déductions et conclusions (malgré qu'elles soient éminemment théoriques) sont parfaitement d'accord avec les faits; laissez-moi vous faire une troisième et dernière citation.

Suite de l'article du *Dictionnaire des Sciences naturelles* précédemment cité : « Les Cafres, qui » composent la seconde variété de la race nè-

» gre, paraissent plus forts que les nègres pro-
» prement dits. Leurs traits sont moins diffé-
» rents de ceux de la race caucasique; leurs
» mâchoires sont moins avancées; leur teint
» moins noir; leur peau est moins luisante et
» leur sueur ne répand pas, dit-on, cette odeur
» particulière que donne la sueur des nègres
» de l'Afrique occidentale. Plus robustes, plus
» forts que les nègres occidentaux, ils sont plus
» guerriers, ils forment des Etats plus consi-
» dérables, comme ceux du Monomotapa, du
» Monoëmugi, du Macoco et peut-être celui de
» Tombuctu. Plusieurs Cafres cependant sont
» divisés en tribus nomades, voyagent en ca-
» ravanes, ont des troupeaux nombreux, vi-
» vent de la chair de ces troupeaux ou du lait
» qu'ils en retirent, les conduisent dans les
» pâturages les mieux arrosés et les moins
» brûlés par la chaleur ardente.....

» On trouve les Cafres, cette première variété
» de la race nègre, depuis la rivière du Maynice
» ou du Saint-Esprit, jusqu'au détroit de Ba-
» bel-Mandel, à l'entrée de la mer Rouge ou
» Arabique; et il paraît qu'elle est aussi ré-
» pandue sur la côte occidentale de la grande
» île de Madagascar. »

Quoi de plus probant que cette citation!

Cette variété Cafre habite-t-elle bien les pays les plus hauts ou les plus ventilés de l'Afrique. En vérité, n'est-il pas superflu d'ajouter que (toujours d'après le mémoire sur les nègres du docteur Pruner-Bey) :

« M. Speke assure (pour les nations orien-
» tales, entre Mozambique et le lac Nyasa) que
» les tribus d'une couleur peu foncée, quoique
» nègre pour le reste, l'emportent de beau-
» coup (en fait d'activité, de bravoure et d'in-
» telligence) sur leurs confrères complètement
» noirs.

N'est-il pas, dis-je, superflu d'ajouter pareille chose ? Et par conséquent, bien que je tienne à le faire, plus superflu encore de dire, avec mon défunt ami Jules Verraux :

« Les Papous des environs du golfe de Car-
» pentarie (qu'on a conduits à Sydney vers
» 1845 ou 46, peut-être 47) étaient des hom-
» mes excessivement grands, admirablement
» faits, très-vigoureux, fort intelligents, mais
» on ne peut plus féroces. Ils étaient si peu
» foncés qu'immédiatement et d'un commun
» accord on les nomma *Peau Rouges*. Ils habi-
» taient des bois très-élevés et s'en allaient
» chasser, pour les manger, leurs voisins noirs.
» Mis à côté d'autres Papous ; ils semblaient

» de superbes loups à côté de chiens mai-
» gres....... et cætera, et cætera. »

N'est-il pas, dis-je, superflu d'ajouter pareille chose? quand, surtout, on croit que ces prétendus Australiens ne sont que des Polynésiens immigrés.

Comme j'ai hâte d'en finir avec cette espèce de préambule, je résume, pour les amateurs d'abstraction, les trois démonstrations précédentes en ces deux phrases qui, je l'espère, concilieront toutes les divergences.

Dans les pays, où le ciel et la terre exigent que les nègres et les Papous fassent de leur peau le principal organe de leur hématose; plus ce tégument est foncé, plus le noir est intelligent.

Dans ceux, au contraire, où les données sidérales et topographiques font que les poumons de ce genre d'homme fonctionnent au sein d'une atmosphère tout aimable; moins le noir est foncé, mieux il est fait, et plus sont nettes ses idées.

APPENDICE

EXPLICATION DES PLANCHES.

Figure A. Bouclier en usage chez les Papous australiens orientaux. Hauteur, 80 centimètres environ. Largeur, 10 à 11 centimètres au plus. Epaisseur, de 13 à 15 centimètres.

Ce bouclier, vu par devant, montre les dessins lozangiques, à raies alternativement rouges et blanches, dont sont ornés les deux pans coupés, légèrement courbes, qui forment sa face antérieure.

Figure B. Autre bouclier, vu de profil. On voit, figuré en blanc, le trou qui sert aux Papous à le tenir de la main gauche. Les pans coupés (qui, réunis, forment la face postérieure de cet instrument) sont dépourvus de toute ornementation, mais légèrement taillés en gouttière, au-dessus et au-dessous du trou ménagé pour la main, afin que les doigts aient une moins grande épaisseur à embrasser.

Figure C. Casse-tête ordinaire. Longueur, 50 centimètres environ.

Je dis casse-tête ordinaire; parce que les Papous orientaux ont, parfois, des casse-têtes en forme de champignon ou en forme de bec d'oiseau, comme ceux des Néo-Calédoniens.

Figure D. Profil d'une hachette de Papou. Longueur totale, 27 à 28 centimètres.

Quatre choses entrent dans la composition de cet instrument: *premièrement*, une pierre taillée en biseau; *secondement*, un gros manchon ou bourrelet de résine; *troisièmement*, une latte fort mince, repliée sur elle-même pour entourer les deux objets précédents et leur servir de manche; *quatrièmement*, enfin, un bout de corde fait avec des boyaux tordus, pour consolider le tout.

Il va sans dire que la résine a été employée chaude; et qu'en se refroidissant elle a aussi fortement adhéré au bois qu'à la pierre.

Figure E. La même hachette vue par derrière, pour bien faire voir que les deux bouts de la latte employée ne se touchent qu'en bas.

J'ai rarement vu des hachettes aussi fortes que celle-ci. Le plus souvent cet outil se compose, tout bonnement, d'un petit morceau de

bois fendu par en haut ; d'une pierre (à peu près plate) beaucoup plus mince que celle figurée ici ; d'un solide amarrage (en croix de saint André) fait avec un bout de bitord en ligneux ; et d'une épaisse couche de résine entourant et consolidant le tout.

Figure F. Woumara vu de face. Longueur de 90 à 92 centimètres.

Figure G. Le même instrument vu de profil.

Figure H. Son crochet très-grossi ; pour montrer : *premièrement*, la petite cheville (pointue d'un bout et taillée en sifflet de l'autre) qui fait retour sur la pièce principale taillée en spatule ; *secondement*, le bout de bitord, en ligneux, qui marie bien étroitement ces deux morceaux de bois entre eux ; *troisièmement*, la couche de résine noire qui recouvre et consolide le tout.

Les woumaras faits d'un seul morceau de bois sont généralement beaucoup plus petits et beaucoup plus gracieux que celui dont je donne le spécimen. En outre, ils sont agrémentés de quelques dessins faits en brûlant un peu leur bois.

Figure I. Bout inoffensif ou cupulé d'une lance de grosseur naturelle. Dans la partie résineuse se trouve une dépression de deux ou trois millimètres au plus.

Figure J. Boumaring vu de face. Longueur, 75 centimètres. Largeur, 7 à 8 centimètres. Epaisseur maximum, un centimètre au plus, comme le donne à penser la petite coupe, K, faite en son beau milieu, perpendiculairement à ses fibres. J'ai tròp longuement parlé de cet instrument, dans le texte de ce livre, pour m'étendre beaucoup ici.

Figures L. Ornithorhynque vu dans quatre postures différentes.

Figure M. Tête d'un chien sauvage de l'Australie orientale, dessinée d'après l'eau-forte qu'en fit mon défunt ami Charles Meryon, ancien officier de marine.

MANIÈRE DE FAIRE LE FEU CHEZ LES PAPOUS MÉRIDIONAUX.

Pour obtenir du feu, les Papous australiens font tourner, le plus vite qu'ils peuvent, l'extrémité conique d'une petite branche de

bois dur, dans le trou qu'ils pratiquent *ad hoc* au milieu d'un gros morceau de bois mou.

Il va sans dire que leur opération réussit d'autant plus vite et d'autant mieux qu'ils emploient du bois plus sec.

Voici comment ils s'y prennent pour déterminer la vitesse de rotation et l'intensité du frottement qui doivent leur procurer du feu.

Tout d'abord, ils s'assoient par terre; puis ils posent devant eux, entre leurs jambes, le morceau de bois mou qui servira de patira; et, de peur qu'il ne bouge, mettent dessus leurs deux pieds énormes. Cela fait; ils plantent, bien verticalement, dans le trou pratiqué *ad hoc*, l'extrémité pointue de leur petite branche de bois dur; appliquent (sur chacun de ses côtés, droit et gauche) leurs grosses mains, bien allongées; et (par un mouvement de va-et-vient, identique à celui qu'exécute un vitrier roulant son mastic, pour en faire un étroit boudin) font tourner et détourner leur susdit morceau de bois si rapidement et si fort, que bientôt la fumée annonce que la poussière du patira va prendre et même prend feu déjà.

Alors ils versent, dans une touffe d'herbes ou de roseaux bien secs, cette poudre qui ne pourrait que brûler sourdement; soufflent

vigoureusement sur le tout; et, finalement, obtiennent une flamme éclatante.

POST-SCRIPTUM.

Dans mon prochain volume, je parlerai des trois modes sociaux que j'ai vus à la Nouvelle-Calédonie; et terminerai ma théorie du noir, en disant :

Premièrement, comment l'excessive mobilité nerveuse de cette race d'homme et la composition de son liquide cruorique lui permettent d'accomplir, successivement, toute espèce de tours de force organique;

Secondement, comment sont faits sa muqueuse et tous les organes (végétativo-plastiques, musculo-contractiles et interno-sensotriels) qui s'y rattachent;

Troisièmement, de quoi se compose sa peau, considérée comme un appareil mentalo-expressif servant de mobile-support à tous nos organes sensoriels externes;

Quatrièmement enfin, comment sont faits les trois systèmes nerveux (sympathique, spinal

et cranien) du prototype végétatif de notre espèce, et les trois ministères encéphaliques (circum-ventriculaire, péri-cérébelleux et cortico-cérébral) qui, pour gouverner *respectivement* ces trois systèmes nerveux, s'influencent réciproquement, en s'impressionnant (pour ne pas dire s'inspirant) tout à la fois de l'organisme et du monde.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

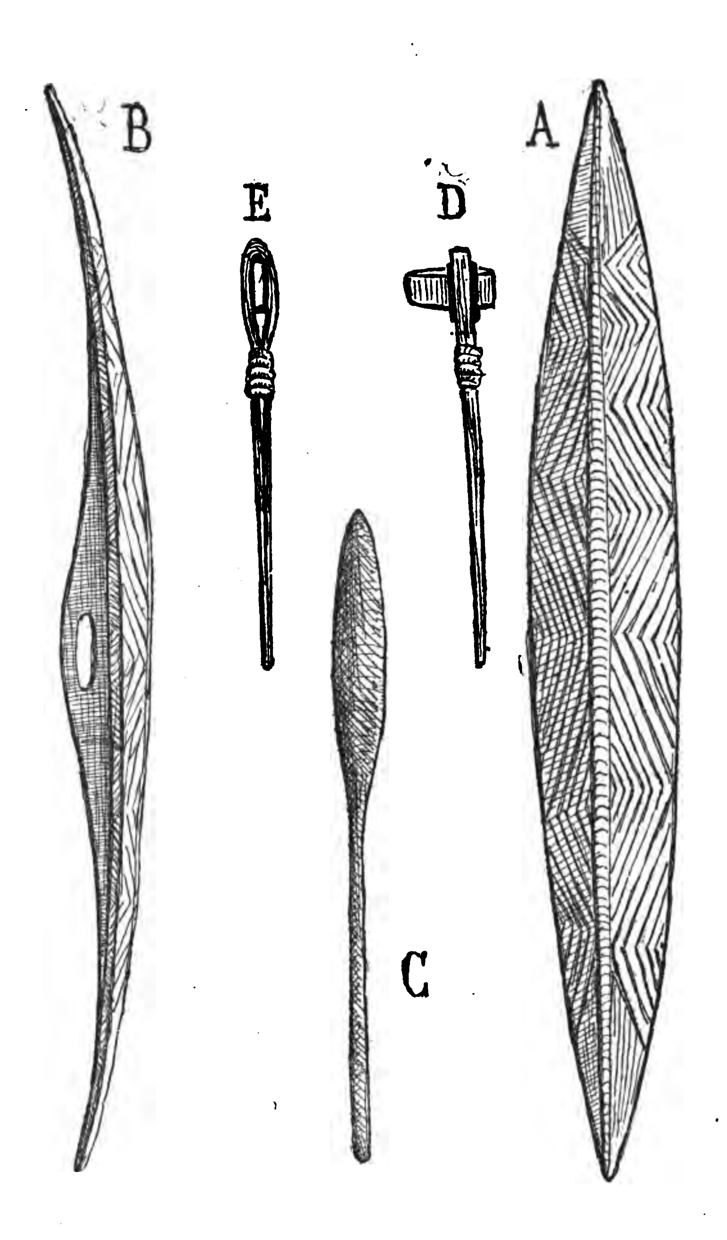
LIVRE CINQUIÈME.

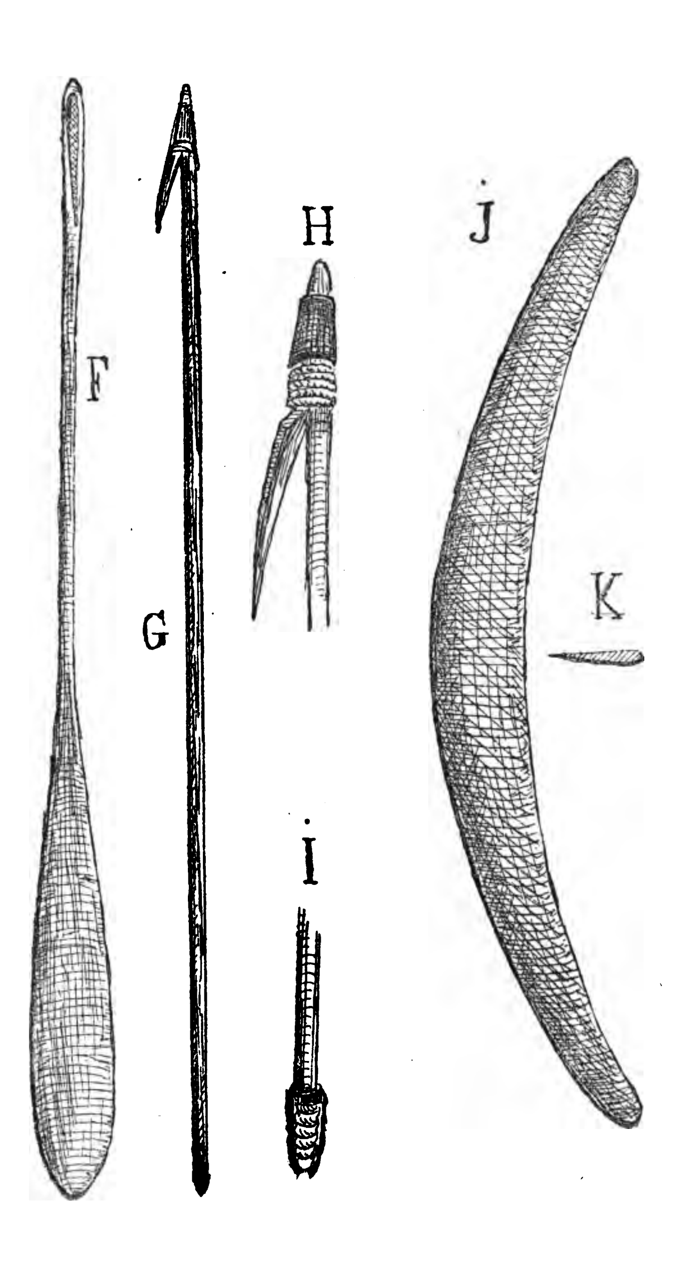
THÉORIE DU NOIR.

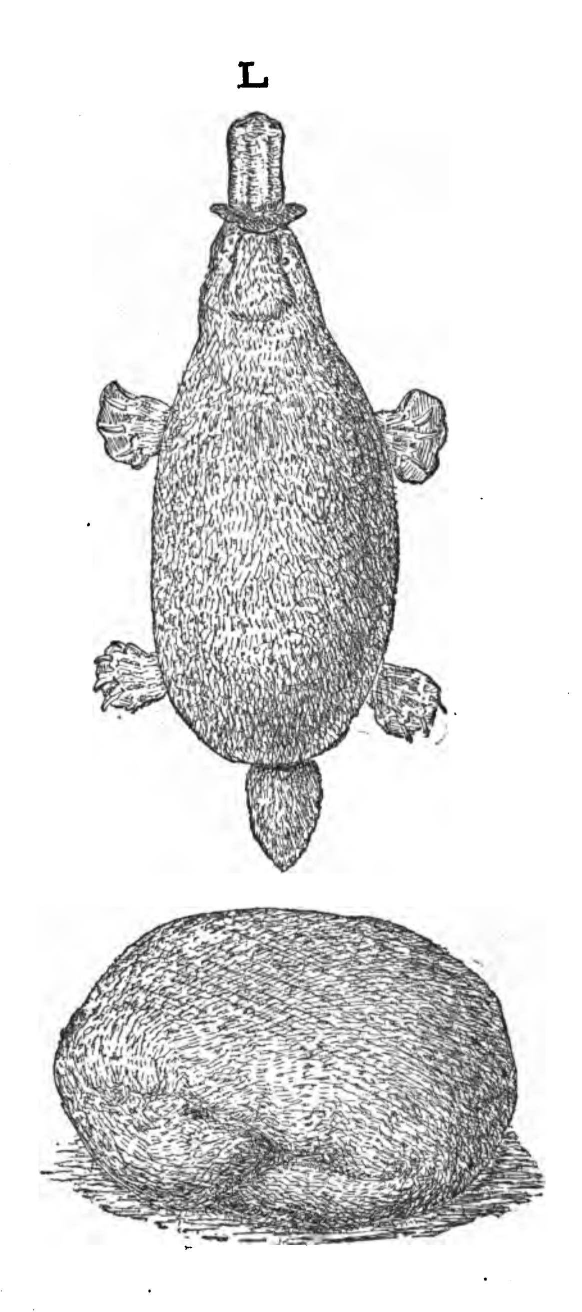
Paris.—Typogr. de E. Brière, 257, rue Saint-Honoré.

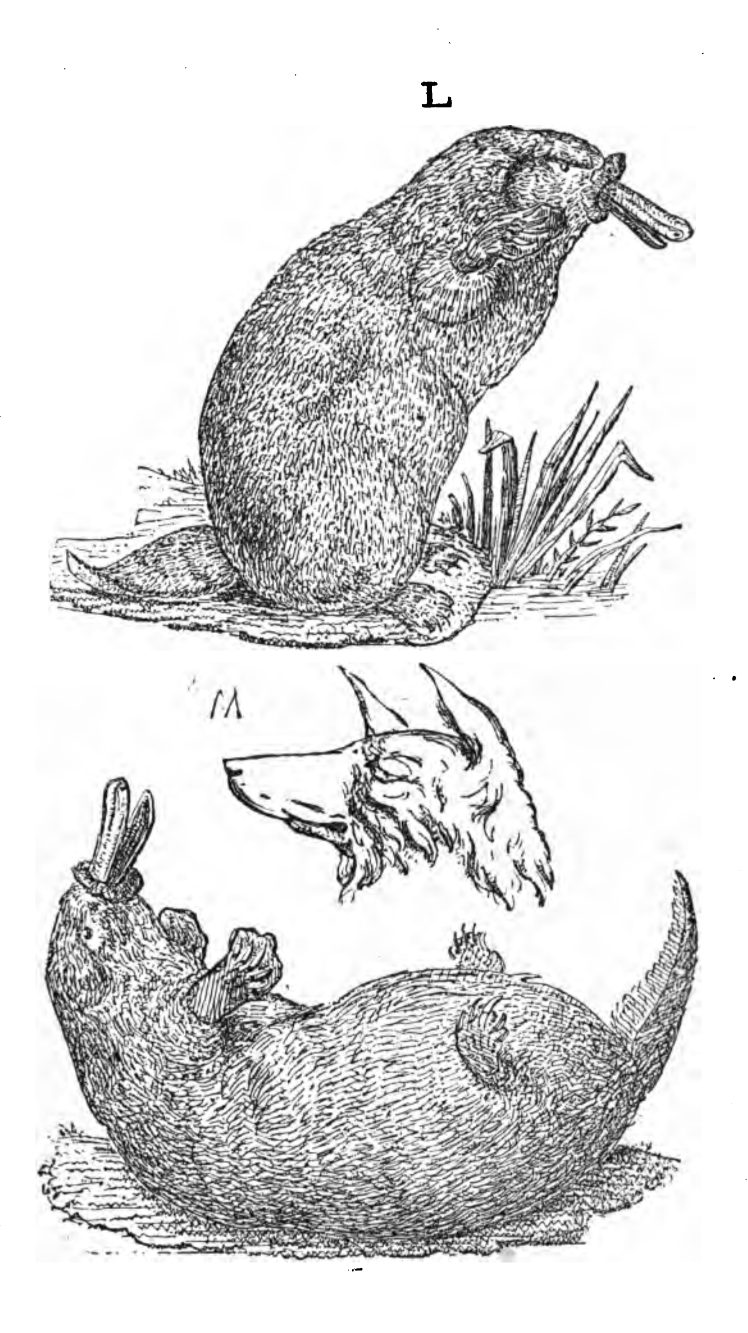


PAPOU AUSTRALIEN ORIENTAL.


B
E
D
A
C


F
G
H
I
J
K


L


L
M



